CHARLES LAMB

SA VIE INTIME ET LITTÉRAIRE.

Final Memorials of Charles Lamb, by Th. Talfourd. — London, Edward Moxon

I.

Quatre personnes sont réunies dans un triste salon dont l'ameublement usé reluit, aux derniers rayons du jour, de cette propreté grise et froide qui est la morne élégance de la pauvreté. Auprès de la cheminée, deux vieilles femmes, dont l'une est clouée à sa chaise longue par la paralysie, s'entretiennent des affaires du ménage. Un vieillard assis devant une table bat d'un mouvement machinal un jeu de cartes et joue avec lui-même un fantastique piquet dont sa main droite et sa main gauche sont les partners. Vis-à-vis du pauvre joueur, une jeune femme travaille avec une activité fébrile à un ouvrage d'aiguille, parfois elle relève avec impatience sa tête fatiguée, et un brusque sentiment d'irritation allume ses yeux; mais son regard reprend bientôt l'expression profonde, la résignation éteinte et timide que les angoisses de la gêne donnent de bonne heure aux natures méditatives et souffrantes. Le vieillard en enfance est son père, la paralytique est sa mère, l'autre vieille dame est une tante. De temps en temps, au milieu d'un silence, la douleur arrache un gémissement à la mère, et la fille court à elle

et la replace avec mille soins sur sa chaise. Quand il a fini sa partie fabuleuse, le bonhomme, en ramassant les cartes, demande pourquoi Charles n'est pas encore rentré. La mère répond par une aigre réflexion sur l'ingratitude et la négligence des enfans: « On a fait de Charles un savant! Charles muse devant l'étalage d'un bouquiniste, ou bavarde avec Coleridge; il pense bien à ses parens! — Un travail extraordinaire l'aura retenu plus tard au bureau, réplique Mary, empressée à défendre son frère. — Oh! les enfans se soutiennent tous, reprend la mère avec amertume. — Charles est un bon fils, dit la tante, intervenant avec sa voix douce au secours de son neveu et de Mary. — Charles est votre gâté, dit sèchement la malade. » Au même instant, Charles ouvre la porte. C'est un jeune homme de vingt ans, corps frêle, figure spirituelle et rêveuse, regard distrait, mais égayé d'un sourire intérieur. Il s'informe avec inquiétude de l'état de sa mère, fait une caresse espiègle à la bonne tante, serre tendrement et longtemps la main de sa sœur; puis, s'installant bravement vis-à-vis de son père, il fait claquer les cartes dans ses doigts et, au milieu des gronderies maternelles, joue jusqu'au dîner avec le bonhomme ravi.

Telle est la scène qui se passait à peu près chaque soir, au commencement de l'année 1795, dans une pauvre maison du vieux Londres, au sein de la famille de Charles Lamb. Vous vous souvenez de la figure de Charles Lamb, car M. Chasles l'a retracée dans ce recueil avec ses touches les plus fines, les plus délicates, les plus vives, les plus originales et comme un peintre amoureux de son œuvre et qui s'y mire (1); mais, au moment où M. Chasles nous parlait du plus curieux et du plus aimable des humoristes de ce siècle, l'Angleterre elle-même ne connaissait point encore Charles Lamb tout entier. Un de ses amis, M. Talfourd, avait bien publié de lui un intéressant volume de lettres familières : nous avions vu l'écrivain capricieux et naïf dans ses relations intimes; nous avions été introduits chez lui, mais nous étions, pour ainsi dire, restés au salon; nous n'avions pas pénétré dans la retraite la plus cachée de cette existence attachante et singulière; nous en ignorions le secret douloureux et profond. Aujourd'hui les motifs qui avaient arrêté à cette limite la première publication de M. Talfourd n'existent plus; les personnes dont le secret de Lamb était aussi le secret sont mortes : M. Talfourd vient donc de nous livrer sans réticence toutes les lettres de Lamb. Les mystères de ce caractère aimable et bizarre sont maintenant dévoilés. Les contrastes de cette fine bonhomie, de ce style savoureux et brisé, de cet esprit sensible et railleur, de cette fantaisie qui avait des larmes dans le sourire, sont à présent éclairés. La vie explique l'écrivain, et la vie de Lamb, cette vie que nous

(1) *Le dernier Humoriste anglais*, livraison du 15 novembre 1842.

nous figurions si unie, si simple, si douce, enfantine presque, cache un drame terrible et un héroïsme surhumain.

Charles Lamb vivait donc en 1795 dans l'intérieur que nous avons essayé de décrire. Sa famille, éprouvée par tous les malheurs, était de celles pour lesquelles il a été dit : Heureux ceux qui souffrent! Elle n'avait pour subsister qu'une petite pension de retraite du vieux père, le mince traitement de Charles, employé depuis trois ans dans les bureaux de la compagnie des Indes, et une faible rétribution payée par la tante pour son entretien : ressources si insuffisantes, que Mary était obligée d'y joindre le travail de ses mains. L'oppression de la maladie s'ajoutait encore aux privations de la pauvreté, et Lamb consacrait à l'amusement du vieillard tombé en enfance le même temps et les mêmes soins que sa sœur Mary donnait au soulagement de sa mère. Jusque-là, pour lutter contre les douleurs et les tristesses de cette vie, Lamb avait eu trois choses : l'amitié de Coleridge, un rêve d'amour, et l'affection de sa sœur. La poésie s'incarnait pour lui dans son unique ami, le brillant, l'éloquent, l'enthousiaste Coleridge; mais Coleridge venait de quitter Londres. Pendant les derniers mois qu'il y était resté, Lamb avait passé de délicieuses soirées avec l'éclatant poète dans sa petite chambre de l'hôtel de *la Salutation*, tous deux seuls, fumant, prenant du thé, s'enivrant ensemble de poésie avec la sympathie exaltée de deux jeunes ames qui se fécondent l'une l'autre. Innocentes débauches d'esprit! C'étaient les seules que Lamb eût connues, et maintenant que Coleridge était parti, ce souvenir, devenu pour lui une chère rêverie, demeurait sa distraction préférée. Une vision amoureuse y venait mêler une autre image et un autre regret : c'était un de ces précoces amours, tels que l'enfance les entrevoit et les aspire. Lamb le chantait dans des sonnets simples, familiers, d'un parfum aussi léger que le doux fantôme auquel il les adressait : « Nous étions deux gentils enfans; elle était plus jeune, plus jeune et de beaucoup plus belle. Il y eut un temps où tous deux nous aimions à nous trouver ensemble, un temps où nous pleurions tous deux quand on nous séparait.... Bien-aimée! qui pourra me dire où tu es, dans quel délicieux Éden on te trouve, pour que je te puisse aller chercher à travers le monde immense. » Poétique enfantillage! et lorsqu'on voit dans ses lettres à Coleridge comme Lamb discute ses sonnets vers par vers, on ne sait ce qui l'occupe le plus, dans ce jeu, du triage des mots, ou du sentiment qu'ils expriment. Il fallait s'arrêter à ces pâles amours, car ce sont les seules qui aient effleuré la vie de Lamb. Elles s'effacèrent devant l'amitié de sa sœur, à qui il disait en ce temps-là d'une voix plus émue : « Si quelques paroles amères sont tombées de mes lèvres, ou quelque plainte chagrine, ou quelque dur reproche, ce n'était que l'erreur d'une ame malade et d'une pensée troublée; que ces vers soient ma pauvre réparation!... Tu as souvent écouté le triste chant de mon

amour malade, pleurant mes peines avec moi, qui paie si mal la dette d'amour que je te dois, Marie, toi mon amie et ma sœur! » Pauvre Lamb! on va voir s'il paya faiblement cette dette; il la paya avec sa vie!

Ce terne isolement où Lamb se trouva délaissé au milieu de l'année 1795 lui fut fatal. Il y avait dans sa famille une disposition à la folie : elle s'aggrava en lui par ce penchant à la rêverie qui devient un besoin et une volupté pour les ames tendres chassées par mille dégoûts de la réalité qui les entoure. Un jour que l'esprit de Lamb était parti pour un de ses fantasques voyages, la folie prit dans sa tête la place vide. Lamb fut enfermé plusieurs semaines dans un hospice d'aliénés. En sortant de sa prison, il courut écrire à Coleridge. Il lui parla de sa folie avec un touchant enjouement. « Coleridge, lui disait-il, je ne sais quelles scènes de souffrances vous avez traversées à Bristol; quant à moi, ma vie a été légèrement variée dans ces derniers temps. Les six semaines qui ont fini l'année dernière et commencé celle-ci, votre très humble serviteur les a passées fort agréablement dans une maison de fous à Hoxton. Je suis devenu maintenant un peu raisonnable et je ne mords personne; mais j'étais fou, et mon imagination m'a entraîné dans une multitude de divagations, de quoi faire un volume si on les contait. » Il y revenait dans une autre lettre, en rappelant les jouissances qu'il avait goûtées dans l'intimité de Coleridge, en peignant la tristesse de la solitude morale où il était retombé après le départ de son ami. « Vous vîntes à Londres, et je vous vis dans un moment où votre cœur saignait de blessures récentes. Comme vous, je souffrais d'une espérance déçue; « vous aviez des chants dont les pleurs conso-« lent ceux qui pleurent; » mes oreilles les aspiraient avec sympathie, et ils vibraient doucement sur mon ame. En relisant dans votre petit volume la pièce que vous appelez le *Soupir*, je croyais vous entendre. Je me figurais la petite chambre enfumée de *la Salutation*, où nous sommes restés ensemble dans les nuits d'hiver, berçant nos peines avec la poésie. Quand vous avez quitté Londres, je me sentis un vide effrayant dans le cœur. Je me trouvai au même instant violemment séparé de deux êtres chéris. Avec quel bonheur j'aurais parcouru avec vous le sentier de la vie! Vous aviez mêlé à vos causeries tant de charmantes images, que j'oubliais mon chagrin; mais, en votre absence, le flot de la mélancolie est retombé sur moi et a submergé ma raison. Je suis guéri, mais j'éprouve une stupeur qui me rend indifférent aux espérances et aux craintes de cette vie. Parfois je veux me tourner vers la religion, mais les habitudes sont fortes, et mes ferveurs se bornent, hélas! à quelques momens fugitifs de dévotion solitaire. Votre correspondance m'a relevé de ma léthargie et m'a rendu le sentiment de l'existence. Continuez-la : je ne vous serai pas très importun. Je vous amuserai quelque jour du récit de mon étrange folie. Parfois je jette en arrière, sur l'état où je me suis trouvé, un triste regard d'envie;

car, tant qu'il a duré, j'ai eu beaucoup d'heures de pur bonheur. Ne croyez pas, Coleridge, avoir goûté toute la grandeur et tout l'emportement de la fantaisie, si vous n'avez été fou. Tout maintenant me semble insipide, en comparaison. » On sent à chaque ligne que cette correspondance est la vie de Lamb. Coleridge allait publier un nouveau volume de vers; en ami fraternel, il voulut que Lamb joignît ses sonnets à sa gerbe. Lamb s'amusait de cette publication; nourri de la lecture des poètes du XVI[e] siècle, romantique comme son ami, il discute avec une délicatesse de goût infinie la couleur des mots, la finesse des tours, les coquetteries de l'expression poétique. Dans son beau feu, il se prend à espérer; mais il ajoute aussitôt avec une gracieuse *humour :* « L'Espérance est une fillette charmante, vive, à l'œil bleu, et je suis toujours enchanté de sa compagnie; — mais je me passerais volontiers du visiteur qu'elle amène après elle, sa sœur cadette, la Crainte, une méchante enfant aux joues pâles, timide, palpitante, qui se pend aux cordons du tablier de sa sœur et veut aller partout où elle va. » Et comme le pauvre garçon, à peine échappé à la folie, est reconnaissant des attentions de Coleridge! « Merci de vos fréquentes lettres; vous êtes le seul correspondant, et je puis ajouter le seul ami, que j'aie au monde. Je ne vais nulle part et n'ai point de connaissance. Lent de paroles et réservé de manières, personne ne recherche ma société ou ne s'en soucie, et on me laisse seul. A..... me fait quelques visites, comme pour s'acquitter d'un devoir, et reste à peine dix minutes. Jugez donc combien je vous suis reconnaissant de vos lettres. Cependant que cette correspondance ne vous soit pas à charge. » Il revient plusieurs fois sur cette recommandation avec un scrupule qui attendrit. « Coleridge, pour un flâneur comme moi, écrire et recevoir des lettres est une chose fort agréable, mais je ne veux point empiéter sur votre temps, je n'exige pas de très fréquentes réponses. Réservez-moi les heures de lassitude; écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire. » On dirait la sollicitude inquiète d'une femme aimante qui va au-devant de tous les sacrifices, de peur de perdre, en la fatiguant trop, une affection nécessaire à son bonheur.

Le malheureux jeune homme s'efforçait ainsi de reprendre à la vie; il était revenu à ses occupations ordinaires, passant les matinées dans les bureaux de la compagnie des Indes, et, le soir, jouant aux cartes avec son vieux père ou écrivant à Coleridge, lorsqu'un affreux malheur vint frapper sa famille, vouée à je ne sais quelles fatales expiations. Sa sœur avait déjà donné des signes de dérangement d'esprit. Ses journées consacrées à des travaux incessans, ses nuits dévorées par l'insomnie auprès de sa mère, achevèrent d'épuiser sa raison. Prise un jour d'un transport frénétique, elle tua sa mère. Le *Times* du 26 septembre 1796 contenait sur cette épouvantable scène les détails suivans consignés dans le style impassible et tragique d'un procès-verbal.

« Vendredi, après midi, le coroner et un jury ont examiné le cadavre d'une dame du voisinage d'Holborn, laquelle mourut des suites d'une blessure qu'elle avait reçue de sa fille le jour précédent. Il paraît, d'après l'enquête, que, tandis que la famille se préparait à dîner, la demoiselle prit un couteau sur la table et en menaça une petite fille, son apprentie, qu'elle poursuivait autour de la chambre. A la voix de sa mère, qui cherchait à la retenir, elle renonça à son premier objet et s'avança vers sa mère en poussant des cris perçans. Le bruit amena vite le maître de la maison, mais il était trop tard. Il trouva la mère sans vie percée au cœur sur son fauteuil, la fille se tenant sur elle d'un air égaré, le couteau à la main, et le vieillard, son père, pleurant à côté, le front saignant et meurtri par une fourchette que la fille avait lancée avec fureur dans la chambre. — Peu de jours auparavant, la famille avait observé chez cette demoiselle quelques symptômes de folie, lesquels s'accrurent mercredi soir, au point que, le lendemain matin de bonne heure, son frère alla chercher le docteur Pitcairn; mais ce gentleman n'était pas chez lui. — Il semble que la jeune dame a déjà eu une fois la tête dérangée. — Le jury a rendu un verdict de *folie.* »

Lamb écrivit à Coleridge :

« Mon très cher ami,

« White, ou quelqu'un de mes amis, ou les papiers publics, vous ont appris en ce moment les terribles calamités qui sont tombées sur notre famille. Je ne vous en dirai qu'un mot. Ma pauvre sœur, ma sœur chérie, dans un accès de folie, a donné la mort à sa propre mère. Je ne suis arrivé que pour lui arracher le couteau des mains. Elle est à présent dans une maison de fous, d'où je crains qu'on ne la transporte dans un hôpital. Dieu m'a conservé la raison; je mange, je bois, je dors, et je crois que mon jugement est très sain. Mon pauvre père a été légèrement blessé, et je reste pour prendre soin de lui et de ma tante. M. Norris, de l'école des habits bleus, a été très bon pour nous; nous n'avons pas d'autre ami; mais, Dieu merci! je suis très calme, maître de moi, et capable de faire ce qui reste à faire. Écrivez-moi une lettre aussi religieuse que possible, mais ne faites pas mention de ce qui est arrivé. Pour moi, le passé n'existe plus, et j'ai quelque chose de mieux à faire que de sentir.

« Que le Dieu tout-puissant nous ait en sa garde.

« C. Lamb. »

« Ne me parlez pas de poésie; j'ai détruit jusqu'au dernier vestige des vanités de cette sorte.

« Votre jugement vous convaincra qu'il ne faut rien dire de cela à votre chère femme. Veillez à votre famille; il me reste assez de raison et de force pour avoir soin de la mienne. Je vous en prie, ne songez pas à venir; écrivez. Je ne voudrais pas vous voir si vous veniez. Que le Dieu tout-puissant vous aime et nous tous.

« C. Lamb. »

C'est le premier moment de la douleur, la douleur muette qui re-

foule au fond du cœur les sanglots brisés et s'échappe çà et là en quelques mots brefs, entrecoupés. Lamb n'a plus qu'une pensée : ne pas devenir fou! S'il était fou, que feraient son père idiot, sa tante mourante, sa pauvre sœur, parricide involontaire, jetée dans un hospice? Maintenant il ne lui est plus permis d'être fou; ce jeune homme qui sort lui-même d'une maison d'insensés, qui tout à l'heure regrettait presque la folie comme l'extase de la vie, ramasse tout ce qu'il a de raison et de force contre sa propre sensibilité. Il ne sera plus fou; le sentiment du devoir fait en lui un miracle; le dévouement vaincra la folie. Plus tard, par momens, la source des larmes se gonflera dans sa poitrine et débordera en spasmes violens et rapides; quelquefois un hoquet perçant déchirera ses paroles froides et composées. Sa seconde lettre à Coleridge raconte la lutte poignante et sublime qui tour à tour brise et raffermit cette ame héroïque.

« Mon très cher ami,

« Votre lettre a été pour moi un inestimable trésor. Ce sera une consolation pour vous, je le sais, d'apprendre que notre situation s'améliore un peu. Ma pauvre chère sœur, malheureux et involontaire instrument des jugemens du Tout-Puissant sur notre famille, est revenue à la raison et au souvenir affreux de ce qui s'est passé; sentiment terrible et qui pèsera sur elle jusqu'à la fin de sa vie, mais tempéré par la résignation et une juste appréciation de son malheur. Déjà, dans sa convalescence, elle sait distinguer une action commise dans un accès de fièvre chaude d'un crime horrible, le meurtre d'une mère. Je l'ai vue. Je l'ai trouvée, ce matin, calme et sereine; loin, bien loin d'une sérénité indécente et oublieuse : elle est émue douloureusement, mais tendrement, de ce qui est arrivé. Depuis le commencement, quelque affreux et désespéré que parût son mal, j'ai eu assez de confiance dans la force de son ame et ses principes religieux pour prévoir le temps où elle pourrait même recouvrer sa tranquillité. Dieu soit loué! Coleridge, c'est une chose miraculeuse; mais je suis toujours resté recueilli et calme; même en ce jour épouvantable, et au milieu de cette terrible scène, j'ai conservé une tranquillité que les assistans ont pu prendre pour de l'indifférence, une tranquillité qui n'était pas celle du désespoir. Est-ce une folie ou un péché de dire que c'est un principe religieux qui m'a surtout soutenu? Je sentais que j'avais quelque chose de plus à faire que de me livrer aux regrets. Dans cette première soirée, ma tante gisait insensible comme une morte; mon père, avec son pauvre front entouré de linges, blessé par une fille qu'il aimait tendrement, et qui ne l'aimait pas avec moins de tendresse; ma mère, cadavre assassiné dans la chambre voisine, et cependant je me suis merveilleusement soutenu. Je ne fermai pas les yeux cette nuit-là, mais je restai couché sans terreurs et sans désespoir. Je n'ai pas perdu le sommeil depuis. J'avais sur moi tout le poids de la famille, car mon frère, en tout temps peu disposé à soigner des vieillards et des infirmes, était maintenant exempté de ce devoir par sa jambe malade, et je restais seul. Un petit incident vous donnera une idée de la manière dont je gouverne mon esprit. Un jour ou deux après le jour fatal, nous eûmes à dîner une langue que nous avions salée à la maison il y a quelques semaines. Comme je m'assis, j'eus une espèce de remords. Cette

langue, la pauvre Mary l'avait préparée pour moi, et je pouvais en manger, lorsqu'elle était si loin, elle! Une pensée me vint et me soulagea; si je m'abandonne à ces sentimens, il n'y aura pas une chaise, une chambre, un objet dans notre appartement qui ne réveille en moi les douleurs les plus aiguës; il faut que je m'élève au-dessus de ces faiblesses. J'espère que ce n'était pas manquer à la sensibilité vraie. Cependant je ne me suis pas laissé mener trop loin. Le second jour (je date du jour des horreurs), suivant l'usage dans ces circonstances, il y avait, je crois, une vingtaine de personnes soupant dans notre chambre; on me décida à manger (car je n'ai jamais refusé de manger). Ils menaient tous les choses assez gaiement dans la chambre. Quelques-uns étaient venus par amitié, quelques-uns par un empressement curieux, d'autres par intérêt; j'allais prendre part à leur souper, lorsque le souvenir me vint que ma pauvre mère morte était étendue à côté, dans la chambre voisine, une mère qui, durant sa vie, n'avait rien désiré que le bonheur de ses enfans. L'indignation, la rage de la douleur, une espèce de remords, s'emparèrent de moi. En proie à une agonie d'émotion, j'entrai machinalement dans la chambre voisine, et je tombai à genoux auprès du cercueil, demandant pardon au ciel et quelquefois à elle de l'avoir si tôt oubliée. Le calme revint; c'est la seule émotion violente qui m'ait dominé, et je crois que cela m'a fait du bien.

« Je vous raconte ces choses, parce que j'aime à vous donner un fidèle journal de ce qui se passe en moi. Nos amis ont été très bons. Sam Le Grice, qui était en ville, resta avec moi les trois ou quatre premiers jours, et fut un frère, me donnant tout son temps, amusant mon pauvre père; il lui parlait, lui faisait des lectures, jouait aux cartes avec lui (la mémoire du pauvre vieux est si courte qu'il jouait aux cartes, comme s'il ne s'était rien passé, tandis que le coroner faisait son enquête)... M. Norris, de l'hôpital du Christ, a été un père pour moi, Mme Norris une mère, quoique nous ayons peu de droits sur eux. Un gentleman, frère de ma marraine, de qui nous n'avions aucun motif d'attendre un pareil secours, a envoyé à mon père 20 livres, et, pour couronner tous les bienfaits de Dieu sur notre famille en un pareil moment, une vieille dame, cousine de mon père et de ma tante, qui a de la fortune, prendra ma tante chez elle, et entourera d'aises les courts momens qu'il lui reste à vivre. Ma tante est remise, et aussi bien que jamais; l'idée de s'en aller lui sourit fort; elle nous abandonne généreusement l'intérêt de son petit pécule (qu'elle payait à mon père pour sa pension). En comptant cela, nous avons, mon père et moi, pour nous deux et une vieille servante qui le soigne quand je suis dehors, 170 ou 180 livres par an, sur lesquelles nous pouvons bien épargner 50 ou 60 livres au moins pour Mary pendant le temps qu'elle restera à Islington, et elle doit y rester tant que son père vivra.... La bonne dame de la maison des fous et sa fille, une élégante et charmante jeune femme, sont éprises d'elle, et je tiens de la propre bouche de ma sœur qu'elle les aime beaucoup et veut rester avec elles. Pauvre créature! l'autre matin, elle leur disait qu'elle savait qu'elle était à Bedlam pour la vie; qu'un de ses frères le voulait ainsi, l'autre non, mais serait obligé de céder; que souvent, en passant devant la maison des fous, elle avait pensé : « Mon destin est de finir là mes jours, » s'étant aperçue quelquefois d'une certaine légèreté dans sa pauvre tête.... Si mon père, une vieille domestique et moi, nous ne pouvons vivre, et vivre comfortablement, pour 130 ou 120 livres par an, nous irons à petit feu; mais je ne veux pas que Mary aille à l'hôpital.... Ma pauvre

sœur est la seule personne que j'aie jamais vue en ce monde sans la moindre teinte d'égoïsme. Je m'étendrai sur ses qualités, pauvre chère ame, dans une autre lettre, pour ma propre satisfaction, car je la comprenais profondément; si je ne me trompe, dans la situation la plus déchirante où jamais être humain se soit trouvé, elle aura toujours l'ame grande et aimable. Dieu la conserve dans l'état d'esprit où elle est!

« C. Lamb. »

« Les circonstances favorables dont je vous ai parlé ont presque entraîné mon esprit à l'extrémité opposée au désespoir. Je courais le danger de me trouver trop heureux. Votre lettre m'a ramené à ma première impression. J'espère (quant à Mary, j'en peux répondre), mais pour moi, j'espère que je garderai toute ma vie le souvenir et l'impression de ce qui s'est passé, aussi vivant qu'à présent. Ce n'est point une chose légère, et Dieu ne veut point qu'elle soit prise légèrement. Je serai sérieux, circonspect et profondément religieux, tant que je vivrai, et ainsi nous pourrons tous deux échapper à la folie dans l'avenir, s'il plaît à Dieu!

« C. L. »

La convalescence de la pauvre folle continua; Lamb en épiait les progrès avec une tendre inquiétude. « Mary, disait-il un jour à son ami, est sereine et gaie. Je n'ai pas sur moi une petite lettre qu'elle m'a écrite, car, bien que je la voie presque chaque jour, c'est un plaisir pour nous de nous écrire. Je n'ai pas sa lettre sur moi, mais je peux la citer de mémoire : — « Je n'ai pas, m'écrit-elle, de rêves effrayans. A minuit, lorsqu'il m'arrive de m'éveiller, à côté de ma garde endormie, au milieu du bruit que font les pauvres folles alentour, je n'ai pas peur. L'ombre de ma mère semble descendre vers moi : elle me sourit et me permet de jouir de la vie et de la raison que Dieu m'a données. Je la reverrai au ciel; alors elle me comprendra mieux. Ma grand'mère aussi me comprendra mieux; elle ne me dira plus, comme elle avait l'habitude de le faire : « Polly, à quoi pense donc votre pauvre cervelle détraquée? » — Pauvre Mary! ajoute Lamb avec des détails qui jettent une lueur sur l'affreux mystère de ce drame et de cette folie; ma mère ne l'a jamais comprise, en effet. Elle l'aimait, comme elle nous aimait tous, d'un amour de mère; mais par ses pensées, ses sentimens, sa manière de voir, il y avait une si grande dissemblance entre elle et sa fille, qu'elle ne la comprenait jamais bien : elle ne sut jamais à quel point Mary l'aimait, elle répondait trop souvent à ses caresses, à ses protestations d'affection filiale avec doute et froideur. C'est égal, c'était une bonne mère! » Lamb aurait voulu faire rentrer sa sœur dans la maison; mais ses parens et ses voisins s'y opposaient. Sa vieille tante n'avait pas pu s'habituer à une nouvelle vie chez sa riche parente, qui la renvoya mourante à Lamb. « Ma pauvre vieille tante, écrivait-il à Coleridge, que vous avez connue la plus douce, la meilleure des créatures pour moi, lorsque j'étais à l'école; qui venait en trottant m'y ap-

porter des friandises, tandis que moi, véritable écolier, je lui en voulais de ses soins et je rougissais de la voir arriver, s'asseoir sur le degré en attendant notre sortie de la classe de grammaire, puis ouvrir son tablier et me donner quelque bon morceau qu'elle avait mis de côté pour moi; la bonne vieille créature est maintenant sur son lit de mort. Je ne puis supporter cette pensée. J'attribue sa maladie au choc qu'elle a reçu de notre mauvais jour et dont elle ne s'est jamais remise entièrement. Elle dit, pauvre être! qu'elle est contente d'être revenue chez nous pour mourir auprès de moi. J'ai toujours été son gâté. » Nous autres, enfans de pauvre bourgeoisie, nous avons tous eu cette tante-là. Enfin, après avoir passé sa journée aux bureaux de la compagnie des Indes, le soir, lorsqu'il rentrait chez lui, épuisé d'un travail ininterrompu de sept ou huit heures, Lamb trouvait son père, qui, avant le souper, lui demandait toujours une partie. Un jour, après avoir joué plusieurs heures, Lamb pria le bonhomme de le laisser écrire un instant : « Si vous ne vouliez pas jouer avec moi, dit le vieillard gémissant, vous pouviez aussi bien ne pas rentrer du tout. » Il n'y avait rien à répondre, et Lamb reprit les cartes.

Cependant, à mesure que le tragique événement s'éloignait dans le passé, Lamb revenait timidement à ses anciennes velléités poétiques; peu à peu il recommençait, dans sa correspondance, ce joli et spirituel épluchage de vers et de mots avec lequel il critiquait les poésies de son ami et les siennes propres. Le souvenir des soirées de *la Salutation* lui apportait de temps en temps une chaude bouffée d'enthousiasme; en pensant à ces douces heures, il poussait un soupir, mais il se reprochait bientôt ces innocens regrets comme une pensée impie. « Ces plaintes me siéent mal. Je n'ai qu'à comparer ma situation présente, l'état de mon ame, mes perspectives, avec ce qu'elles étaient il y a deux mois, — deux mois seulement! O mon ami, je cours le danger d'oublier les terribles leçons qui m'ont été données! Faites-m'en souvenir, rappelez-moi mon devoir! Parlez-moi sérieusement quand vous m'écrivez! » Le malheureux! sa crainte était un pressentiment. Son père mourut. Malgré toutes les oppositions, il ramena sa sœur chez lui. Hélas! il ne jouit pas long-temps de sa bonne action. La vieille tante mourut aussi. Mary Lamb l'avait soignée avec la sollicitude la plus vive. La fatigue et la douleur lui donnèrent un nouvel accès de folie. Il fallut la remettre aux mains des médecins. Lamb, demeuré seul dans cette maison dépeuplée par la démence et la mort, se tourna encore, dans son accablement, vers son unique ami.

« Mon cher Coleridge,

« Je ne sais pourquoi j'écris, si ce n'est par la tendance qu'a la misère à conter ses douleurs. La tante mourut vendredi soir vers onze heures; Mary, par suite de la fatigue et de l'anxiété, est tombée malade encore, et j'ai été obligé

de la faire transporter hier. Je reste seul dans la maison, avec le cadavre de ma tante pour me tenir compagnie. Demain je l'enterre, et alors je serai tout-à-fait seul, rien qu'avec un chat pour me rappeler que cette maison a été remplie d'êtres vivans comme moi. Mon cœur est anéanti, et je ne sais où aller chercher des consolations. Mary guérira, mais il est affreux qu'elle soit exposée à de telles rechutes. Ce n'est pas non plus le moindre de nos maux que son état et toute notre histoire soient si bien connus des gens qui nous entourent. Nous sommes en quelque sorte marqués. Pardonnez-moi de vous troubler ainsi, mais je n'ai personne à qui parler. J'ai passé la nuit dernière dehors, ne pouvant supporter ce changement et cette solitude; mais je n'ai pas bien dormi, et il faut que je retourne à mon lit. Je vais essayer de faire coucher ici un ami demain. Je suis complétement naufragé. Ma tête va tout-à-fait mal. Je souhaiterais presque que Mary fût morte. Dieu vous bénisse!

« C. Lamb. »

Comme Lamb l'avait prévu, Mary recouvra encore la raison. Il changea de logement, pour se soustraire à ces remarques des voisins qui lui faisaient peur. Afin d'obtenir l'autorisation d'emmener sa sœur avec lui, il avait dû prendre l'engagement solennel d'avoir soin d'elle jusqu'à sa mort. En faisant cette promesse, Lamb renonçait à toute pensée d'amour et de mariage. Au moment où il disposait ainsi de sa vie, son unique fortune était les 100 livres d'appointemens qu'il gagnait à la compagnie des Indes, et il avait vingt-deux ans.

II.

Avoir vingt-deux ans et abdiquer toutes les joies apparentes que laisse entrevoir la vie! avoir vingt-deux ans et sacrifier à un dévouement pieux sa jeunesse, sa liberté, l'espérance et le désir! avoir vingt-deux ans et mettre à son existence une borne infranchissable et se dire : Jamais tu ne quitteras cette sœur en proie à une furie intermittente, jamais tu ne t'affranchiras de cette servitude de bureau qui te rebute et te répugne : tu es jeune, et tu seras garde-malade; tu es né poète, et tu resteras commis! — Vous croyez peut-être que c'est un suicide moral qui, pour être sublime, n'en est pas moins l'étouffement des facultés les plus heureuses et les plus belles. C'est une erreur; j'en atteste la vie de Lamb. Quand Lamb eut pris son parti, quand il eut enchaîné irrévocablement son existence à celle de sa sœur, quand il eut résolu qu'il continuerait à écrire tous les jours des expéditions à Leadenhall-Street, quand il eut fini son déménagement et son installation au centre de Londres, une vie nouvelle commença pour lui, consacrée et bénie par le sentiment du devoir rempli. Depuis ce jour, aucune plainte amère ne sortit plus de sa bouche; ce fut lui qui donna les consolations, au lieu de les demander; il eut la sérénité de l'ame, la liberté de l'esprit, le franc essor de la fantaisie. En traçant pour toujours sa

route dans la réalité, il s'était ouvert les espaces illimités de l'idéal; en s'emprisonnant dans la régularité d'une existence bourgeoise, il sembla prendre possession des plus vertes bohêmes. Il trouva sa récompense dans son sacrifice. Il fut le plus original des humoristes, le plus aimé des écrivains, le plus heureux des hommes.

Il écrivait vers 1800 qu'il était décidé à prendre le plus de plaisir qu'il pourrait dans les entr'actes de son triste drame. La sensualité poétique lui revint vite. Ses amitiés lui fournirent en ce genre l'aliment le plus délicat. Par Coleridge, Lamb se lia avec les jeunes poètes de cette belle époque littéraire, Wordsworth et Southey, devenus plus tard si illustres. Ces nobles jeunes gens accomplissaient alors une révolution dans la littérature. Retirés à la campagne, sur les montagnes, au bord des lacs, ils ramenaient la poésie anglaise au naturel, à la liberté, au romantisme du siècle d'Élisabeth. Ils continuaient le *renouveau* littéraire dont Cowper avait été le précurseur. Lamb, l'imagination la mieux faite pour sympathiser avec ce mouvement, y fut associé par la publication de ses poésies dans le volume de Coleridge, et plus encore par ses correspondances avec les meneurs. Les hautes prouesses poétiques, les « grandes appertises d'armes, » n'étaient point faites pour lui. « Je lis peu, écrivait-il à Coleridge, qui le provoquait à quelque tentative ambitieuse, ma mémoire est faible, et je retiens difficilement ce que je lis; je ne suis point familiarisé avec les compositions qui exigent de la méthode. » Mais, s'il n'était pas propre aux créations hardies, il n'y avait pas de meilleur critique que lui. Il avait une organisation poétique de sensitive. Il possédait jusqu'à la moelle les poètes du siècle d'Élisabeth, et il dégustait le fumet d'un vers, d'une phrase, d'un style, avec l'infaillible certitude du gourmet qui reconnaît au parfum du vin s'il est du bon cru et de la fameuse année.

Lamb donc était romantique. A cette époque de sa vie, de 1800 à 1805, il eut rarement auprès de lui ses coreligionnaires littéraires; c'est à peine s'il put quelquefois profiter de ses vacances annuelles pour les aller voir dans leurs cottages. En revanche, il vécut dans la société habituelle d'un de ses camarades de collége nommé George Dyer. Lamb et Dyer, la plus singulière antithèse, le plus risible contraste! Dyer, bon et simple garçon, était le lieu commun fait homme, le classique par excellence, le défenseur des vieilles routines littéraires,—du reste ignorant, maladroit et pompeux comme pas un classique; Lamb, amoureux de l'originalité jusqu'à l'extravagance, et qui était bien en littérature le lutin de la chose impossible, gambadait et folâtrait autour du majestueux Dyer, et lui faisait avec la plus tendre malice toutes sortes de niches espiègles où le grand enfant ne voyait que du feu. Sa correspondance, à cette époque, est une série de charges entremêlées de retours affectueux sur ce pauvre Dyer.

« Puisque je suis sur le chapitre de la poésie, écrit-il à Coleridge, je dois vous annoncer, à vous qui, dans la partie éloignée de notre île où vous habitez, n'avez point entendu parler d'une si bonne nouvelle, que George Dyer a préparé deux énormes volumes de poésie et de critique. Ils planent sur la ville et menacent de tomber cet hiver. Le premier volume contient toutes sortes de poésies, hormis la satire personnelle à laquelle George, dans son prospectus original, renonce à jamais, glissant l'annonce de ce beau dessein entre le prix de son livre et la liste des souscripteurs. Le second volume est entièrement critique; il y démontre, à la complète satisfaction du monde littéraire, de façon à imposer silence pour toujours aux objections, que le genre pastoral a été créé par Théocrite et poli par Virgile et Pope; — que Gray et Mason, qui chassent toujours de compagnie dans le cerveau de George, ont une quantité raisonnable de feu poétique et de vrai génie lyrique; — que l'excès d'esprit perdit Cowley (avis aux modernes)... O George! George! ta tête est toujours dans le faux, et ton cœur toujours dans le vrai. Que n'ai-je un pouvoir égal à mes désirs! je ferais appel aux bourgeois de ta terre natale, et ils viendraient en troupe, réunis au son de ton prospectus-trompette, et se disputeraient les places sur ta liste de souscripteurs! Mais je ne peux mettre dans ta poche que 12 shillings, lesquels, j'en réponds, n'y feront pas long séjour, tirés d'un gousset presque aussi vide que le tien. N'est-ce pas pitié que tant de belle littérature soit perdue? Mais, ma foi, je commence à sentir que j'allais tomber dans cette sorte de style que Longin et Denys d'Halicarnasse appellent justement le style affecté. »

C'est toute une histoire que ce grand ouvrage de George Dyer; Lamb n'en tarit point.

« George Dyer est le seul homme de lettres avec lequel j'aie le bonheur d'être lié; plus je le vois et plus je l'admire : il est la bonté même. Si je pouvais calculer au juste la date de sa mort, j'écrirais un roman dont George serait le héros; je le saisirais à un cheveu près. George m'a amené un docteur A... Le docteur est un bon homme très plaisant, un agriculteur de génie, un homme qui noue ses culottes au genou avec de la ficelle d'emballage, et prétend qu'il a à se plaindre des ministres. Le docteur vint à parler d'un poème épique d'un certain Wilkie, appelé l'*Épigoniade*, dans lequel il nous assura qu'il n'y avait pas d'un bout à l'autre un seul vers supportable, mais dont tous les incidens et les caractères étaient copiés d'Homère. George, qui n'avait pas écouté le docteur, n'a pas plus tôt entendu le nom d'Homère, qu'il se lève et déclare qu'il faut qu'il voie le poème sur-le-champ : où le trouve-t-on? Un poème épique de huit mille vers, et lui n'en avoir pas entendu parler! Il peut renfermer quelques bonnes choses, et il est nécessaire qu'il le voie, car il a touché assez à fond ce sujet dans son essai sur l'épopée. George a touché assez à fond l'ode; il a aussi préparé une dissertation sur le drame et le parallèle des théâtres anglais et allemand. Comme je doutais de sa compétence sur ce dernier point, sachant que son tour d'esprit particulier le porte au genre lyrique, je demandai à George quelles pièces anglaises il avait lues. Je trouvai qu'il avait lu Shakspeare, qu'il appelle un génie original, mais irrégulier; mais il y avait pas mal de temps... Il ne semble pas connaître un mot de Fletcher, Ford, Marlowe, Massinger, etc.

« ..... Pauvre Dyer! reprend Lamb, comme s'il se repentait de son innocente

ironie, ses amis doivent prendre garde à ce qu'ils laissent tomber sur une matière si inflammable. Si je pouvais, je l'enfermerais à l'abri de toute idée nouvelle, je laisserais à la porte tous les critiques qui ne jureraient pas d'abord sur leur Virgile de ne le nourrir que des vieilles et saines idées, et des sons familiers de ses auteurs favoris, — Gray, Akenside et Mason. Dans ces sons, répétés aussi souvent que possible, il n'y aura jamais rien de pénible, jamais rien d'inquiétant pour lui! »

Voyons cette innocente caricature jusqu'au bout. Voici une mésaventure qui donne raison à la sollicitude de Lamb pour la cervelle du magnifique Dyer :

« George est fou, mais fou à lier. J'allai le voir il y a huit jours. Le premier symptôme qui me frappa et me prouva la fatale vérité fut une paire de pantalons nankin quatre fois trop larges pour lui, et que ledit fou affirmait être neufs. Ils étaient littéralement reteints par la saleté accumulée depuis des siècles, mais il affirmait qu'ils étaient propres. Il allait rendre visite à une dame qui était délicate sur ces sortes de choses, et c'est la raison pour laquelle il portait du nankin ce jour-là. Et il s'agitait, et il dansait, et il cabriolait, et il tirait ses pantalons, et il serrait son intolérable robe de chambre plus étroitement sur ses reins de poète; puis il l'ouvrait aux zéphyrs, qui insinuaient leurs petits corps à travers chaque crevasse, porte, fenêtre, expressément faits pour exclure de tels impertinens. Il cherchait une épreuve, et mettait la main sur une note de blanchisseuse, — se précipitait sur les poèmes de Bloomfield, et les rejetait avec désespoir. Je ne pouvais tirer de lui aucune réponse; il ne pouvait tenir son esprit gigottant en repos un dixième de seconde. Il fallait qu'il allât chez l'imprimeur sur-le-champ... le plus funeste accident... Il avait tiré cinq cents exemplaires de ses poèmes prêts à être livrés à ses souscripteurs, et la préface était à refondre entièrement... Quatre-vingts pages de préface, et il s'était aperçu ce matin seulement que, dans la première page de ladite préface, il avait émis un principe de critique radicalement faux, qui viciait toute l'argumentation subséquente. La préface devait être supprimée, quoiqu'il dût lui en coûter 30 livres au plus bas prix, impression et papier... En vain ses amis lui ont-ils fait des représentations sur cette folie de la mi-été; George est aussi inébranlable qu'un chrétien primitif, et pare toutes nos bottes avec ce mot sans réplique : — Monsieur, il importe beaucoup que le monde ne soit point trompé. »

Voilà ce qu'il en coûtait d'être classique avec Lamb.

Lamb, dans ce temps-là, s'émancipait tout-à-fait. Son grand plaisir était de fumer le soir en causant avec ses amis, ou, s'il était seul, en lisant *le Roi Lear* à côté d'une bouteille de Porto. Il était entré dans la collaboration d'un journal : il y faisait des épigrammes et de petits vers. Le produit de cette menue poésie arrondissait un peu son petit revenu; mais il perdit ce journal. « Il faut que je fasse quelque chose, écrivait-il, ou nous deviendrons fort pauvres. Quelquefois je songe à une farce, mais mes plans s'évanouissent : c'est une étincelle qui monte le soir avec la fumée de ma pipe et se dissipe au matin. Mais

maintenant que j'ai dit adieu à mon aimable ennemi, le tabac, peut-être me mettrai-je noblement au travail. Au diable le travail! je voudrais que tout l'an fût fête; je suis sûr que l'indolence — une indolence absolue — est le véritable état de l'homme, et que les affaires ont été inventées par le vieux malin, dont l'intervention a forcé Adam à prendre le tablier et la houe. Plume et encre, commis et bureaux sont des raffinemens infligés il y a quelque mille ans par ce vieux bourreau sous prétexte que le commerce réunit les rivages éloignés, répand et fait progresser la science, le bien spirituel, etc., etc. » Le pauvre commis se vengeait, comme nous tous, de son métier en en disant tout le mal imaginable. Il prenait plaisir parfois à écrire à Wordsworth, le sublime *lakist*, sur le papier à formules mercantiles de son bureau; il interrompait des divagations poétiques par des exclamations comme celles-ci : « On m'appelle pour faire les dépôts de coton. — Mais pourquoi vous parler de cela, vous n'avez pas assez d'intelligence pour comprendre le grand mystère des dépôts, de l'intérêt, de la rente de l'entrepôt, du fond contingent. » « Ce siècle des droits de douane, écrit-il à Coleridge, aurait forcé le prédicateur du sermon sur la montagne à prendre une patente, et n'aurait pas laissé circuler les épîtres de saint Paul sans timbre. » Il se plaignait aussi de la fatigue excessive de sa besogne commerciale, qui lui prenait neuf heures par jour. « J'en ai l'esprit si brisé, disait-il, que mon sommeil n'est qu'une suite de rêves d'affaires qui ne se font pas, d'assistans qui ne me donnent aucune assistance, et de responsabilité terrible. » Enfin, plus tard, en 1815, il poussait ce cri si peu anglais : « O heureux Paris, séjour de l'oisiveté et du plaisir! j'apprends de quelques Anglais qui en reviennent qu'on n'y aperçoit pas un comptoir dans les rues. Qu'un tremblement de terre vienne donc engloutir cette cité mercantile et ses négocians grippe-sous nés, comme dit Drayton, pour la malédiction de cette belle île. » Malgré toutes ces imprécations, Lamb garda sagement et honnêtement sa place de commis jusqu'à l'époque (en 1824) où les directeurs de la compagnie lui donnèrent, après trente-deux ans de service, une bonne pension de retraite. Pour lui, cette place était ce que fut la copie de musique pour Rousseau. De nos jours, qu'a-t-il manqué parmi nous à bien des esprits charmans pour viriliser leur talent, en donner l'entière mesure et vivre heureux? Une seule chose, mon Dieu! le courage de gagner leur vie comme Rousseau en copiant de la musique, ou en travaillant dans un bureau comme Lamb.

La littérature pourtant était chargée de lui fournir un mince supplément de ressources. Nous avons vu que Lamb pensait à une comédie burlesque; il la fit jouer, en 1806, à Drury-Lane sous le titre passablement original de *M. H...* Elle fut sifflée à outrance. Lamb prit gaiement son fiasco. Il n'avait pas prévenu ses amis de sa tentative; mais il leur envoya

à tous de joyeuses lettres de faire-part pour leur annoncer sa chute. « Le sujet n'était pas assez substantiel, écrivait-il à Wordsworth; John Bull veut avoir une nourriture plus solide qu'une seule *lettre.* » Ce fut quelque temps après, vers 1808, que sa sœur commença les *Contes shakspeariens,* travail délicat dans lequel il vint à son aide; mais il prétendit toujours que, dans l'œuvre commune, les morceaux de sa sœur étaient les meilleurs. L'année suivante, ils publièrent ensemble un charmant volume : *Poésie pour les enfans.* Ses amis livraient cependant de plus rudes batailles. Coleridge, ce grand esprit, embarrassé de sa richesse, dispersait son génie en mille essais, courant du poème au drame, de la poésie à la politique, de la politique à la métaphysique, fondant et tuant sous lui des journaux, des revues, et s'exaltant, au milieu de ces agitations, de la funeste ivresse de l'opium. Wordsworth, de sa romantique thébaïde du Cumberland, envoyait, chaque année, dans le monde ses poèmes si calmes, si doux, si imprégnés du silence, de la paix infinie, et l'on peut dire de la suave religion des champs; mais ces œuvres tombaient au milieu de la critique comme des machines incendiaires. Autour de ces poésies fraîches et tranquilles s'engageaient des luttes forcenées et tourbillonnaient le bruit et la poussière des polémiques. Les vieux classiques jetaient des cris de rage devant ces vers simples et familiers dont les hémistiches ne défilaient pas deux à deux, comme mari et femme, se donnant le bras et marchant à pas comptés. D'autres critiques, libres de préjugés, partisans de la réforme littéraire, idolâtres de la grande poésie du XVIe siècle, mais d'un tempérament plus mâle, reprochaient durement à Wordsworth ce qu'ils appelaient des affectations, de la puérilité, de l'afféterie. A la tête de ceux-là était le rédacteur en chef de la *Revue d'Édimbourg,* le brillant et terrible Jeffrey. L'autre revue, le *Quarterly,* fondée pour combattre l'influence politique de l'*Edinburgh,* prenait volontiers la défense des victimes littéraires de Jeffrey. Lorsque le poème de Wordsworth, *l'Excursion,* parut, Southey, l'un des fondateurs et des rédacteurs principaux du *Quarterly,* proposa à Lamb de rendre compte, dans cette revue, de l'œuvre de leur ami commun. Après bien des hésitations, bien des scrupules timides, Lamb accepta. Il aurait mieux aimé que Coleridge se chargeât de ce lourd labeur. Il n'était pas fait à des travaux de cette haleine. Il écrivait difficilement, disait-il à Wordsworth dans une lettre; il ne pouvait se dominer assez pour rester en place une heure de suite devant sa table; il craignait que sa critique ne tournât trop au panégyrique, le choix des citations l'embarrassait, que sais-je encore? Pour accoucher, il se sevra du gin. Enfin, après avoir long-temps tatillonné, Lamb livra son article au rédacteur en chef Gifford comme un condamné résigné au supplice. Ce fut un supplice en effet, mais plus cruel que Lamb ne l'avait prévu. Le numéro du *Quarterly* paraît; Lamb court chez un li-

braire, prend l'in-octavo humide et se cherche à travers les pages non coupées. Hélas! son article y était bien, mais mutilé, mais replâtré d'un badigeon stupide. Pauvre Lamb! lui, délicat, raffiné, amoureux du détail comme un imagier du xive siècle! une main brutale, celle de Gifford (le cordonnier! disait Lamb dans sa colère) avait repassé du gros fil dans la capricieuse broderie de sa fine dentelle. On avait mis des lieux communs bêtes à la place de ses plus élégantes fioritures. L'ignorant! le rustre! criait Lamb, s'aviser de corriger un style teint du coloris des meilleurs maîtres! « car, écrivait-il à Wordsworth, je laisse les vers à plus fort que moi; mais, en prose, je me tiens pour un malin. » Le crime était irréparable; seulement Lamb jura qu'on ne le reprendrait plus aux boutiques de critique correcte.

Lamb fit sa plus belle campagne au *London Magazine*, fondé en 1820. Ce recueil débuta sous de brillans auspices. En tête de ses collaborateurs étaient le grand critique W. Hazlitt, l'intime ami de Lamb depuis 1806, Barry Cornwall, de Quincy, l'auteur des *Confessions d'un mangeur d'opium*, et le rédacteur en chef John Scott, excellent esprit, véhément écrivain. Ce fut dans ce recueil que Lamb publia ces charmantes fantaisies signées *Elia*, dont il n'y a plus à parler après M. Chasles. Cependant, à la suite d'une violente polémique avec le *Blackwood*, le malheureux Scott fut tué en duel. Depuis ce moment, le succès du *London* alla déclinant. Lamb le quitta avant sa chute en même temps que plusieurs de ses collaborateurs les plus distingués. Parmi ceux qui se retirèrent ainsi, se trouvait un personnage qui excitait alors l'intérêt naïf et la curiosité bienveillante de Lamb par ses travers affectés, mais qui devait plus tard produire dans son pays une plus étrange sensation par ses crimes. Ce singulier collaborateur de Lamb se nommait M. Thomas Griffiths Wainwright.

Un jour, dans le cercle des rédacteurs du *London*, on vit paraître un jeune homme qui n'avait pas trente ans: des airs de militaire mêlés aux recherches d'un dandysme outré, le ton superficiel, leste et impertinent d'un fat accompli. Ce nouveau venu était présenté par les propriétaires de la revue; on se disait à l'oreille qu'il avait été officier de dragons et qu'il avait dépensé plusieurs fortunes; pour se délasser des accidens orageux d'une jeunesse élégante, il venait maintenant s'occuper de littérature périodique avec la grace nonchalante d'un amateur. Sa part dans la tâche commune était indiquée; il dessinait d'un trait élégant et hardi; son portefeuille regorgeait de brillantes esquisses; il s'attribua donc le département des beaux-arts. Wainwright, c'est le nom du lion écrivain, prit le pseudonyme de Janus Weathercock, autrement dit Janus Girouette; ses articles s'appelèrent « sentimentalités sur les beaux-arts, par Janus Girouette, — pour être continuées quand il sera d'humeur. » Sous cette étiquette, Wainwright

écrivait des impertinences aussi pincées que ses surtouts, des banalités aussi prétentieuses que ses nœuds de cravate, des fantaisies aussi incroyables que ses bagues et ses épingles. C'était Brummell la plume à la main. Wainwright daigna témoigner quelque goût pour Lamb. Notre humoriste, friand d'originalité, enchanté de plaire à un roué fashionable, paya Wainwright de retour : il ne vit pas, dans son engouement, qu'il fallait renvoyer ce fat, fût-il honnête homme, à la littérature des journaux de modes. Mais ce n'était pas même le sort que l'avenir réservait à ce fringant personnage. Le chevalier d'industrie existe encore en Angleterre dans ses plus colossales proportions, s'élançant au dandysme pour tomber dans l'escroquerie et le crime. Wainwright parcourut cette route à travers un mystère tragique. En 1830, il vivait sur une propriété, dont il venait d'hériter, avec sa femme, et deux sœurs de sa femme, orphelines, dont l'aînée était une belle et fraîche jeune personne de vingt ans. Il était arrivé à cette crise inévitable de la vie des dissipateurs, où tous les stratagèmes sont épuisés, où il faut rendre gorge à la meute affamée des créanciers. On allait vendre son dernier asile. Dans ces circonstances, il se présenta avec sa jeune belle-sœur au bureau d'une compagnie d'assurances sur la vie, et la fit assurer à de telles conditions, que ses héritiers auraient droit à une prime de 3,000 liv. st., si elle mourait avant trois ans. La belle enfant fut ainsi conduite, sans trop savoir le but de ces démarches, de compagnie en compagnie, et la même opération renouvelée si souvent, que sa mort devait procurer 18,000 liv. à ses héritiers. Wainwright ne s'arrêta que lorsqu'on ne trouva plus de compagnie assez complaisante pour accepter un pareil enjeu. Alors la malheureuse fille fut prise d'une maladie soudaine qui l'emporta en deux jours. Wainwright réclama les primes; les compagnies, n'osant dénoncer l'assassinat, accusèrent la fraude et refusèrent de payer. Wainwright, forcé de quitter l'Angleterre, vint en France, où il se fit arrêter comme voyageant sous un nom supposé. On trouva sur lui de la strychnyne, et il subit un emprisonnement de six mois. Retourné en Angleterre en 1837, il fut pris et condamné, sur une accusation de faux, à la déportation. Lamb ne vit pas la fin du misérable qui avait un instant séduit sa bonhomie : il était mort en 1834.

J'ai déjà dit qu'il avait quitté, en 1825, ses bureaux de la compagnie des Indes. Ses dernières années appartinrent exclusivement à la vie littéraire. Sa réputation était allée en grandissant, et, en même temps que sa renommée, le goût et l'affection qu'il inspirait. Ce dernier succès était celui auquel il était le plus sensible. « Que j'aime à être aimé! écrivait-il gaiement un jour à miss Wordsworth; on me flatte dans les magazines, les journaux et les petites revues; les revues trimestrielles le prennent de plus haut, mais il faudra qu'elles y viennent avec le

temps, sinon toutes leurs feuilles ne seront que du papier perdu.» Elles y sont bien venues; le lord-maire l'avait bien invité un jour à dîner, lui, simple commis, à côté de deux directeurs de la compagnie des Indes. « Il n'avait jamais vu ma face, ni moi la sienne; et tout cela parce que j'écris dans un magazine! » Au bout de ces modestes triomphes comme aux débuts douloureux de sa carrière, nous le retrouvons à côté de sa sœur, l'entourant du même dévouement et des mêmes soins. Souvent, durant ces longues années, son mal terrible l'avait reprise. Quelques mois avant la mort de Lamb, elle avait eu un accès qu'il décrivait ainsi : « Ce n'est pas une chose nouvelle pour moi d'être laissé avec ma sœur. Lorsqu'elle n'a pas de violences, je préfère ses divagations au bon sens du monde. Son cœur est obscurci, mais non disparu; il éclate par momens, et l'on voit en elle la lutte d'une puissante intelligence contre les flots qui la submergent. Je ne puis être nulle part plus heureux que sous le toit qu'elle habite. » Ce fut pendant un de ces crépuscules de sa raison qu'elle perdit son frère. Une émotion trop vive, un simple changement d'habitude, l'exposaient à une rechute. Les excursions à la campagne lui étaient surtout fatales; aussi, par une triste prévoyance, elle emportait dans ses paquets une camisole de force quand elle allait avec son frère chez les Hazlitt à Winterslock, chez les Wordsworth à Grasmere. C'est pour cette raison que Lamb se cramponnait à Londres, et se contentait volontiers, suivant son mot, de *ruraliser* en imagination. Leur grand plaisir, lorsqu'elle se portait bien, était, après le travail du jour, d'aller à Drury-Lane, ou de se promener à l'entour des théâtres, si la tentation ne leur venait point d'y entrer. « Alors, disait Lamb, nous oublions que nous sommes attaquables; nous sommes forts comme des rocs; le vent se calme pour les agneaux tondus (*shorn Lambs*, jeu de mots sur le nom de Lamb). » Mais la grande fête des Lamb, c'était leur soirée de réception une fois la semaine, leurs mercredis.

III.

Si, par un mois d'automne ou d'hiver, le mercredi soir, vers dix heures, vous étiez entré dans le salon des Lamb, vous y eussiez vu un groupe d'esprits qui a exercé une influence brillante et profonde sur le mouvement des idées en Angleterre pendant le premier quart de ce siècle. L'appartement était modeste, mais comfortable; le plafond était bas, mais le feu pétillait et brillait joyeusement dans la cheminée; les meubles étaient de la vieille mode et n'avaient d'autre lustre que celui de la vétusté, mais l'œuvre de Hogarth, les lares familiers de la maison, *genius loci*, étalait sur les murs, autour du salon, sa philosophie pathétique ou burlesque. A l'une des deux tables de whist, Lamb

jouait en face de Godwin, Godwin, le chef de cette génération par l'âge et la rude hardiesse de ses théories politiques. Sa tête de géant s'inclinait comme un poids trop lourd sur son corps petit et grêle. Ce philosophe radical possédait l'exquise urbanité de manières d'un gentilhomme de l'ancien régime; mais, absorbé par ses méditations abstraites, il n'avait point la souplesse de l'esprit de conversation, et souvent, dans ces réunions, lorsqu'il quittait le whist, Horne Tooke, le pamphlétaire, s'amusait à le dérouter par la prestesse de sa mordante causerie. Dans un coin, Charles Lloyd, le poète, ami de Coleridge, rêvait aux mystères redoutables du christianisme, qui avaient halluciné son imagination, et à côté, Leigh Hunt, l'un des jouteurs les plus ardens et les plus attaqués de ce groupe libéral, sortant peut-être de la prison où l'avait fait enfermer un article de l'*Examiner* contre le prince-régent, rayonnait pourtant dans une auréole de spirituelle élégance et de gracieuse gaieté. C'était vers dix heures que le salon se remplissait. Alors on voyait entrer Hazlitt, le plus brillant, le plus profond des critiques; il avait débuté par la peinture, mais il n'avait trouvé que dans une belle et fière prose le coloris de son imagination et de son ame. Il venait de l'Opéra, où la voix angélique de miss Stephen avait endormi un instant ses colères politiques; Hazlitt, un singulier Anglais, regrettait que Napoléon, son idole, eût perdu la bataille de Waterloo : c'était le thème périlleux de ses plus éloquentes boutades. Parmi ces nouveaux venus paraissaient des acteurs : le grave Liston, miss Kelly, également supérieure dans la farce et dans le mélodrame, et Charles Kemble, dont la noble mine répandait partout où il paraissait comme un reflet aristocratique. Aucune des célébrités plébéiennes de la littérature ne manquait à ce rendez-vous. Vous y retrouviez tous les camarades de Lamb, jusqu'à notre vieille connaissance, le bon George Dyer. Hissé dans un pantalon trop court, comme un collégien qui aurait grandi trop vite, noyé dans un habit trop large, comme un cuistre de province qui se rend à la réception d'un ministre, celui-ci exposait, sans redouter la moindre malice, sa béate figure aux traits amicaux de ce cercle ricaneur. L'excellent homme questionne Lamb d'un air curieux; le voilà satisfait. Il voulait connaître l'auteur si caché des romans de Waverley; Lamb vient de lui confier à l'oreille que c'est lord Castlereagh, arrivé récemment du congrès de Vienne. Même parmi les mercredis de Lamb, il y avait des solennités rares, long-temps annoncées, avidement attendues; c'étaient les jours où Wordsworth ou Coleridge, de passage à Londres, y devaient assister. Wordsworth, chef d'école, nié alors avec fureur par des critiques acharnés, était accueilli dans la petite église avec une piété fervente. Moins vénéré, Coleridge exerçait pourtant sur ses auditeurs une influence plus fascinatrice. Métaphysicien et poète, ses pensées originales, imprévues, débordantes,

se teignaient d'images et reluisaient dans les couleurs de l'expression d'une lumière intérieure comme les clartés voilées d'une illumination vénitienne. Lorsqu'il parlait de poésie, il était, dit Lamb, semblable à un archange. Lorsqu'on voyait éclater les premières étincelles de sa parole électrique, lorsqu'on entendait résonner les premières notes et comme le prélude de sa voix musicale, les causeries particulières cessaient, le babil de l'esprit se taisait devant l'émotion de l'intelligence, les joueurs quittaient le whist, et, se montant à l'enthousiasme de Coleridge, la conversation générale arrivait aux accens inspirés d'un dialogue de Platon.

Les mercredis ordinaires, après l'entrée du dernier flot, la fille de chambre Becky, sous la surveillance de miss Lamb, servait un souper anglais : des viandes froides, des pommes de terre rôties, une vaste cruche de porter écumant, l'eau chaude et les liqueurs du grog. Peu à peu l'assemblée se dispersait. Le carillon de minuit sonnait : il y avait encore quatre ou cinq intimes dans le salon : Hazlitt; Thomas Barnes, le rédacteur en chef du *Times;* Talfourd, l'auteur de la publication à laquelle nous empruntons ces souvenirs de la vie de Lamb; Haydon, le malheureux peintre dont le suicide fit une si pénible sensation il y a trois ans. C'était une nouvelle soirée qui commençait. Hazlitt, d'une invincible timidité au milieu d'un cercle nombreux, retrouvait alors la liberté de la pensée et la facilité du langage; il parlait de ces vieux poètes du siècle d'Élisabeth qu'il connaissait si bien; miss Lamb faisait écho à son enthousiasme et joignait ses délicates appréciations aux jugemens ingénieux du critique. Barnes donnait d'éloquentes gloses de Dante, et tâchait de faire déguster la mâle saveur du rude poète à Lamb, qui ne voulait pas sortir de son Shakspeare. L'humoriste, qui avait eu toute sa vie la folie pour hôtesse, excellait à commenter *le Roi Lear,* sur lequel il avait publié une étude dans le *Reflector,* revue dirigée par Leigh Hunt. C'est en de pareils entretiens, à cette heure presque immatérielle de la nuit, entre de si exquises intelligences, que s'exalte dans leur plus vive intensité la sensation et la jouissance poétiques. C'est alors qu'on découvre, sous des aspects nouveaux, ces richesses d'expression par lesquelles la pensée contemplative de l'homme embrasse chaque jour plus étroitement et pénètre plus profondément la nature; c'est alors que s'épanouissent ces sympathies intellectuelles et poétiques d'où naissent les écoles philosophiques et littéraires.

Les mercredis de Lamb ont donc un caractère marqué dans l'histoire contemporaine de la société anglaise. Les hommes qui s'y rencontraient dirigeaient de concert un large et noble mouvement d'idées. C'étaient des plébéiens virils et brillans, joignant à la légitime audace d'hommes qui travaillent à l'élévation de la race humaine la foi, l'ardeur, le prestige, qui illuminent des artistes amoureux de l'éternelle

beauté. En politique, ils inclinaient au libéralisme radical, qu'il ne faut point confondre avec le radicalisme idiot qui hébête et ravale aujourd'hui la France. En littérature, ils s'appliquaient tous à augmenter et à épurer les vibrations de la fibre poétique, à étendre et à rajeunir les claviers de l'expression. Lorsque le cœur vous bat pour les aspirations et les efforts qui tendent à l'agrandissement de l'homme, on est ému du spectacle de ces esprits actifs, entreprenans, enthousiastes, qui se mêlaient avec une féconde émulation et se portaient vaillamment les uns les autres dans leur marche ascendante. Les mercredis de Lamb étaient l'atmosphère où ils venaient renouveler le souffle qu'ils allaient répandre çà et là, chaque jour, dans leurs œuvres. Raviver l'inspiration, l'entrain, le courage, qui s'éteignent dans l'isolement individuel, ramasser en une force collective les talens divers qui se perdraient dans l'éparpillement, et par là exercer sur la société une action profonde et durable, relever constamment le niveau commun, telle est l'influence inappréciable de ces foyers, où se forment et s'aimantent des groupes d'esprits sympathiques. Ceux dont nous parlons, ouverts à tout, à la philosophie, à la politique, aux arts, se trouvaient sur la limite qui sépare les lettres du monde; c'est en y restant qu'ils concoururent puissamment au progrès social de leur époque. Le progrès social est double en effet; il se compose, d'un côté, de l'avancement intellectuel et du progrès des idées, — de l'autre, des améliorations pratiques, de la réalisation quotidienne du mieux, du progrès des choses. Sous sa première forme, il est l'œuvre naturelle des poètes, des penseurs, des savans et des artistes; sous la seconde, il appartient aux hommes d'affaires, aux hommes pratiques et aux politiques. Dans les sociétés saines et bien organisées, hommes d'idée et d'art, hommes de pratique et de gouvernement, poussent en avant, chacun dans la ligne de sa vocation; les premiers ne regardent point comme une destinée médiocre la mission de faire penser leurs contemporains, et ne songent pas à usurper la tâche des hommes d'état. Là la gloire de sir Robert Peel ne fait point envie à Wordsworth; là, l'essor de la vie intellectuelle s'élève et plane sur le développement de la vie politique; là, il y a progrès. Mais dans les pays comme le nôtre, où toute chose et tout homme sort de sa voie, où toutes les attributions se confondent, où toutes les ambitions déraillent, où les scribes de tabagie mettent la main sur le portefeuille rouge, où un lakiste veut être président de la république, où les Phaétons de fiacre montent sur le char du soleil, — il y a révolution, et tout se précipite, par la même décadence, à la même ruine. Ainsi, nous voyons en France l'indigence intellectuelle s'étendre avec le désordre politique; les idées, désertées par ceux qui avaient mission d'en alimenter les sources vives, se corrompre dans une stagnation stupide; l'ignorance envahir rapidement l'esprit national, et, injure suprême,

d'effrontés charlatans se proclamer eux-mêmes des Christophe Colomb à chaque lieu commun qu'ils débitent à la multitude croissante des sots.

Ce caractère actif, mais exclusivement intellectuel et littéraire des réunions de Lamb ressort davantage lorsqu'on les compare, comme l'a fait M. Talfourd, à un salon dont la renommée a été plus célèbre, celui de lord Holland. L'hospitalité de lord Holland a laissé des souvenirs dans toute l'Europe polie. Holland-House était comme un salon français du XVIIIe siècle, mêlant aux élégances de l'esprit et du monde un souffle plus mâle de vie politique. Les lettres avaient une place d'honneur chez le noble neveu de Charles Fox, mais l'aristocratie et la politique y dominaient plutôt; des hommes qui avaient un pied dans la politique et un dans les lettres, comme Mackintosh et Macaulay, étaient entre les deux mondes un vivant trait d'union. Là, tous les samedis, les chefs du parti whig venaient se délasser des combats de la semaine dans l'entretien des femmes brillantes, des poètes et des artistes. C'était une mêlée de toutes les supériorités et de tous les talens, animée par l'exquise urbanité de lord Holland, et où se trouvaient tout de suite à leur aise, comme dans leur élément naturel, le jeune peintre ou le jeune écrivain qui coudoyaient pour la première fois de leur vie des pairs d'Angleterre ou des ambassadeurs. Un salon pareil, à côté d'un foyer exclusif de vie littéraire comme celui de Lamb, était un terrain neutre où se faisait la jonction des deux progrès, le progrès des idées et le progrès des choses, que nous définissions tout à l'heure. L'alliance est nécessaire, car la vie littéraire, séparée du monde, court risque de se corrompre dans la débauche d'esprit et l'orgie bohémienne. C'est cette alliance qui fut surtout pratiquée en France dans de meilleurs temps, lorsque des femmes soumirent, dans leurs salons, la littérature à leur autorité charmante. Noble et gracieuse royauté, qui commence à Mme de Rambouillet et finit avec Mme de Staël. Hélas! notre génération déshéritée survit à tout ce qui fut autrefois la gloire et la séduction de la France.

Comment il se fait que Lamb soit devenu le centre de la littérature militante de son parti et de son école, vous l'aurez compris, si ces pages ont conservé une empreinte même affaiblie de son caractère. Lamb était une nature éminemment sympathique; ses premiers malheurs, sa sollicitude héroïque et incessante pour sa pauvre sœur, avaient adouci encore son ame naturellement si tendre; c'était un être inoffensif, et ses qualités touchantes gagnaient toutes les affections. D'ailleurs si bon ami! Malgré la modestie de sa position, son économie lui permettait d'être généreux. Il était toujours prêt à rendre un service. Plusieurs fois, devinant la gêne passagère d'un ami, il lui arriva de mettre dans la poche de son gilet un billet de 50 ou de 100 livres; puis, rencontrant la personne qu'il avait en vue, il plaçait la somme dans ses

mains, la suppliait d'accepter, et un refus était en effet pour lui un vif chagrin. L'originalité de son esprit donnait de l'attrait et du piquant à son commerce. Il lui était resté de son ancienne prédisposition à la folie une certaine légèreté, une certaine humeur vagabonde de la pensée; il avait une vivacité d'esprit un peu excitée, un peu sautillante, et, comme on dit vulgairement, un coup de champagne; il passait par brusques saccades d'un accès de drôlerie à l'émotion intime et vibrante, de la farce au sérieux. Son esprit cependant côtoyait presque toujours le plus juste bon sens. « Ce qui valait le mieux, disait Hazlitt, dans sa conversation et ses écrits, c'était le côté sérieux. Personne ne savait condenser plus de profondeur, d'éloquence et de finesse en une demi-douzaine de demi-sentences. Ses saillies brûlaient comme des larmes, et il approfondissait une question avec un jeu de mots. » La plupart de ses amis ignoraient le drame qui avait irrité, exagéré ces contrastes dans l'humeur de Lamb: ils ne pouvaient quelquefois s'expliquer certains travers, certains tics douloureux de cet homme aimable; mais ceux qui savaient tout ce qu'il y avait eu de force d'ame et de noblesse de cœur dans le dévouement de Lamb, ceux qui savaient avec quelle sublime abnégation ce frère avait ajusté sa vie à l'horrible infirmité de sa sœur, ceux-là regardaient ses enfantillages avec un intérêt respectueux, et ses vertus avec une tendre admiration. J'ai dit que le dévouement de Lamb ne se ralentit pas un seul jour. Cette pauvre sœur était, du reste, digne de tant de soins. Dans cette moitié de sa vie où la folie lui faisait grace, elle formait, par les dons de son esprit et le charme de son caractère, l'achèvement harmonieux des qualités de Lamb. Elle avait, suivant Hazlitt, dont je cite encore le témoignage, plus de sens et de raison que la plupart des femmes. Sa folie même, dit-on, était élégante et gracieuse; souvent, dans ses accès, elle croyait vivre au temps de la reine Anne, et ses discours brisés étaient comme de précieux fragmens du langage diamanté de cette époque. Elle reconnaissait presque toujours, à des symptômes trop éprouvés, l'approche de son mal; alors elle-même elle demandait à quitter la maison. Un jour, Charles Lloyd rencontra hors de Londres le frère et la sœur qui cheminaient lentement, les larmes aux yeux, et, en les accostant, il apprit que Lamb menait sa sœur à la maison des fous. Il semble que la Providence eût dû éteindre du même souffle deux existences si unies. Charles mourut en 1834, et Mary lui a pourtant survécu treize années; mais le tombeau de Lamb ne fut vraiment fermé que le jour où sa sœur vint l'y rejoindre dans le petit cimetière d'Edmonton.

EUGÈNE FORCADE.

L'ITALIE

ET LA

RÉVOLUTION ITALIENNE.

LA GUERRE DANS LE TYROL ITALIEN.

Le mouvement révolutionnaire du Tyrol italien diffère quelque peu des grandes insurrections de Venise et de Milan (1). Il y a eu là aussi des scènes dramatiques, des luttes acharnées suivies de tristes revers; mais ces montagnes escarpées, ces vallées, ces défilés sauvages, en multipliant les centres d'action, ont imprimé aux événemens mêmes un peu de leur physionomie étrange et tourmentée. La révolution milanaise a pu se développer à l'aise dans les vastes plaines de la Lombardie; la révolution vénitienne, après avoir rayonné sur plusieurs provinces, a fini par se concentrer dans une seule ville, héroïquement défendue; la révolution tyrolienne n'a point eu cette fortune : elle n'a été, à pro-

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre, du 1er octobre et du 1er décembre 1848.

prement parler, qu'une guerre de partisans. On ne comprend bien de tels événemens, on ne s'intéresse à tant de bizarres péripéties, qu'à la condition de bien connaître le lieu de la scène, les intérêts mis en jeu, les antécédens historiques qui peuvent servir à éclairer les faits récens. Ces intérêts, ces antécédens sont malheureusement trop ignorés. Le nom même de Tyrol, donné communément aux vallées italiennes dont nous avons à parler, prouve combien peu l'on a de notions précises sur l'état passé comme sur les prétentions légitimes de la population italienne des Alpes méridionales. Exposer les causes historiques de l'insurrection tyrolienne de 1848, décrire le théâtre de la guerre avant de la raconter, c'est là une double nécessité qui trace le plan même de notre récit.

I.

L'Italie s'étend jusqu'au sommet des Alpes, et l'Allemagne commence sur ce même sommet; le versant méridional de ces montagnes est italien, le versant septentrional est allemand. — Cette disposition des frontières italiennes ne varie que sur un seul point, le Saint-Gothard, dont les deux versans appartiennent tout entiers, non à l'Allemagne, mais à la Suisse. Le Tyrol proprement dit est un pays allemand, qui s'étend depuis le versant septentrional des Alpes jusqu'à la Styrie à l'est, et jusqu'au duché d'Autriche au nord. Quant au pays improprement nommé le Tyrol italien, il commence au versant méridional, et touche, par sa frontière occidentale, aux territoires de Brescia et de Bergame; du côté du midi, il atteint le Véronais; du côté de l'est, la Vénétie; du côté du nord enfin, le Tyrol allemand. Avant de former une sorte d'état compacte, ce pays était partagé entre plusieurs maîtres. Les vallées dites *Val Lagana, Val di Ledro, Val di Fieme, Val Lagarina, Giudicarie, Val delle Sarche, Val de l'Adige, Val di Sole, Val de Noun* ou *Nounia,* dépendaient anciennement des états limitrophes, c'est-à-dire des villes de Bergame, Brescia, Vérone et Venise. D'autres parties de ce qu'on nomme aujourd'hui le Tyrol italien étaient enclavées dans le Tyrol allemand. Celui-ci relevait de l'empereur d'Autriche, depuis qu'en 1357 la comtesse de Tyrol, Mathilde, avait adopté les petits-fils d'Albert II de Habsbourg. Le prince-évêque de Trente et Bressanone, souverain de cette principauté, reconnaissait l'empereur d'Allemagne pour suzerain, et avait rang parmi les princes du saint-empire. Les prétentions de l'Autriche sur cette principauté et les vallées voisines, c'est-à-dire sur tout ce qui s'appelle aujourd'hui Tyrol italien, remontent à 1799, époque de la fameuse insurrection des Tyroliens contre les armées françaises. Les habitans de quelques-unes des val-

lées italiennes s'étant unis aux insurgés du Tyrol autrichien, cela suffit pour que l'Autriche les adjoignît définitivement à son territoire, et considérât les vallées italiennes du versant méridional des Alpes comme autant de dépendances de la principauté de Trente. La ville de Trente devint ainsi le noyau d'un petit état qui, sous le nom de Tyrol italien, fit d'abord partie de l'Autriche, puis, en vertu du traité de Presbourg, passa à la Bavière, et plus tard fut rendu à l'Autriche, dont il a cherché de nouveau à secouer le joug en 1848. — Il importe de montrer jusqu'à quel point les sentimens de nationalité italienne se sont conservés, à travers des fortunes si diverses, parmi des populations ainsi disputées.

Ce qui est certain d'abord, c'est qu'avant la révolution française, la principauté de Trente et le comté de Tyrol avaient leurs administrations distinctes. Ce qui est non moins certain, c'est que lors de l'insurrection de 1799, parmi les populations italiennes du versant méridional des Alpes, toutes ne s'unirent pas aux populations du Tyrol allemand contre la France. Ce pays, comme tout le reste de l'Italie, fut alors divisé en deux camps : les ennemis de la France et ses partisans. Nous ne nous arrêterons pas à ces deux époques, où l'on n'avait encore porté que des atteintes indirectes à l'indépendance du Tyrol italien. L'époque de la domination bavaroise fut marquée par des faits autrement graves et significatifs.

Quand les vallées méridionales des Alpes, y compris la principauté de Trente, passèrent au pouvoir de la Bavière, ce royaume était en quelque sorte dépendant de la France. Il fallut des troupes françaises pour protéger la domination bavaroise dans le Tyrol italien. La Bavière, à peine entrée en possession de ces vallées, voulut y établir tous les impôts qu'elle jugeait compatibles avec les ressources du pays. Rien n'était plus impolitique, car les sujets du prince-évêque de Trente ne payaient que l'impôt personnel, consistant en 12 *carantani* (12 sous à peu près) par tête. Le fisc trentin était signalé comme le plus débonnaire de l'Europe. Ignorant peut-être les étranges priviléges dont les montagnards italiens se croyaient autorisés à jouir, Bonaparte les soumit aux anciennes charges qui pesaient sur le reste de l'Italie septentrionale, charges par elles-mêmes assez lourdes, surtout pour un peuple accoutumé à l'impôt de 12 carantani. Bonaparte et ses conseillers ne prévoyaient pas sans doute la portée de la révolution économique que leurs décrets devaient opérer dans le Trentin. Quoi qu'il en soit, l'établissement de ce système régulier d'impôts fut la vraie cause de l'animosité des montagnards contre les Français. On a préféré, nous le savons, expliquer cette animosité par un dévouement chevaleresque à la maison d'Autriche; c'était méconnaître complétement l'esprit qui anima de tout temps les Tridentins. La Bavière, qui ne faisait qu'appli-

quer les idées, exécuter les ordres de la France, hérita naturellement de la haine que cette puissance avait soulevée.

Les griefs des habitans des vallées alpestres contre la France et la Bavière ne pouvaient rester long-temps ignorés de l'Autriche. Le gouvernement de cet empire comprit quelles armes le mécontentement des populations italiennes du Tyrol, dont elle connaissait la fermeté inébranlable, lui offrait contre la France. Des émissaires autrichiens furent envoyés dans les environs de Trente : ils n'eurent pas de peine à y déterminer une insurrection générale. Le chef de cette propagande révolutionnaire était l'archiduc Jean. Ses principaux lieutenans furent le célèbre André Hofer et le capucin Haspinger. Des promesses d'indépendance furent prodiguées aux Italiens du Tyrol. L'Autriche les engageait à chasser les garnisons françaises et les autorités bavaroises; elle devait prendre ensuite sous son égide la cause tyrolienne, former un état de l'ancienne principauté de Trente et des vallées annexes, et obtenir pour ce nouvel état, avec un prince indépendant, l'abolition de tous les impôts établis depuis l'arrivée des Français.

Le Tyrol crut à ces promesses; il courut aux armes. En deux jours, du 11 au 13 avril 1809, le mouvement insurrectionnel se communiqua à toutes les vallées des Alpes. Le bruit du tocsin et de la fusillade troubla les échos des gorges les plus reculées. On fit prisonniers huit mille hommes des meilleures troupes françaises. Le général Baraguay-d'Hilliers se vit contraint de quitter le Tyrol. Des bandes nombreuses et résolues occupèrent tous les passages, toutes les positions importantes; chaque Tyrolien était devenu un soldat. Quelle était pourtant la véritable cause de ce mouvement héroïque? C'étaient, je le répète, les promesses d'indépendance faites par l'Autriche, et ceux qui ont vu dans les insurgés tyroliens de 1809 des partisans fanatiques de l'antique domination impériale se sont trompés grossièrement.

Cependant, à l'époque même où ces événemens se passaient dans le Tyrol, les armées coalisées fuyaient devant les soldats français, qui, après les victoires d'Eckmühl et de Ratisbonne, se présentaient aux portes de Vienne. Les troupes bavaroises, encouragées par ces succès, rentrèrent dans le Tyrol; elles ne tardèrent pas à en sortir : le 25 et le 29 mai 1809, elles furent complétement défaites par les Tyroliens près du fleuve Brenner, et durent repasser en désordre les Alpes tyroliennes. Les montagnards les poursuivirent, les joignirent près d'Inspruck, et achevèrent de détruire ces corps déjà affaiblis. Une autre colonne, composée de paysans de la vallée de Noun et commandée par un médecin appelé Martinoli, se porta vers Trente, où le général autrichien Leiningen était assiégé par les troupes françaises. Elle dégagea le général et la ville de Trente. Le projet de ces braves montagnards était de marcher sans retard vers Klagenfurt, pour faire lever le siége

de cette forteresse et rétablir les communications entre l'Autriche et le Tyrol; mais la bataille de Wagram et l'armistice de Znaïn vinrent changer complétement la situation. L'Autriche se vit contrainte d'abandonner les malheureux Tyroliens à leurs anciens seigneurs et ennemis les Bavarois.

Cet abandon de l'Autriche ne pouvait manquer de blesser profondément les montagnards qui avaient si énergiquement servi sa cause. Ces naïves populations n'oublient facilement ni un bienfait ni une offense. Les Tyroliens étaient dès 1806 mécontens des Bavarois, mais ils pouvaient espérer alors d'alléger un joug trop lourd par une résistance calme et digne. C'était l'Autriche qui, par ses promesses trompeuses, leur avait mis les armes à la main, et c'était elle maintenant qui signait la paix avec les ennemis du Tyrol, sans stipuler aucune garantie en faveur de ses anciens alliés. Au moment où cette triste nouvelle se répandit dans les montagnes, les troupes autrichiennes que les habitans venaient de délivrer n'avaient pas encore quitté le pays. Cet André Hofer, que l'on a représenté jusqu'ici comme la victime de son dévouement romanesque à l'empereur d'Autriche, conçut la pensée hardie de retenir le général Leiningen et le reste des troupes autrichiennes en ôtages, et d'entreprendre à ses risques et périls la guerre contre la France, contre la Bavière, au besoin contre l'Autriche elle-même. Ce n'était pas la crainte qui pouvait détourner les Tyroliens de l'exécution d'un pareil projet; mais il était encore possible de les tromper. Le général autrichien baron de Hosmayer, émissaire viennois, se chargea de ce soin en prodiguant aux Tyroliens les plus flatteuses assurances. Du départ des troupes autrichiennes dépendaient, à l'entendre, le salut et l'indépendance du Tyrol. Jamais l'Autriche n'avait eu la pensée d'abandonner ses intéressans alliés; mais, pour qu'il lui fût possible d'insister efficacement en leur faveur auprès des Français, il était nécessaire que l'accord de l'empereur et des Tyroliens ne parût pas troublé. Les paysans du Tyrol n'étaient pas de force à lutter de finesse avec les courtisans autrichiens. Craignant, après tout, d'être injustes en voulant éviter d'être dupes, ils relâchèrent les Autrichiens et leur permirent de retourner dans leur pays. Les adieux que fit aux Autrichiens un chef tyrolien au nom de ses camarades méritent d'être rapportés. « Allez, leur dit-il; vous êtes entrés en amis dans nos vallées, sortez-en de même; seulement, si vous en sortez pour nous trahir et nous abandonner, évitez d'y rentrer, car vous ne savez pas combien est terrible la vengeance du Tyrolien. Si vous nous trahissez, craignez désormais deux choses, le Tyrolien dans cette vie et Dieu dans l'autre. » Ainsi parlait, dans les premiers jours d'août 1809, debout devant le général Leiningen, le bras tendu vers les montagnes qui séparent le Tyrol italien du Tyrol autrichien, et le visage enflammé d'une sainte

indignation, l'un des amis d'André Hofer, un de ces paysans guerriers qui chassent ou qui combattent, selon que leur patrie est libre ou esclave. Les soupçons d'André Hofer et des siens n'étaient que trop fondés. L'Autriche ne tint nullement ses promesses, et le Tyrol se trouva seul aux prises avec la puissance presque surhumaine de Napoléon.

Qu'allait faire cette nation de sept cent mille hommes, sans alliés, sans autres forteresses que les pics escarpés de ses rochers, sans armées régulières, sans artillerie (car les Autrichiens avaient tout emporté, canons et munitions)? Cette nation se défendit, et elle sut même prolonger vaillamment la résistance. André Hofer repoussa les troupes qui occupaient le Tyrol, et pendant quelques jours le sang coula à flots dans toutes les vallées. Un moment, le Tyrol put se croire affranchi. Hofer le gouvernait sous le titre de vicaire de l'empire (1). Cependant la paix de Vienne avait été signée; des injonctions précises furent envoyées au Tyrol, de la part de l'Autriche, pour que l'on y déposât immédiatement les armes. La France et la Bavière accompagnèrent ces injonctions de menaces. Ni les unes ni les autres ne produisirent d'abord le moindre effet; mais les hommes prudens finirent par se faire écouter : ils conjurèrent les combattans de réfléchir à l'inégalité des forces. Leur rôle était facile : du moment que l'on discutait, le parti de la soumission devait l'emporter, et il l'emporta. On promit le désarmement, et André Hofer se soumit.

Les autorités françaises de Milan ne regardèrent pas la soumission de l'héroïque partisan comme sincère; elles procédèrent à sa capture. Hofer s'était retiré dans un chalet situé au milieu des rochers, à peu de distance de la rivière Possayer (2). Sa tête avait été mise à prix. Tranquille et confiant dans la loyauté de ses compatriotes, Hofer ne s'inquiétait point. Malheureusement le Tyrol comptait un traître parmi ses enfans. Le prêtre Donaï avait toujours libre accès auprès d'André, qui avait foi en sa vieille amitié. C'est Donaï pourtant qui dénonça et livra Hofer. On sait comment mourut le chef tyrolien. Le gouvernement de la Lombardie voulut peut-être épargner à l'Autriche l'embarras de réclamations inutiles, car l'ordre d'exécuter Hofer dans les vingt-quatre heures parvint de Milan aux autorités de Trente par la voie télégraphique. André Hofer ne témoigna dans ses derniers momens qu'une émotion douce et triste. Il marcha à la mort d'un pas ferme, la tête haute et le front serein. Seulement, arrivé sur le lieu désigné pour l'exécution, il promena un long regard sur le pays pour lequel il allait mou-

(1) Il y a quelques années, l'on trouvait encore dans le Tyrol des pièces de monnaie fondues à l'effigie de André Hofer.

(2) Aujourd'hui encore ce chalet existe, ou plutôt il a été transformé en une hôtellerie où les étrangers de tout rang et de tout pays affluent pour voir le toit qui servit d'abri au grand partisan tyrolien.

rir. Sa poitrine se gonfla, et il secoua la tête; mais, ses yeux s'étant portés sur le crucifix qu'on lui présentait, ses traits reprirent promptement leur expression calme et grave. Le 3 septembre, le Tyrol perdit son héros; sa mort fut une tache pour le gouvernement qui tira de lui cette vengeance cruelle, la honte de la nation qui l'abandonna et du peuple parmi lequel on trouva un traître pour le livrer.

Le Tyrol passa dès-lors, par le traité de Vienne, à la France, qui l'incorpora à la Lombardie ou au royaume d'Italie, sous le nom de département du Haut-Adige. En 1815, l'Autriche essaya de nouveau d'attirer à elle les Tyroliens par les vieilles promesses d'indépendance, d'abolition des impôts, de formation d'un état séparé. Elle ne réussit pas; mais elle pouvait se passer de réussir. Le congrès de Vienne et la paix de Paris lui donnèrent le Tyrol, ainsi que tout le nord de l'Italie. On comprit désormais sous le même nom les vallées italiennes des Alpes, la principauté de Trente et les pays allemands qui s'étendent entre les Alpes et la Styrie. On donna seulement le nom de Tyrol italien aux vallées méridionales, pour les distinguer des vallées septentrionales. Quant aux impôts, le système appliqué au royaume lombardo-vénitien devint celui du Tyrol italien. Ce système, déjà fort lourd pour la Lombardie, était complétement ruineux pour un pays agreste, dont la population est peu nombreuse et l'industrie nulle. L'agriculture, qui est la seule ressource de ces vallées, y est entravée par la nature même du sol; les terres du Tyrol ne rendent guère que 2 pour 100. On comprend quelle misère dut résulter de cette assimilation tentée par le fisc autrichien entre le Tyrol et la Lombardie.

Tout concourait d'ailleurs à entraver une tentative de fusion également condamnée par l'histoire et par la nature. J'ai dit que, sur toute la ligne des Alpes, le versant méridional appartient à l'Italie, et le versant septentrional à l'Allemagne. J'ajouterai que les deux langues, rapprochées sur cette étroite limite, ne se sont jamais confondues. Point de dialecte italo-germain sur les cimes ou dans le sein de nos Alpes; l'italien est parlé sur le versant méridional, l'allemand sur le versant septentrional. Le rapprochement ne s'est pas opéré mieux entre les caractères qu'entre les langues. Le Tyrolien italien est le plus intelligent et le plus fin des montagnards, le Tyrolien allemand le plus grossier et le plus simple. Brun, svelte, les traits saillans et aigus, les yeux enfoncés, le nez aquilin, les lèvres minces, le menton en avant, le front carré, tel est l'habitant des vallées alpestres italiennes; blond, lourd, le visage long, les lèvres épaisses, le menton fuyant, la taille puissante et élevée, mais sans élégance, tel est l'habitant du versant opposé.

Les intérêts mêmes des deux populations sont tout-à-fait différens. Quoique peu nombreuse, la population du Tyrol italien ne récolte pas de quoi se nourrir pendant la moitié de l'année. Le peuple des cam-

pagnes vit presque exclusivement de riz et de *polenta* (sorte de bouillie de farine de maïs). Le pays ne supplée pas seulement à cette pénurie de céréales par l'achat de grains italiens, mais aussi par l'émigration annuelle d'une partie de ses habitans, qui vont travailler pendant quelques mois en Lombardie. Le commerce du bétail est l'une des principales sources de l'aisance dont, après tout, ces vallées jouissent dans de certaines limites. Les Tyroliens italiens exportent chaque année en Allemagne trente mille porcs; ils élèvent à peu près cent mille moutons, qui passent six mois de l'année dans les pâturages de la Lombardie. Pour les bêtes à cornes, le Tyrol italien les fournit à la Lombardie, en les tirant des provinces méridionales de l'Allemagne. La Lombardie, dont les laitages sont partout renommés, est peut-être, de tous les pays d'Europe, celui qui emploie le plus grand nombre de bêtes à cornes. C'est dans le Tyrol italien et la Suisse que la Lombardie cherche ses troupeaux. La Suisse produit elle-même les animaux que lui emprunte la Lombardie; quant au Tyrol italien, il n'est que l'intermédiaire entre ce pays et l'Allemagne, riche en bestiaux.

La soie, le vin et le bois sont autant de ressources pour ces montagnards. Le vin est le seul produit qui pourrait gagner à la séparation du Tyrol italien d'avec l'Italie et à son incorporation dans la confédération germanique et dans l'union douanière allemande, car les vins du Tyrol auraient toujours un débit assuré dans les provinces septentrionales de l'Allemagne, tandis que les vins de l'Italie leur feront toujours une concurrence ruineuse. C'est dans la Lombardie en revanche que le Tyrol italien trouve un débouché pour ses forêts. Tous les torrens qui transportent dans les plaines habitées les bois coupés sur le sommet des montagnes descendent du Tyrol dans les plaines lombardes. L'industrie de la soie étant commune à la Lombardie et au Tyrol, il est évident que la législation lombarde doit lui être plus favorable que la législation allemande. Les producteurs de la soie habitent l'Italie; les manufacturiers en soierie habitent l'Allemagne; le Tyrol n'est qu'une petite fraction du pays producteur. Réuni à la masse des producteurs, il sera protégé; réuni au pays manufacturier, il verra ses intérêts sacrifiés. La nature du pays, l'histoire, le caractère des habitans et leurs intérêts, tout conspire à réunir le Tyrol à l'état lombard-vénitien. Aussi long-temps que la question des nationalités sembla sommeiller en Autriche, le Tyrol italien resta livré à une insouciance, à une immobilité dont les Lombards-Vénitiens lui surent mauvais gré. Pauvres, adroits et ambitieux, les Tyroliens italiens s'appliquaient à faire fortune par tous les moyens qui se présentaient à eux, et même par l'intrigue. Ce n'est que dans le Tyrol que le gouvernement autrichien trouvait la ruse et la souplesse italiennes prêtes à ne reculer devant aucune fonction publique. C'est dans le Tyrol méridio-

nal que le gouvernement autrichien recruta les membres de ces commissions extraordinaires qui signèrent les condamnations des Pellico et des Confalonieri, et qui inventèrent de nouvelles tortures, ignorées même des inquisiteurs espagnols. Cependant ces hommes, les Salvotti, les Zajotti, les Menghini, n'étaient ni dévoués à la maison d'Autriche, ni partisans convaincus du pouvoir absolu; leurs victimes les entendirent plus d'une fois s'excuser auprès d'elles du rôle odieux qu'ils étaient forcés de jouer. Les libéraux étaient les plus faibles, et la liberté telle que l'entendent les peuples civilisés, et qui n'est après tout que l'exercice de certains droits politiques, n'inspirait aux Tyroliens aucun attachement sincère : ils trouvaient tout simple de se ranger du côté des oppresseurs.

Toutefois, si la liberté n'était pour les Tyroliens qu'une idée abstraite, un prétexte à factions et à combats, il en était autrement de la nationalité. Pendant les guerres de l'empire, les montagnards du Tyrol méridional s'étaient déclarés contre les Français, qui avaient détruit leur existence politique et institué un vice-roi à Milan, tandis que l'Autriche leur promettait une existence indépendante. La question de l'indépendance, qui demeura comme abandonnée pendant tant d'années en Europe, fut reprise dernièrement en Italie; elle émut douloureusement les Tyroliens. La confédération germanique s'occupait de constituer son union douanière, et l'Italie parlait de l'imiter, impatiente qu'elle était de saisir toutes les occasions de prononcer les mots si chers de *nationalité* et d'*Italie*. Ce fut alors que le Tyrol méridional s'agita. Du moment que l'opposition de l'Italie contre l'Autriche se transportait sur le terrain des nationalités, du moment qu'on les mettait en mesure de choisir entre la nationalité allemande et la nationalité italienne, les habitans des vallées alpestres ne pouvaient demeurer froids et indifférens. Devant eux s'étendaient les plaines de cette Italie dont ils parlaient la langue; les hommes nés dans cette plaine leur ressemblaient comme des frères ressemblent à des frères, leurs souvenirs se confondaient dans un passé commun; enfin leurs intérêts étaient les mêmes. Réuni à l'Allemagne, le Tyrol apporterait à sa nouvelle patrie des besoins, des tendances, des coutumes étrangères, qu'il lui faudrait bientôt sacrifier; réuni à l'Italie, ses besoins, ses tendances et ses mœurs seraient ceux de la population entière. Les lois, les institutions, auraient pour objet la satisfaction de ces besoins, de ces tendances, le développement de ces mœurs. La question fort simple était ainsi posée : Le Tyrol s'appartiendrait-il, ou appartiendrait-il à l'étranger?

L'Autriche possède à un degré supérieur l'art de déraciner les peuples du sol où ils ont pris naissance, d'égarer les nationalités par la création de nationalités factices, n'ayant de base ni de cause que le caprice, ou, ce qui est encore pis, la politique du souverain. C'est ainsi

qu'une partie des Grisons, ayant été séparée de la Suisse, a été façonnée à l'image des vallées de Bergame, de Brescia et de Lecco; c'est ainsi que l'Illyrie vénitienne s'est vue rattachée au Tyrol autrichien, et a aujourd'hui Trieste pour chef-lieu. Je pourrais rappeler bien d'autres faits, mais je me bornerai à citer ici l'exemple de ces vallées qui avaient appartenu de toute antiquité aux provinces italiennes limitrophes, et qu'on essaya de confondre avec le Tyrol. L'Autriche fut bien près de voir avorter ses projets, et Trieste même fut à plusieurs reprises sur le point de s'associer au mouvement italien.

Quoi qu'il en soit, le cri de *vive la nationalité italienne!* avait trouvé de l'écho dans les vallées qui entourent la ville de Trente et se prolongent derrière les montagnes qui bornent les lacs d'Idro, de Garda et d'Iseo, jusqu'au Stelvio. La nouvelle de l'insurrection lombarde détermina un soulèvement qui commença dans la vallée de Condino, derrière le lac de Garda, et s'étendit sur la gauche jusqu'au Stelvio, sur la droite jusque sous les murs de Trente même. Les vicissitudes de cette révolution, à laquelle des glaciers servent d'arène, et dont les héros sont des chefs de guérillas, méritent d'être racontées en détail; mais d'abord un mot encore sur le pays qui a été le théâtre de ces événemens, et dont la structure naturelle a été pour beaucoup dans les péripéties de la guerre.

Le Tyrol est comme un petit monde enfermé dans la chaîne des Alpes. Coupé en deux par une ligne de montagnes, la partie italienne du Tyrol incline à travers mille pentes insensibles vers la plaine lombarde ou méridionale, tandis que la partie allemande se prolonge, au nord, par une pente encore moins sensible et va rejoindre les montagnes de la Styrie et de la Gorice. C'est du Tyrol italien seulement que j'ai à parler.

Bergame et Brescia, ces villes de la Lombardie, sont situées à mi-côte des riantes collines qui forment le premier échelon de la chaîne des Alpes tyroliennes. Ces collines, qui atteignent l'extrémité sud du lac de Garda, tournent brusquement vers le nord, en longeant le lac, et prennent de moment en moment des proportions plus imposantes. Le rivage oriental du lac est également bordé de montagnes élevées. Ces montagnes se prolongent au-delà du lac, qui finit à Peschiera, et, se retirant un peu plus en arrière de la ligne parallèle au lac, elles passent derrière la ville de Vérone, se rapprochent de Vicence, et, non loin de Padoue, remontent vers le nord-est, en traçant, avec la ligne qu'elles ont suivie depuis le lac de Garda, les deux côtés d'un angle obtus. C'est derrière cette espèce de paravent que s'étend le Tyrol italien et sa capitale, la ville de Trente. La largeur de ce pays, depuis les territoires de Bergame et de Brescia jusqu'à ses frontières du côté de Trente, peut être de vingt-cinq lieues. Trente s'élève sur l'Adige et à peu de distance

de la frontière vénitienne. Le centre du Tyrol italien est occupé par une grande et riche vallée qui est aussi la partie la plus importante du pays. Elle se déploie obliquement du sud-est au nord-ouest, et forme avec la grande route qui va de Brescia à Vérone, ou de l'ouest à l'est, les deux côtés d'un angle aigu.

Cette vallée oblongue, dite la vallée de *Non* (*Noun*), est traversée dans toute sa longueur par le fleuve *Noce*. Deux routes parallèles partent de l'extrémité sud-est de la vallée, et longent le fleuve jusqu'à l'extrémité opposée, où se trouve le gros bourg de Clés, qui, dans ce pauvre pays, est considéré comme une assez grande ville. En cet endroit, les montagnes se resserrent tellement, qu'elles ne laissent au fleuve qu'un étroit passage, puis elles s'écartent de nouveau et forment une seconde vallée dite *la Val del Sole* ou la *Vallée du Soleil*, qui est en quelque sorte la continuation ou le prolongement de *la Val de Non*. Cette vallée va rejoindre au sud-ouest *la Val Gabbia* et les montagnes qui s'étendent des territoires de Brescia et de Bergame jusqu'à la Valteline et aux Grisons. Le val de Non est le centre du Tyrol, et c'est de là que partent les principales routes qui sillonnent la contrée. Malgré l'inégalité du terrain, ces communications sont assez faciles; une route mène de Clés à Tione; une autre route part de la Vallée du Soleil et s'arrête au lac d'Idro, dans le territoire de Bergame. Une troisième commence à Clés, et, se divisant à Saint-Michel, aboutit d'un côté à Riva, près du lac de Garda, de l'autre à Trente et à Roveredo. A part ces routes principales, il n'y a guère que des sentiers; tout le pays qui s'étend au nord et à l'ouest de la Vallée du Soleil n'est qu'un labyrinthe de montagnes et de vallons séparés par d'étroits défilés, dont le plus célèbre est une sorte de *tunnel* à ciel ouvert appelé le *Tonale*. Nous avons indiqué la disposition des vallées principales; les montagnes ne se groupent pas d'une façon moins bizarre. Non loin du *Tonale* se dresse le pic du *Montocio* ou *Mont de l'Œil*, ainsi nommé parce que l'un de ses versans présente une excavation bizarre, ressemblant plutôt à une selle qu'à autre chose, mais que l'on est convenu de comparer à un œil. Trois rangs ou chaînes de montagnes se détachent du Montocio, cotoient sur la gauche la Vallée du Soleil, et se rejoignent aux environs du ravin qui sépare les deux vallées de Non et du Soleil. Deux autres chaînes croisent ces ramifications, et complètent un formidable système de défense, qui permet à des bandes peu nombreuses de garder aisément l'entrée du Tyrol italien du côté de l'Allemagne. En effet, placez quelques hommes résolus sur les hauteurs qui dominent l'étroit passage par lequel le fleuve *Noce* se jette de la vallée de Non dans celle du Soleil, ou bien sur les sommets suspendus au-dessus des défilés qui terminent la Vallée du Soleil et qui vont toujours se rétrécissant jusqu'au lac d'Idro : aucune armée, si nombreuse qu'elle soit, ne pourra se risquer dans un défilé

où deux hommes seuls peuvent passer de front, et où le feu des bandes abritées derrière les rochers la menacerait d'une complète destruction. Et, en supposant même que des troupes régulières aient franchi ces passages redoutables, comment des hommes, lourdement équipés, ignorant les détours des vallées tyroliennes, pourraient-ils poursuivre dans les gorges et sur les pentes des Alpes des montagnards agiles et légèrement armés, connaissant chaque sentier, chaque retraite de ce pays sauvage, et pouvant entraîner dans mille embuscades les soldats surpris?

Tel est le pays où pendant quelques mois les armées autrichiennes et les volontaires italiens se sont trouvés en présence. On a peine à comprendre comment là aussi, sur un terrain si bien préparé par la nature, ont échoué les courageux efforts des soldats de l'indépendance italienne. Il a fallu, pour annuler tant d'avantages assurés à nos troupes par la configuration du Tyrol italien, il a fallu un enchaînement de fautes bien graves, une impéritie, une imprévoyance bien coupables. C'est cette triste série de mécomptes et de revers qu'il me reste à raconter.

II.

Les habitans des vallées tyroliennes comprenaient bien tout l'avantage de leur situation et se promettaient d'en tirer parti avec le concours des corps francs lombardo-vénitiens. Ils avaient raison de compter sur l'appui des Italiens, car sans la possession du Tyrol, le succès de la guerre de l'indépendance était compromis. Le Tyrol italien faisant cause commune avec l'Italie contre l'Autriche, l'armée autrichienne ne pouvait plus recevoir ni renforts, ni munitions, ni secours d'aucun genre. La retraite même lui était coupée, et l'on sait le découragement qu'éprouvent, en pareille occasion, les meilleurs soldats. Si au contraire le Tyrol italien appartenait à l'Autriche, l'Italie perdait son meilleur rempart. Le Lombardo-Vénitien demeurait constamment ouvert à l'ennemi; les belles et riches villes qui, de Milan jusqu'à Venise, s'élèvent au pied des montagnes tyroliennes étaient placées nuit et jour sous le coup d'une surprise. A quoi servirait-il de battre et de mettre en déroute les troupes autrichiennes, si à quelques pas du champ de bataille elles possédaient un abri inattaquable, où elles pussent se retirer pour se rallier et se réorganiser à loisir, si l'Allemagne entière était libre de verser sur les plaines lombardes ses soldats et ses canons? A quoi bon chasser l'ennemi, si les clés de notre pays demeuraient entre ses mains, et s'il pouvait y rentrer selon son plaisir?

Ce fut sous l'empire de ce sentiment que les Tyroliens s'insurgèrent. Ces vallées et ces montagnes ne sont guère peuplées que de paysans vivant dans des villages ou des fermes isolées. La noblesse, très peu

influente et peu riche en Tyrol, est concentrée dans les petites villes de Trente et de Roveredo. Quelques familles titrées vivent seules dans la campagne. Les hommes qui jouissent de quelque influence sur la population sont les médecins, les avocats, les magistrats de second ordre, les membres du clergé et les petits propriétaires. Ces hommes eux-mêmes n'ont pour la plupart jamais quitté leurs vallées; ils ne peuvent par conséquent avoir d'idées bien arrêtées sur ce qui ne touche pas directement leur pays. En politique, ils ont moins des opinions que des sentimens. L'Autriche les a trompés, donc ils détestent l'Autriche. Leurs intérêts commerciaux et industriels, ainsi que leurs sympathies, les attirent vers l'Italie ou vers la Suisse. Pour se séparer de l'Autriche, ils sont prêts aux plus grands sacrifices. Ce sont les médecins, les avocats, les prêtres, qui donnèrent le signal de l'insurrection de 1848. Leur plan était simple. Il s'agissait, en premier lieu, de chasser les garnisons et les autorités autrichiennes. Il fallait ensuite garder les passages des montagnes et empêcher l'ennemi d'y rentrer. Pour les seconder dans cette dernière partie de leur tâche, les Tyroliens comptaient sur l'appui de la Lombardie, de la Vénétie et du Piémont.

A peine la nouvelle des événemens de Milan fut-elle parvenue dans le Tyrol, que les montagnards se rangèrent autour des hommes les plus éminens de cette classe moyenne. Des bandes de cinquante et cent hommes se formèrent ainsi spontanément, commandées par les médecins, les avocats, les prêtres, dont l'influence sur la population était le mieux établie. Une terreur panique s'était emparée des troupes autrichiennes. Les soldats se retirèrent sans résistance devant la population soulevée, les uns pour rejoindre les troupes qui se concentraient dans les forteresses de la Vénétie, les autres pour aller à la rencontre des renforts qui arrivaient de l'Allemagne. Une seule ville fit exception, par sa tranquillité, au milieu du mouvement général. Tandis que le drapeau tricolore flottait sur tous les clochers du Tyrol, Trente ne s'émut pas. Les Tridentins étaient cependant renommés pour leur énergie et leur patriotisme. La garnison autrichienne de Trente ne dépassait pas d'ailleurs deux ou trois cents hommes. Ce fut un premier mécompte. On a pu s'expliquer depuis l'inaction des habitans de Trente. Il est certain qu'une population ardente et résolue se serait autrement conduite; toutefois il y a loin de la mollesse à la lâcheté, à la trahison surtout. Les Tridentins n'étaient coupables que d'avoir attendu, pour s'insurger, l'arrivée des montagnards des vallées voisines, et d'avoir cru inutile d'agir contre une garnison de deux cents hommes, paralysée par la retraite des troupes autrichiennes dans tout le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, l'insurrection avait triomphé dans tout le Tyrol, excepté à Trente. La première préoccupation des montagnards fut de

s'assurer le concours du nouveau gouvernement de la Lombardie. Malheureusement ils avaient commis une première faute, la même qui attira sur Venise tant d'embarras et de désastres. Le drapeau tricolore qui flottait sur les églises des hameaux tyroliens était surmonté du bonnet phrygien : le Tyrol avait proclamé du même coup son indépendance et sa foi républicaine. Pour les Vénitiens, la république était un glorieux souvenir; pour les Tyroliens, qui ignoraient le mouvement des idées modernes et le savant mécanisme du régime constitutionnel, c'était la seule forme de gouvernement possible en dehors de l'absolutisme autrichien. Au moment où le Tyrol se prononçait si nettement, la Lombardie était sous l'influence toute-puissante du Piémont, et le Piémont ne pouvait consentir à l'établissement, dans les vallées tyroliennes, d'une forme de gouvernement qui ne leur eût pas permis de s'unir à un pays monarchique. Il était évident que la Lombardie ne prêterait aux républicains du Tyrol qu'une assistance fort tiède, d'autant plus que les seuls auxiliaires qu'elle pût leur envoyer étaient précisément les volontaires des corps francs, presque tous inscrits dans les rangs de la *jeune Italie* et disciples de Joseph Mazzini. L'ignorance où l'on était sur l'esprit de ces populations les protégea, il est vrai, dans le premier moment, et la députation tyrolienne, qui, conduite par le prêtre Meneghelli, vint à Milan solliciter le concours des Lombards, fut d'abord favorablement accueillie. Le plan de défense que Meneghelli proposait au gouvernement provisoire fut accepté. Ce plan se réduisait à quelques dispositions que le général en chef des troupes lombardes approuva complétement.

Les Tyroliens demandaient 2,000 hommes pour défendre l'entrée de leur pays. Ces 2,000 hommes devaient pénétrer dans le Tyrol par Brescia et s'emparer du *Limarò,* montagne située à droite de la Vallée du Soleil, et dominant l'un des étroits passages qu'il faut nécessairement traverser pour se rendre du Tyrol à Brescia. Après avoir laissé un détachement à la garde du *Limarò*, le reste du corps franc poursuivrait sa route en longeant le bord des deux vallées jusqu'au chemin qui conduit de la vallée de Non à l'extrémité du lac de Garda. Là, un second détachement serait demeuré; il aurait occupé Riva, bourg situé à l'extrémité du lac, tandis que le gros du corps serait entré dans la vallée de Non, aurait longé le fleuve qui la traverse, serait descendu jusqu'à l'extrémité sud-est de la vallée, et en serait sorti en passant entre les deux villages appelés Mezzo-Lombardo et Mezzo-Tedesco, placés, comme deux sentinelles, des deux côtés du passage par où le fleuve Noce s'échappe de la vallée, et se jette dans l'Adige à quelques lieues au-dessus de Trente.—Les Tridentins, disait l'abbé Meneghelli, tiennent leurs regards sans cesse tournés vers ce point, d'où doit leur venir le secours qu'ils attendent.—La population est prête à agir : il n'y a donc

pas de temps à perdre. L'armée piémontaise devait appuyer cette démonstration, ne fût-ce que par la présence d'un corps peu considérable, car les Autrichiens devaient savoir que nos jeunes volontaires, loin d'être abandonnés, pouvaient, au besoin, compter sur le secours d'une puissante armée. Les circonstances facilitaient cette démonstration des Piémontais, puisqu'à cette époque leur armée se trouvait engagée dans le blocus de Peschiera, forteresse placée aux portes du Tyrol et à fort peu de distance de la ville même de Trente. Était-il donc si difficile pour le général piémontais chargé de ce siége de détacher de son armée quelques centaines de soldats, et de les poster durant un certain nombre d'heures sur le sommet des montagnes qui séparent Peschiera ou Vérone de Trente?

Déjà plusieurs vallées tyroliennes étaient occupées par les insurgés indigènes. Les détachemens lombards stationnés à Limarò, à Riva et à Trente auraient complété l'occupation militaire du Tyrol, le poste de Riva ayant surtout l'avantage de rendre le transport d'hommes et de munitions prompt et facile par le lac. En suivant la route tracée par le prêtre Meneghelli, les deux mille volontaires qu'il réclamait pouvaient être ramenés sur le théâtre de la guerre et reprendre, en peu de temps, leur rôle dans l'action principale. Nous allons voir comment le plan de Meneghelli fut exécuté.

Les volontaires partirent, le 24 mars, de Milan pour Brescia; d'autres se mirent en route quelques jours plus tard. Les premiers, ayant pris un chemin détourné, passèrent par la ville de Crême, que les Autrichiens évacuèrent à leur approche; les seconds se dirigèrent directement sur Brescia, et de là passèrent à Salò, petite ville située non loin de l'extrémité du lac de Garda, sur le rivage oriental du lac, dans une position enchanteresse, et qui rivalise avec les beaux rivages de Baia ou de Sorrente.

Le prêtre Meneghelli avait obtenu du gouvernement provisoire et du général en chef les ordres nécessaires pour exécuter son plan; mais, arrivé à Brescia, il rencontra dans le général Allemandi, choisi pour commander tous les corps de volontaires, une résistance opiniâtre et imprévue. Les instructions signées par le gouvernement provisoire et par le général en chef étaient pour le général Allemandi comme non-avenues. Enfin, et après une longue et pénible discussion, après que M. Meneghelli lui eut expliqué dans tous ses détails le plan qu'il se proposait d'exécuter, le général céda, quoiqu'à regret et de mauvaise grace, c'est-à-dire qu'il confirma par sa signature l'ordre donné par le général en chef au capitaine Scotti. Le prêtre Meneghelli et sa petite colonne, qui n'était composée que de cent et quelques individus, poursuivirent donc leur route vers le Tyrol; mais ils venaient à peine de surmonter ce premier obstacle, qu'ils se virent arrêtés de nouveau

par un capitaine de la colonne des volontaires de Brescia et de Bergame, nommé Longhena.

La colonne de Meneghelli était alors arrivée sur le mont Caffaro, haute montagne placée à l'extrémité du lac d'Idro, et qui commence, pour ainsi dire, le labyrinthe de monts et de rochers compris entre le lac d'Idro et la Vallée du Soleil. Le capitaine Longhena fut plus inflexible que ne l'avait été le général Allemandi, et, jugeant que le mont Caffaro était trop rapproché de ce Tyrol dont il voulait interdire l'entrée aux légionnaires de l'abbé Meneghelli, il les força de rétrograder jusqu'à Bagolino, lieu situé sur une montagne moins haute et moins avancée que la première; puis, revenant sur sa décision, lorsque déjà la colonne de Meneghelli était à Bagolino, il lui fit connaître qu'il levait la consigne, et consentait à l'expédition du Tyrol.

Que devaient-ils penser, ces Tyroliens partis de Trente pour implorer le secours des Lombards, ces Tyroliens si joyeux d'avoir obtenu les promesses d'appui du gouvernement de Lombardie et du général en chef des troupes lombardes? Quelle anarchie dans ces corps, dont chaque officier contrôlait les ordres de ses supérieurs et ne les exécutait qu'après en avoir lui-même constaté l'urgence! Quelle sympathie pouvait-on attendre d'hommes qui ne semblaient d'accord que pour entraver de leur mieux une expédition dont le but évident était la délivrance d'une province italienne, de celle sans laquelle il était impossible de garder les autres? Nul doute que les braves et dévoués montagnards qui accompagnaient l'abbé Meneghelli n'aient été plus d'une fois saisis de tristes pressentimens; mais ils n'avaient pas fini de lutter contre les mauvaises passions de ceux qu'ils regardaient comme des frères.

Le 9 avril, la petite troupe s'arrêtait quelques heures à Condino pour y installer un gouvernement provisoire, et arrivait à Tione, où elle apprenait que, peu d'heures avant, les Autrichiens s'étaient emparés du Limarò, passage d'une extrême importance, et qu'il eût été si facile d'atteindre avant les troupes fatiguées qui arrivaient du fond du Voralberg. L'occupation réalisée par les Autrichiens du Limarò et du village de Stenico, situé à mi-côte, était, pour le moment, un insurmontable obstacle à l'exécution du plan de Meneghelli; mais ce n'était pas tout. Les volontaires, arrêtés à Tione, village dominé de tous côtés par les montagnes, allaient être attaqués par les troupes stationnées à Limarò. Il fallait se préparer à soutenir un siége. Telle était l'extrémité à laquelle les retards causés par le mauvais vouloir du général Allemandi et du capitaine Longhena réduisaient les braves Tyroliens. Les jeunes volontaires firent leur devoir. Cent des leurs furent laissés à la garde du pont de Storo, sous lequel coule un torrent qui se dirige des montagnes vers le lac de Garda. Cent autres gardèrent un

passage assez étroit à quelque distance de Tione, passage que les Autrichiens ne pouvaient éviter en venant du Limarò. Il ne restait donc dans le village de Tione que trois cent cinquante hommes, avec lesquels il fallait tenir tête à quelques milliers de soldats du Tyrol autrichien, soutenus peut-être par de l'artillerie. On plaça des vedettes tout le long du chemin de Stenico à Tione, pour ne pas être surpris, et on barricada le pont de Storo, ainsi que plusieurs points alentour du village. Ainsi préparés, ces volontaires attendirent les événemens. La fortune les favorisa. Au lieu des soldats autrichiens, ce furent des colonnes attardées et amies qui arrivèrent au secours des assiégés : les colonnes Arcioni, Tibaldi, Thanberg, Mannara, qui formaient en tout près de deux mille hommes.

Ces auxiliaires, qui arrivaient fort à propos, étaient partis le 24 de Milan, tandis que l'abbé Meneghelli n'en était parti que le 28. D'où venait ce retard? La colonne Mannara, qui se composait des membres les plus distingués de la jeunesse milanaise, s'était dirigée, en quittant Crême, vers Brescia, et de là sur Salò, où se tenait le général Allemandi. S'étant emparée du bateau à vapeur qui fait le service du lac, cette légion, composée de quatre cents hommes, forma le projet de descendre au village de Desenzano et de l'occuper. Cette expédition entraîna quelques retards qui en assurèrent le succès. De retour à Salò, la colonne Mannara reçut du général Allemandi l'ordre de se porter sur le rivage opposé du lac, entre Vérone et Peschiera, pour observer les mouvemens de l'ennemi. La colonne obéit; mais, mécontente du rôle peu glorieux d'explorateur qui lui était assigné, elle employa ses loisirs à l'attaque de la poudrière de Peschiera, dont elle s'empara en faisant prisonniers les Croates qui la gardaient. Les volontaires se trouvèrent, par ce fait, disposer de cinq cents barils de poudre, qu'ils firent embarquer sur-le-champ pour Salò, tandis qu'eux-mêmes occupaient le village de Castel-Nuovo, pour protéger l'embarquement. Le général Allemandi reçut, avec les cinq cents barils de poudre, une demande de renforts du commandant Mannara, qui déclarait ne pouvoir suffire, avec sa petite troupe, à conserver la position de Castel-Nuovo. Il discutait avec ses aides-de-camp la convenance de l'envoi demandé, lorsque Castel-Nuovo fut attaqué par un corps de deux mille Croates. Les volontaires postés sur la rive du lac opposée à celle où est située le village de Castel-Nuovo s'empressèrent de courir aux armes; mais une trahison, que j'ai racontée ailleurs, prolongea leur navigation sur le lac pendant toute une nuit, et ne leur permit d'aborder qu'après l'incendie du village et le massacre du plus grand nombre des jeunes compagnons du capitaine Mannara. Les Croates avaient pu se retirer en laissant des traces sanglantes de leur passage. Sans insister sur ce triste épisode de la guerre du Tyrol, il est impossible de ne pas témoigner

une pénible surprise de l'attitude étrange du général Allemandi, qui avait dissipé pendant plusieurs jours, en des expéditions inutiles et dangereuses, le temps que les volontaires lombards, conformément au plan de Meneghelli, n'auraient dû consacrer qu'à l'expédition du Tyrol. Sur des troupes peu habituées à la discipline, le défaut d'unité et de prévoyance, que trahissaient tant d'ordres contradictoires, devait produire et produisit en effet la plus fâcheuse impression.

Ce ne fut qu'après le retour des débris de la colonne Mannara que le général Allemandi se souvint de l'expédition du Tyrol et des volontaires perdus dans les neiges depuis plusieurs jours en présence d'un ennemi dont les forces n'étaient pas connues. Toutes les légions réunies à Salò ou dans les environs, et près de cinq cents déserteurs de l'armée autrichienne, passèrent la frontière tyrolienne et se dirigèrent à grands pas vers Tione, dans l'intention de tenter un coup de main sur Riva. Le général Allemandi avait donc complétement oublié le plan de l'abbé Meneghelli, que le gouvernement provisoire et le général en chef avaient non-seulement approuvé, mais dont ils avaient ordonné l'exécution, le plan auquel lui-même avait acquiescé! La colonne Scotti et Meneghelli attendaient à Tione le renfort promis pour se diriger vers Trente; le renfort arrivait, mais porteur d'instructions qui ne parlaient de Trente qu'en termes vagues, et signalaient Riva comme le but principal de la campagne.

Cependant les Autrichiens postés sur le Limarò et prêts à attaquer la colonne Scotti changèrent d'avis, lorsque les deux mille hommes de renforts furent arrivés. Ils évacuèrent le château de Stenico et se retirèrent au-delà du Limarò, dans les montagnes voisines du Tyrol autrichien; mais, avant d'effectuer leur retraite, ils eurent recours à un subterfuge dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire de cette campagne, qui nous reporte souvent aux plus tristes jours du moyen-âge. Les volontaires venaient de prendre possession du château de Stenico, lorsqu'ils virent un corps assez nombreux d'hommes armés sortir du château de Tublin (situé au-delà de Stenico, dans la direction du Tyrol autrichien) et se diriger en toute hâte vers eux. L'habit noir ou brun serré sur les hanches par une large ceinture en cuir, le chapeau à large bord et à fond pointu surmonté d'une plume noire, tout le costume enfin des nouveaux venus annonçait une bande italienne. Le drapeau tricolore flottait à la tête de la petite colonne, et des écharpes aux mêmes couleurs se croisaient sur la poitrine des officiers. Le premier mouvement des volontaires postés à Stenico fut de se porter au-devant de ceux qu'ils regardaient comme des frères; mais le costume, le drapeau italiens ne cachaient, cette fois, qu'un odieux stratagème. Quand les deux troupes ne furent plus qu'à quelques pas l'une de l'autre, la première jeta le masque, en poussant un cri de rage, et les

volontaires de Stenico, à peine armés, se virent attaqués par un détachement autrichien. En quelques minutes, une mêlée s'engagea dans laquelle les Autrichiens eurent d'abord facilement le dessus. De nombreuses victimes tombèrent sous leurs coups. Bientôt pourtant les jeunes volontaires, à force de courage et de sang-froid, firent reculer l'ennemi, mais ce ne fut qu'après avoir laissé plusieurs de leurs vaillans compagnons entre les mains des Autrichiens ou sur le champ de bataille.

Toutefois les Autrichiens s'étaient retirés de Stenico. Il s'agissait de marcher en avant. C'est alors que la discorde se mit au camp des volontaires. La colonne commandée par l'abbé Meneghelli et le capitaine Scotti voulait se diriger sur Trente, et un grand nombre des jeunes soldats de la colonne Mannara s'étaient ralliés à ce parti; mais d'autres, surtout les officiers des différens corps, faisaient valoir les difficultés du chemin (il n'y avait guère que pour dix ou douze heures de marche), les instructions du général Allemandi et tous les avantages qui résulteraient pour eux de la possession de Riva, poste important situé sur le lac de Garda, clé des communications entre le Tyrol et la Lombardie. Ce fut au milieu de ces débats que l'un des messagers envoyés par Meneghelli dans l'intérieur du pays, pour observer les mouvemens de l'ennemi, arriva le 12 avril au camp des volontaires. Riva, disait-il, n'était occupée que par trois cents Autrichiens environ, et il serait très facile de s'en emparer. Meneghelli se rangea dès ce moment à l'avis de ceux qui réclamaient avant tout l'occupation de Riva.

On pouvait croire que cette résolution de Meneghelli allait rétablir l'accord, si malencontreusement troublé entre les chefs des volontaires. Il n'en fut pas ainsi. L'expédition sur Riva une fois décidée, ce fut sur le plan même de cette expédition qu'on discuta. Meneghelli proposait la marche nocturne de deux corps, dont l'un, commandé par lui-même et traversant les villages de Prando, Demo, Saint-Jean, attaquerait la ville par le nord, y pénétrerait, et s'y installerait de concert avec les habitans; dont l'autre ferait la même manœuvre, mais du côté de l'orient, tandis qu'un détachement se porterait sur le mont Brione pour couper la retraite à l'ennemi. Ce plan ne fut pas agréé. Les capitaines Arcioni et Longhena objectèrent que l'ordre du général Allemandi était bien, en effet, de marcher sur Riva, mais sans partager le corps des volontaires, et en suivant une route fort différente de celle indiquée par Meneghelli. L'itinéraire tracé par le général Allemandi ne prouvait que trop combien il connaissait peu le pays, puisqu'il nécessitait un détour que Meneghelli proposait d'éviter. Meneghelli, d'ailleurs, n'avait-il pas reçu du gouvernement provisoire de Milan l'autorisation d'exécuter son plan et de diriger la colonne des volontaires à travers ces vallées, dont il connaissait tous les passages? Quoi qu'il en soit, le

débat qui s'éleva entre Meneghelli et les chefs des volontaires lombards eut pour résultat définitif de faire rejeter complétement l'idée d'une expédition sur Riva, qui, exécutée d'après les instructions du général Allemandi, ne pouvait aboutir qu'à une défaite. Meneghelli comprit qu'il fallait modifier ses projets pour les faire accepter : il imagina un autre plan de campagne, qui, sans rappeler la marche sur Trente et sur Riva, pouvait conduire les volontaires au même but, c'est-à-dire à se rapprocher de Trente. Voici ce qu'il proposa :

Un détachement de volontaires aurait franchi la montagne de Campiglio, qui longe le côté sud-ouest de la vallée du Soleil; il aurait pénétré ainsi dans la partie supérieure de la vallée de Non, et aurait marché sur les petites villes de Malés et de Clés, chef-lieu de la vallée et l'un des points les plus importans du Tyrol. Si la vallée de Non et les montagnes qui l'enferment étaient au pouvoir des Italiens, la ville même de Trente n'offrirait plus à l'ennemi un asile assuré, puisque la route de la Lombardie à Trente serait entièrement ouverte aux troupes italiennes. Un seul obstacle pouvait s'opposer à l'exécution de ce projet; les neiges, qui couvraient encore à cette saison la montagne de Campiglio, permettraient-elles aux volontaires de la franchir, et ne les enseveliraient-elles pas sous leurs masses amollies par l'approche du printemps?

L'entreprise obtint néanmoins l'approbation des commandans et fut décidée; seulement on n'accorda à Meneghelli, chargé de la mener à bien, que des forces insuffisantes. La compagnie Scotti et le contingent du district de Tione furent mis à la disposition du prêtre tyrolien, en tout cent quatre-vingt-cinq hommes. On lui promit un renfort de deux cents tirailleurs, puis on le lui refusa. Or, l'état du pays où ces cent quatre-vingt-cinq hommes allaient s'aventurer n'était connu de personne. Le messager de Meneghelli n'avait rien appris concernant la vallée de Non, qui, étant dégarnie de troupes italiennes, pouvait être envahie d'une heure à l'autre par les troupes autrichiennes. On a peine à comprendre comment l'abbé Meneghelli et le capitaine Scotti acceptèrent la mission de diriger l'expédition de Clés dans les conditions qui leur étaient faites. Il est vraisemblable même que ces conditions leur furent offertes plutôt pour les dégoûter de l'entreprise que pour les y décider, et qu'ils les acceptèrent pour se soustraire à une direction dont ils étaient las. — Meneghelli, Scotti et leurs cent quatre-vingt-cinq hommes partirent le 13 avril, victimes dévouées des bizarres contradictions de leurs chefs. La montagne de Campiglio ne les arrêta pas; ils la franchirent, soutenus, contre les rigueurs d'un froid cruel et les mille obstacles de la route, par l'espoir d'ouvrir bientôt à leurs compagnons le chemin de Trente. En effet, si les bourgs de Malés et de Clés n'avaient qu'une faible garnison, ils pouvaient s'en emparer. Ils

ignoraient, il est vrai, combien de troupes gardaient les vallées voisines; mais la population, exaltée par leur présence, allait leur venir en aide, et qui sait? peut-être leur marche victorieuse ne s'arrêterait-elle qu'à Trente.

Les débuts de l'expédition justifièrent cette confiance. Malgré le misérable aspect des volontaires, ils furent salués sur toute la route par de sympathiques acclamations. Les montagnards du Tyrol avaient demandé avec tant d'instance un secours aux Lombards! Ce secours arrivait enfin. Cette première colonne n'était que l'avant-garde d'un corps bien plus considérable. Leur cause était désormais confondue avec celle des Lombards, qui consentaient à les traiter en frères, à les considérer comme des enfans de la même patrie. L'accueil qu'ils firent aux compagnons de Meneghelli fut des plus affectueux. Toutefois la joyeuse confiance des volontaires fit bientôt place à l'inquiétude. Ils visitèrent leurs munitions et s'aperçurent que ni cartouches ni balles ne pouvaient servir. Il fallut fabriquer, avec l'aide des montagnards, de nouvelles cartouches. Deux jours furent ainsi perdus, et on ne put se procurer que douze cartouches pour chaque soldat. C'est avec de pareilles munitions que cent quatre-vingt-cinq hommes pénétraient dans un pays occupé en grande partie par l'ennemi, et se préparaient à combattre des forces qu'il était impossible d'évaluer à l'avance.

La catastrophe qu'il était dès-lors facile de prévoir ne se fit pas attendre. Le 19 avril, la colonne Scotti-Meneghelli, qui était parvenue dans la vallée de Non, se vit tout à coup entourée par mille hommes d'infanterie ennemie, soixante chevau-légers et quatre pièces d'artillerie. Ces forces étaient descendues sans obstacles des montagnes qui séparent la vallée de Non du Tyrol autrichien. Profitant de la nuit, une partie de ces troupes avait traversé l'étroit défilé qui sépare les deux vallées et avait occupé les montagnes du côté sud-ouest, afin d'envelopper complétement les volontaires. Que pouvaient de mauvais fusils contre des pièces de canon? Les volontaires se décidèrent à s'ouvrir un passage à la baïonnette. Sortis, après des prodiges de valeur, du cercle où ils s'étaient vus renfermés, ils se retirèrent sur une montagne où ils se croyaient en sûreté, mais d'où il leur était difficile de regagner les lieux occupés par leurs frères d'armes. Ils comptaient maintenir leur position jusqu'à ce que l'ennemi fût appelé ailleurs soit par des ordres supérieurs, soit par l'approche des autres corps de volontaires. Leur espoir fut trompé. Dès la matinée du 20, la colonne Scotti-Meneghelli aperçut devant elle, à peu de distance du sommet de la montagne, l'ennemi rangé en ordre de bataille. Cette fois il ne s'agissait pas de s'ouvrir un passage à la baïonnette, puisque les Autrichiens ne se présentaient que d'un seul côté, et que, de l'autre, la retraite, quoique difficile à cause des accidens du terrain, était libre. Les mêmes

hommes qui, la veille, n'avaient pas songé un seul instant à se rendre et s'étaient jetés bravement au milieu des rangs ennemis, sentant que la route était ouverte derrière eux, ne prolongèrent pas le combat au-delà de trois heures, et s'élancèrent au hasard et en désordre dans les sentiers qui sillonnaient la montagne. Pendant ces trois heures, l'artillerie autrichienne décima la petite troupe, dont quelques débris seuls purent rejoindre le gros de l'armée. Le résultat de cette malheureuse expédition fut de donner raison en apparence aux chefs qui avaient entravé jusqu'alors toutes les opérations des volontaires. Ils pouvaient s'appuyer d'un tel exemple pour justifier toutes leurs lenteurs, et désormais la cause de la guerre énergique, de la guerre active, était perdue.

La mesure qu'on adopta après la funeste issue de l'expédition de Clés témoigna du triomphe complet de l'esprit de défiance et d'indécision qui avait présidé aux premières opérations de la guerre. Elle dépassa même de fort loin les prévisions de ceux qui croyaient bien connaître les dispositions du gouvernement provisoire de la Lombardie. Au moment où il eût fallu redoubler d'efforts, tenter un coup décisif en concentrant sur un seul point tous les corps imprudemment séparés, à ce moment, un ordre expédié de Milan enjoignit au général Allemandi de ramener ses volontaires à Brescia, pour les soumettre à une nouvelle organisation. Cette résolution est une de celles qu'on a le plus vivement reprochées au gouvernement provisoire. Ce qui est certain, malgré les nombreuses justifications présentées à ce sujet par les amis de ce gouvernement, c'est que le rappel des volontaires, après l'expédition de Clés, devait avoir pour le Tyrol les suites les plus funestes. Le Tyrol s'était prononcé hautement pour la patrie italienne : le drapeau tricolore flottait sur toutes ses montagnes; des gouvernemens provisoires étaient installés dans la plupart de ses villages, plusieurs vallées étaient occupées par les montagnards armés; Trente même, après avoir montré d'abord une inaction regrettable, avait envoyé des députés à Milan pour demander du secours. Le mouvement n'attendait, pour se continuer et réussir, que la présence des armées lombardes. Ces armées s'étaient montrées sur le seuil du territoire tyrolien, et les Alpes italiennes avaient retenti de cris d'allégresse. Maintenant on les retirait, on les éloignait après le premier revers. La consternation, le désespoir, se répandirent dans toutes les vallées avec la nouvelle de cette mesure. Les Autrichiens, redevenus les maîtres, déclarèrent Trente en état de siége; les arrestations, les confiscations, les exécutions se succédèrent. Les bourgs, les villages, les chaumières, furent livrés au pillage, et le gouvernement qui abandonnait ainsi le Tyrol aux rigueurs d'un ennemi victorieux presque sans coup férir, ce gouvernement alléguait, pour motif à un acte si déplorable, la prétendue nécessité d'or-

ganiser sur des bases nouvelles l'armée des volontaires. L'organisation de cette armée ne laissait rien à désirer cependant. Rien n'avait été oublié dans la constitution des divers régimens pas plus que dans celle des états-majors. Ce qui manquait, c'était la discipline, et, pour discipliner cette armée, fallait-il donc la rappeler à Brescia? La rude école de la guerre ne valait-elle pas, pour atteindre ce but, les loisirs d'une garnison? Le public se posa toutes ces questions, et il en conclut que la mesure prise par le gouvernement provisoire avait moins des motifs militaires que des motifs politiques. On se souvint des manifestations républicaines de plusieurs vallées du Tyrol, on reprocha au gouvernement provisoire, instrument de la cour de Turin, d'abandonner ces malheureux montagnards, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas été élevés dans le respect des fictions et des libertés constitutionnelles. Ceux qui formulaient si vivement leurs reproches allaient peut-être trop loin. Le gouvernement provisoire avait été, dans tout cela, plus léger que coupable. La conduite du général Allemandi lui inspirait quelques doutes, et il pensa qu'une réorganisation du corps des volontaires lui permettrait de déplacer ce chef sans trop de bruit. Il était d'ailleurs très préoccupé de sa situation financière, et la comptabilité des corps francs lui paraissait à ce point de vue exiger un complet remaniement. L'administration de la guerre ne se faisait pas faute des plus honteuses dilapidations, et, tandis que les volontaires, comme les troupes, étaient laissés dans le plus affreux dénûment, des sommes énormes figuraient chaque jour au budget de la guerre sous cette rubrique : « Dépenses des corps francs. » Il fallait obtenir à tout prix des économies dans un service si coûteux. Ce fut à de telles considérations que l'indépendance du Tyrol et la sécurité des frontières italiennes furent sacrifiées. Les volontaires qu'on ramenait à Brescia, sous prétexte de les discipliner, donnaient l'exemple d'un profond respect pour la discipline, car ils obéirent sans résistance aux injonctions du gouvernement provisoire. Il est si vrai, d'ailleurs, que leur organisation ne demandait aucune réforme, que, quinze jours après leur départ pour Brescia, ils rentrèrent en campagne avec les mêmes officiers. Seulement le général Allemandi avait été remplacé par le frère du général Durando. Avant toutefois de reprendre les armes, ils durent résister à de vives instances qu'on leur fit pour entrer dans des corps privilégiés qu'on promettait de former. On espérait ainsi dissoudre une armée que le roi Charles-Albert voyait depuis long-temps d'assez mauvais œil. Presque tous les volontaires refusèrent obstinément d'échanger contre le service des troupes régulières la vie de partisan à laquelle ils étaient habitués. On leur déclara alors qu'on n'accepterait plus de volontaires, s'ils ne consentaient à servir jusqu'à la fin de la guerre. Ils s'engagèrent sur-le-champ à ne déposer les armes qu'après l'expulsion

des Autrichiens. Quinze jours donc après l'abandon du Tyrol, on dirigea de nouveau les corps de volontaires vers Salò. Ni les dispositions, ni l'organisation de ces corps n'étaient changées; mais l'esprit des populations au milieu desquelles ils retournaient était loin d'être le même.

Le départ des volontaires avait indisposé profondément les paysans tyroliens contre les Lombards et les Piémontais. La consternation était grande dans toutes les vallées. Des créatures de l'Autriche, dont le nom a acquis dans le Tyrol une triste célébrité, les Salvotti, les Torresani, les De Bette, s'abattirent sur la ville de Trente, et y déterminèrent une nombreuse émigration. Une partie de ces émigrés se constitua en comité à Milan et entreprit de défendre les intérêts du Tyrol auprès du gouvernement lombard et du roi de Piémont. Quelques-uns se rendirent au camp pour implorer les secours de Charles-Albert; d'autres formèrent une légion qui prit le nom de légion tridentine et se joignit aux autres corps francs. Une seconde légion se porta dans la Vénétie et se conduisit héroïquement dans l'affaire de Vicence. Là ne s'arrêtèrent pas les efforts des Tridentins. L'assemblée des états germaniques était déjà établie à Francfort, et elle avait protesté contre l'invasion du Tyrol italien par les troupes lombardes, sous prétexte que, le Tyrol appartenant à la nation germanique, cette invasion n'était rien moins qu'une attaque à main armée, et sans aucune déclaration préalable, contre un pays neutre. Les Tyroliens envoyèrent de leur côté des députés à la diète de Francfort pour repousser, au nom du pays même, la dénomination de province allemande que la diète avait appliquée au Tyrol. « Nous sommes Italiens, dirent ces députés, parce que la nature du pays et des hommes l'a voulu ainsi; mais nous le sommes aussi non pas seulement à cause des lois de la nature, mais par l'invincible impulsion de notre cœur. Nous sommes Italiens d'abord, nous voulons l'être ensuite; nous avons le droit et nous tâcherons d'avoir la force de le devenir. Ne vous donnez pas la peine de nous défendre contre les Italiens. Entre les Italiens et nous il n'est aucun besoin d'un médiateur. L'intégrité de votre territoire ne saurait être violée par le fait que les Italiens d'une province vont visiter ou secourir les Italiens d'une autre province. »

Arrivés à Salò, les volontaires furent laissés pendant plus de deux mois dans une inaction absolue et dans le dénûment le plus complet. Quand ils rappelaient la promesse et le projet de l'expédition sur Trente, on leur répondait que le roi de Piémont refusait les secours nécessaires, et que d'ailleurs les protestations de la diète germanique devaient être prises en considération. Les diverses colonnes de volontaires avaient été échelonnées dans l'ordre suivant : Mannara, avec cinq cents hommes, au poste avancé de Monte-Suelo et du pont de Caffaro, à l'extrémité du lac d'Idro; le commandant Cresia, avec mille hommes,

dans le village de Bagolino; le colonel Thanberg et ses mille volontaires un peu plus en arrière, sur la rive droite du lac d'Idro; les Polonais à l'arrière-garde, et le général Durando, avec un corps de mille hommes, dans la forteresse de *Rocca d'Anfo*, position réputée imprenable, et qui domine un défilé si étroit, que deux hommes à peine peuvent y passer de front. Ces divers corps formaient une petite armée de quatre mille combattans, pleins d'ardeur, et qui attendaient avec impatience le moment de rentrer en campagne. Quelques excursions sur le territoire occupé par les avant-postes autrichiens n'interrompirent que bien rarement la monotonie de leurs tristes loisirs. Elles procuraient aux volontaires l'occasion de se mesurer avec l'ennemi, de remporter quelques avantages insignifians; mais elles leur révélaient en même temps l'implacable rancune de ces montagnards, qui ne pardonnaient pas aux Lombards de les avoir abandonnés au moment du danger. Les mêmes villages qui s'étaient ouverts avec empressement pour recevoir les légions lombardes se fermaient devant elles, ou ne leur accordaient qu'une hospitalité dérisoire. Le drapeau jaune et noir avait partout remplacé le drapeau tricolore. Les montagnards cachaient leurs provisions, s'ils n'aimaient mieux les vendre au poids de l'or. Leur mauvais vouloir fut quelquefois poussé jusqu'à la trahison. C'est ainsi qu'un corps de volontaires napolitains, poursuivant près de Storo un détachement autrichien, se laissa entraîner, par de perfides indications, dans un guet-apens où il essuya des pertes cruelles. Également suspects aux gouvernemens italiens et aux populations qu'ils venaient défendre, traités avec dédain par leurs propres chefs, ne recevant aucune nouvelle ni de leur patrie ni de leurs familles, couchant sur la dure, minés par la fièvre, sans même avoir de tentes pour s'abriter, les volontaires italiens purent se demander plus d'une fois quelle faute ils expiaient par de si rudes épreuves, quel sort étrange on réservait à leur patriotisme.

Dans les derniers jours de juillet, un ordre de marche vint enfin, mais c'était pour abandonner la frontière du Tyrol que les colonnes devaient se mettre en mouvement. Une grande surprise accueillit la notification de cet ordre. Pourquoi donc ouvrir aux Autrichiens un passage important et jusqu'alors gardé avec tant de sollicitude? La paix était-elle signée? Le général Durando ne répondit à ces questions qu'en recommandant l'obéissance, et il dispersa ses quatre mille hommes le long du lac de Garda, dans la direction de Brescia. C'est dans ces nouvelles positions que les volontaires passèrent les quelques jours qui s'écoulèrent de la fin de juillet au 5 août. Ce jour-là, le bruit du mouvement rétrograde de l'armée piémontaise et de sa marche sur Milan se répandit dans le camp des volontaires. Ceux-ci, presque tous Milanais, supplièrent qu'on les ramenât vers la capitale, si gravement me-

nacée. Le général Durando résista à ces nouvelles instances. Le rôle des volontaires allait finir. La Lombardie touchait à une crise dernière et décisive. Les jours qui précédèrent la dissolution de l'armée des volontaires furent marqués toutefois par un glorieux combat, qui montra ce qu'on aurait pu attendre de cette brave jeunesse, si on avait su mieux diriger sa fougue. Le colonel Kaminsky, chef de la légion polonaise, ayant appris qu'un corps d'Autrichiens stationnait dans le bourg de Lonate, à peu de distance du camp, obtint du général Durando la permission de marcher contre l'ennemi. Il appela aussitôt autour de lui les jeunes volontaires de la colonne Mannara, ses propres Polonais et quelques volontaires de la colonne Borra. On devine si l'annonce d'un prochain combat les réjouit. Dès le soir même, la petite troupe couchait à Curzago, sur la route de Lonate, et le lendemain matin elle rencontrait un détachement d'infanterie autrichienne, précédé par un nombreux corps de cavalerie. Une première charge des volontaires disperse la cavalerie; l'infanterie résiste plus long-temps, mais elle finit par plier. Soutenus par l'émotion du succès et plus encore par l'idée qu'à cette heure même Milan est peut-être livrée aux horreurs du pillage, les Lombards poursuivent les Autrichiens jusqu'au-delà de Lonate et les atteignent dans leurs retranchemens. Un combat acharné s'engage. Cette fois encore les Autrichiens ont le dessous; mais, avant de se retirer, ils ont enlevé aux assaillans leur chef intrépide : une balle a frappé le colonel Kaminsky, qui est tombé au milieu de leurs rangs, et que l'on a cru mort (1). Les volontaires s'arrêtent alors; de nombreux renforts demandés par les Autrichiens se dirigent vers le lieu du combat. Une plus longue poursuite compromettrait la victoire. Polonais et Lombards retournent porter la nouvelle de leur succès au camp du général Durando. Là une autre nouvelle les attend, terrible, accablante : Milan a capitulé. Le gouvernement auquel ils obéissaient, celui de la Lombardie indépendante, n'existe plus. L'ordre leur est donné de se séparer, de quitter la frontière, où toute opération militaire doit cesser. La stupeur empêcha dans ce moment tout désordre, et, parmi les jeunes soldats licenciés après tant d'inutiles fatigues, il n'y eut ni menaces ni révolte. Les uns allèrent grossir les bandes qui se maintenaient avec Garibaldi sur un autre point de la frontière; les autres passèrent en Suisse, espérant s'unir aux réfugiés lombards de toutes les classes qui se portaient sur ce territoire, et former ainsi le noyau d'une nouvelle armée de l'indépendance; mais la Suisse désarma les débris de nos bandes fugitives, et ainsi s'évanouit le dernier espoir de ces infatigables partisans.

(1) Le colonel Kaminsky n'était que grièvement blessé; emmené comme prisonnier à la suite de ce combat, il a été échangé depuis et rendu à la liberté.

Si j'ai insisté sur cette triste histoire de l'armée des volontaires du Tyrol, c'est que jamais on ne l'a présentée sous son véritable jour. Les reproches les plus contradictoires ont été prodigués à ces jeunes soldats : on les a tour à tour taxés de lâcheté et de témérité, d'indiscipline et de mollesse; ce qu'il y a de vrai, c'est que leur patience a été soumise aux plus pénibles épreuves, et que, s'ils ont péché par l'inexpérience des devoirs militaires, il n'a pas tenu à eux de faire moins suspecter leur courage en se mesurant plus souvent avec l'ennemi. On se tromperait toutefois si on résumait toute l'histoire de l'insurrection du Tyrol dans les mouvemens des corps de volontaires. D'autres bandes, composées de montagnards indigènes, s'étaient maintenues après l'ordre qui avait éloigné de la frontière les colonnes du général Allemandi. Les désastres du mois d'août ont été là, comme ailleurs, le dénoûment de la guerre. Les incidens de cette lutte soutenue dans les montagnes, et au cœur même du Tyrol, ont été ignorés jusqu'à ce jour. Il nous a été donné de les connaître, et c'est de la bouche même du principal acteur de ces événemens que nous en tenons le récit.

Des bandes de volontaires indigènes occupaient plusieurs vallées tyroliennes au moment du départ des colonnes lombardes. Ces bandes étaient commandées par des membres de cette classe moyenne dont nous avons signalé l'influence dans le Tyrol. Des avocats, des médecins, tels étaient les hommes qui partageaient avec les montagnards les rudes fatigues de la vie du *guerillero*. Le formidable défilé du Tonale, qui termine la Vallée du Soleil du côté du territoire de Bergame, était occupé depuis le mois de mai par les docteurs Taddei et Martinoli avec quatre cents hommes. Ce fut à cette petite troupe que revint l'honneur de livrer les derniers combats dont les montagnes du Tyrol furent le théâtre en 1848. La physionomie des chefs n'était pas moins étrange que celle des soldats. Rien, par exemple, ne révélait chez le docteur Martinoli le partisan appelé à diriger une guerre de montagnes à travers mille fatigues et mille dangers. Dans cet homme calme et grave, qui ne quittait jamais ses lunettes, et dont les cheveux grisonnaient sur un front ridé par l'étude, personne assurément n'eût deviné à première vue un intrépide *guerillero*. La vie de M. Martinoli, avant les événemens si inattendus de 1848, avait été consacrée tout entière à la science. Après avoir exercé la médecine à Vienne avec un grand succès, il était revenu, dans son pays natal, jouir paisiblement d'une fortune considérable. C'est au milieu de ces loisirs achetés par une vie laborieuse que la révolution tyrolienne était venue le surprendre et lui imposer des devoirs dont il avait promptement saisi toute la portée.

Le caractère étrange du pays et des hommes se retrouve dans tous

les accidens de la petite guerre qui se continua pendant quelques mois au sein des vallées tyroliennes. Un des combats les plus importans fut celui qui amena la bande des docteurs Taddei et Martinoli à occuper les plateaux élevés du *Montocio* (Mont de l'OEil). C'est le docteur Taddei qui en conçut le plan. Un corps nombreux de chasseurs du Tyrol autrichien étaient prêts à descendre dans le Tonale du côté de la vallée d'Ulter. M. Taddei confia deux cents hommes à son ami, le docteur Martinoli, en l'engageant à prendre position sur le Montocio, qui, s'élevant au nord du Tyrol, dominait précisément les vallées menacées par l'invasion des chasseurs autrichiens. Le docteur Martinoli se rendit au poste qui lui était indiqué. Il y était depuis quelques jours à peine, lorsque ses vedettes l'avertirent de l'approche de cinq cents chasseurs ennemis. Cette nouvelle n'inquiéta nullement le docteur, qui avait mis à profit les quelques jours passés sur le Montocio pour organiser un système de défense digne des temps homériques. Par ses ordres, d'énormes quartiers de granit avaient été réunis en plusieurs tas, et dix hommes avaient été placés auprès de chaque tas avec mission de faire pleuvoir, au premier signal, ces redoutables projectiles sur les assaillans. Le moment d'exécuter cette manœuvre arriva bientôt, et l'expédient du docteur eut un plein succès. Les quartiers de rocher, roulant sur les pentes de la montagne, culbutèrent les soldats autrichiens et mirent le désordre dans tous les rangs. Profitant du retard que cette surprise avait causé dans la marche des Autrichiens, le docteur et ses montagnards purent atteindre une position des plus favorables à un combat de tirailleurs; sur la limite même où toute végétation cesse, près des plus hauts sommets de la montagne, quelques bouquets d'arbustes leur offraient un abri derrière lequel ils pouvaient attendre avec confiance le choc de l'ennemi. Quand celui-ci revint à la charge, il fut chaudement reçu par les carabines de ces chasseurs, habitués à tirer le chamois en dépit de sa course et de ses bonds agiles. Ce feu meurtrier déconcerta les Autrichiens, qui prirent la fuite, et laissèrent aux vaillans compagnons du docteur Martinoli la libre possession de la montagne.

Le *Montocio* offrit dès ce moment une sûre retraite à ce petit corps de volontaires. Tandis que M. Taddei gardait le Tonale, M. Martinoli se réserva la défense du Mont de l'OEil. Sur cette montagne, comme sur la plupart des Alpes, de vertes prairies s'étendent entre les cimes rocheuses, et derrière les pentes les plus arides se déroulent les richesses ignorées d'une végétation luxuriante. Au milieu de ces plaines cachées dans les replis de la montagne serpentent avec un doux murmure des sources qui plus loin se transforment en torrens et en cascades bruyantes. C'est dans une de ces oasis alpestres que les volontaires du docteur Martinoli se tinrent pendant deux mois après leur combat contre les chasseurs autrichiens. Durant ces deux mois, ils furent cinq fois atta-

qués et cinq fois vainqueurs. Cette vie étrange d'une poignée de montagnards entourés d'ennemis dans les solitudes des Alpes est un de ces épisodes que la guerre du Tyrol seule pouvait offrir. On devait cependant prévoir le moment où il serait impossible de prolonger la résistance. Vers la fin de juillet, les inquiétudes qui commençaient à agiter les populations lombardes pénétrèrent dans le Tyrol, et le docteur Taddei reçut des rapports alarmans sur les progrès des armées autrichiennes. Un corps de chasseurs du Tyrol allemand descendait par la vallée d'Ulter vers le Tonale, et menaçait de prendre la bande du docteur en flanc, tandis qu'un autre corps de soldats autrichiens, descendant vers le mont Stelvio, la prendrait par derrière. Il n'y avait qu'un moyen pour les volontaires tyroliens de continuer la guerre: c'était de pénétrer dans la vallée de Non, où on pouvait occuper des positions plus sûres et résister plus long-temps; mais, pour exécuter avec succès ce mouvement en présence des Autrichiens, qui approchaient de toutes parts, il fallait autant d'habileté que de courage. M. Taddei s'entendit encore une fois à ce sujet avec son ami Martinoli. Les deux chefs se partagèrent la conduite de la périlleuse entreprise. M. Taddei devait passer du Tonale dans la vallée du Soleil, et de là dans la vallée de Non. M. Martinoli, avec trois cents hommes, devait marcher vers la même vallée en traversant le Saint-Bernard, le Rabbi, la vallée de Bressinone, en longeant la vallée d'Ulter, puis en tournant brusquement à droite par Ocagno. Le lieu du rendez-vous pour les deux troupes était le bourg de Clés.

Cette marche sur Clés fut fatale aux volontaires tyroliens et amena leurs derniers combats. A peine le docteur Martinoli avait-il quitté avec sa petite bande les verdoyantes retraites du Montocio, qu'il se voyait menacé de tous côtés par des corps nombreux d'Autrichiens. L'un venait du nord-ouest, l'autre arrivait par le nord, un troisième par le sud-est. Un seul côté demeurait libre; mais M. Martinoli savait bien que cette route ne resterait pas long-temps ouverte, et que les Autrichiens partis du mont Stelvio allaient l'intercepter. En somme, deux mille soldats aguerris cernaient presque entièrement les trois cents montagnards. M. Martinoli comprit qu'il ne lui restait qu'un moyen de salut : c'était de s'ouvrir un passage à la baïonnette du côté du nord-ouest, afin de gagner quelque gorge écartée du Stelvio. L'intrépide docteur fit appel au courage de ses compagnons, et ceux-ci lui répondirent comme il s'y attendait. On se précipita sur les Autrichiens, et on réussit à fendre les rangs ennemis; toutefois cette héroïque retraite ne s'opéra point sans faire de nombreuses victimes. Le docteur Martinoli lui-même, perdant son sang par trois blessures et laissé pour mort sur le champ de bataille, ne revint à lui que long-temps après la fin du combat. Les ennemis l'avaient dépouillé de ses vêtemens; mais le cadavre d'un officier

autrichien, près duquel il était tombé, lui fournit les moyens de se compléter un costume qui était en même temps un excellent déguisement. Revêtu des habits de l'officier ennemi, le docteur put se traîner jusqu'à une chaumière voisine, et les habitans, qui reconnurent l'uniforme redouté de l'Autriche, n'osèrent pas lui refuser l'hospitalité. Retenu pendant plusieurs jours par ses blessures dans cet humble asile, le docteur Martinoli put enfin quitter ses hôtes, non pour courir à de nouveaux combats, mais pour s'éloigner d'une patrie où la lutte armée contre l'Autriche avait complétement cessé. Aujourd'hui, le dernier chef des partisans du Tyrol mène dans l'exil une vie obscure. Ceux des volontaires commandés par MM. Martinoli et Taddei qui ont pu échapper aux soldats de l'Autriche se sont pour la plupart retirés en Suisse. Ainsi a fini une guerre qui semblait ne promettre à l'Italie que des triomphes, et que le mauvais vouloir, l'impéritie ou la mésintelligence de quelques chefs a transformée en un déplorable enchaînement de revers.

Les vallées du Tyrol italien sont retombées sous la domination autrichienne. La police impériale y sévit avec une rigueur impitoyable. Le Tyrol, jusque dans ses vallons les plus reculés, est transformé en un vaste camp soumis à la loi militaire, et sur plusieurs points on a vu des soldats autrichiens commettre des violences qui rappellent les plus tristes scènes de la Gallicie. S'ensuit-il que le mouvement du Tyrol italien vers l'indépendance soit arrêté? Non sans doute; mais ce mouvement se poursuit sous une nouvelle forme. Il ne met plus les armes aux mains de quelques partisans aventureux, il ne place plus même son avenir dans une armée généreuse et indisciplinée; il se continue par des protestations et par des négociations. A la diète de Francfort, l'attitude des députés tyroliens n'a pas changé, et, si une conférence européenne s'ouvre sur les affaires d'Italie, le Tyrol y aura des mandataires qui défendront énergiquement sa cause. La communauté d'origine, de langue, d'intérêts, le droit des populations, leurs vœux manifestés à diverses reprises, tout fait à l'Europe un devoir de la reconnaissance de la nationalité italienne du Tyrol méridional. Les destinées de l'Italie et de cette partie du Tyrol ont été trop étroitement unies durant la guerre de 1848, pour qu'elles puissent rester long-temps séparées. L'indépendance de la Lombardie a pour conséquence naturelle l'indépendance du Tyrol, on le comprendra de plus en plus. Les deux pays ont été associés dans le même désastre; le même jour aussi devra éclairer leur affranchissement.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

UNE EXPÉDITION

SUR LE NIGER.

A Narrative of the Expedition sent by Her Majesty's government to the river Niger in 1841, by captain WILLIAM ALLEN. — In two volumes. — London, 1848, Richard Bentley.

En 1841, le gouvernement anglais a envoyé dans le Niger trois navires, avec ordre de remonter ce fleuve aussi loin que possible. Cette expédition a eu un grand retentissement, on en a attendu les résultats avec curiosité; mais ce sentiment a été déçu, car l'entreprise, à peine commencée, a eu l'issue la plus funeste. En moins de deux mois de séjour de l'expédition sur le Niger, un tiers des voyageurs étaient morts, les autres furent ramenés mourans. Ce fut à peu près tout ce qu'on connut alors des événemens du voyage.

Après des catastrophes semblables, il n'est pas rare que les esprits se détournent pour un temps des entreprises qui les ont provoquées. Cependant cet abandon n'est jamais de durée. L'activité européenne revient incessamment à la charge contre les obstacles qui paraissent l'avoir un moment découragée. Plusieurs années se sont donc écoulées depuis le voyage dont nous parlons, et il semblait qu'on eût com-

plétement oublié, en Angleterre, et le Niger et les expéditions qu'on y a dirigées; mais voici que M. William Allen, capitaine dans la marine royale britannique, l'un des chefs de l'expédition de 1841, vient de publier le récit de son voyage, et l'attention s'est reportée aussitôt vers les contrées qui ont été le théâtre de son dévouement et de celui de ses compagnons. Nul doute que l'esprit d'entreprise et d'aventures, qui a conduit déjà tant d'explorateurs célèbres dans l'intérieur de l'Afrique, ne s'éveille de nouveau à la lecture de cet intéressant ouvrage. Les difficultés que présente un voyage sur le Niger sont au moins diminuées par les travaux de l'auteur; il a renfermé dans son livre le fruit d'une expérience chèrement acquise par bien des souffrances personnelles, et par la perte d'un frère, mort victime du climat. Il faut espérer que ses observations et ses sacrifices ne seront pas perdus pour ceux qui lui succéderont dans une carrière bien périlleuse. Il est même permis de croire, sans méconnaître le mérite d'aucun des compagnons de M. Allen, que, si les avis qu'il a donnés dans le cours de l'expédition avaient été suivis, le désastre qui l'a terminée aurait pu être évité en partie. Quoi qu'il en soit, les nouvelles informations que contient le récit de cet officier sur le Niger et sur les populations qui l'avoisinent marquent un progrès dans la connaissance des mœurs et des institutions africaines, comme dans la description géographique de ces contrées. A ce titre, ce livre méritait de fixer notre attention; il est aussi pour nous l'occasion de présenter un tableau rapide des notions acquises jusqu'à ce jour sur cette partie de l'Afrique.

I. — DÉCOUVERTE DU NIGER.

L'existence du Niger est restée douteuse jusque dans les dernières années du XVIIIe siècle. Cependant les anciens avaient parlé de ce fleuve : on trouve dans Hérodote, dans Léon l'Africain, des renseignemens vagues sur la situation du Niger au centre de l'Afrique; à l'époque des grandes découvertes modernes, les voyageurs, tout occupés de l'Amérique et des Indes orientales, n'ont fait aucun effort sérieux pour en trouver la trace. C'est seulement en 1788 que des Anglais ont formé une association dont le but principal était de reconnaître et de relever le cours du Niger. En se mettant en présence de la carte d'Afrique, dont les contours seuls pouvaient être alors indiqués avec certitude, voici ce qu'ils aperçurent. Sur les bords de la Méditerranée, des états riches, puissans et populeux : le Maroc, l'Algérie, Tripoli, l'Égypte; au-delà, le grand désert roulant ses vagues de sable; puis, à la lisière méridionale de ce sol maudit et frappé de stérilité, une vaste contrée, le Soudan, qui devait offrir, disait-on, à l'œil ravi les merveilles d'une végétation

des plus vigoureuses et des plus variées. C'est là qu'était situé le Niger. Coulait-il à l'orient ou à l'occident? On l'ignorait. Où prenait-il sa source? où versait-il ses eaux? Nul ne le savait. On avait seulement recueilli de la bouche de quelques Arabes des renseignemens peu précis d'où l'on était porté à conclure qu'il avait son cours de l'ouest à l'est. S'il prenait réellement cette direction, on ne pouvait manquer, en abordant par le nord, c'est-à-dire par le désert du Sahara, le pays qu'il arrose, d'arriver sur ses bords. Ces notions déterminèrent la route que suivirent vainement les deux premiers voyageurs de l'association anglaise, Ledyard et Lucas.

Au milieu de l'océan de sable s'avance, comme un promontoire fertile, le Fezzan, au sud de Tripoli. C'est par le Fezzan que les deux explorateurs devaient essayer de pénétrer dans le Soudan. Ni l'un ni l'autre ne réussirent à atteindre même le rivage méridional de la mer de sable qu'ils avaient à franchir. Ledyard mourut au Caire; Lucas n'alla pas plus loin que Mourzouk, capitale du Fezzan. Pendant son séjour dans cette ville, il recueillit des renseignemens qui furent utiles à ses successeurs : le plus important, c'est que le Niger, au lieu de couler vers l'orient, se dirigeait vers l'ouest.

Dès-lors, les plans de l'association devaient nécessairement changer. Il y avait plus de chances de rencontrer le Niger dans les contrées qui bordent, à l'occident de l'Afrique, l'Océan Atlantique. C'est le chemin que prit le major Houghton en 1791. Il traversa la Sénégambie. Arrivé au Bambouck, il se dirigeait vers Tombouctou, où il aurait trouvé le fleuve, objet de ses recherches, lorsqu'il fut attaqué et tué par ses guides, qu'avait tentés la quantité de marchandises dont il était muni. Sa triste fin ne fit qu'aiguillonner l'ardeur aventureuse d'un nouveau voyageur. Mungo-Park vint offrir ses services à l'association. Il était réservé à ce célèbre Écossais de constater, le premier dans les temps modernes, l'existence et la position du Niger, et cette découverte, il devait la payer de sa vie.

Mungo-Park, comme son prédécesseur, aborda le Soudan par l'ouest du continent africain. Le 21 juin 1795, il arriva à Jillifrée, sur la rive septentrionale de la Gambie. Le 2 décembre suivant, il partit de Jillifrée pour s'avancer dans l'intérieur, en compagnie de six personnes : deux esclaves noirs, dont la fidélité ne se démentit pas un seul instant; deux marchands d'esclaves; deux nègres libres, qui retournaient dans leur pays natal. Les nègres allaient à pied, chassant devant eux les ânes chargés des fardeaux. Mungo-Park montait un petit cheval du pays; son bagage se composait de provisions pour deux jours, de grains de verre, d'ambre, de tabac, de quelques habits, d'un parapluie, d'un sextant de poche, d'une boussole, d'un thermomètre, de deux paires de pistolets et de deux fusils.

Au commencement du voyage, il eut des chances diverses : ici, un chef l'accueillait avec bienveillance et lui témoignait un ravissement enfantin en admirant un parapluie dont le voyageur lui avait fait présent; là, un autre chef lui dérobait la plus grande partie de son bagage, et le laissait seul, sans ressources et sans nourriture, réduit à recevoir l'hospitalité d'une vieille esclave. Il avait d'abord marché vers l'orient en ligne directe, mais la guerre le força de se détourner de la route qu'il avait choisie. Il dut remonter vers le nord. Non loin du lieu où le major Houghton avait péri, Mungo-Park fut fait prisonnier par les Maures, dont la conduite inhumaine a souvent contrasté avec les mœurs douces et affectueuses de la race indigène. Après une longue captivité, il parvint à s'échapper. Quand il se trouva seul dans le désert, sa misère était affreuse. Affamé, presque nu, désarmé, qu'allait-il devenir? Dans son dénûment absolu, il se sentait pourtant le cœur rempli d'une grande joie, car il était libre de continuer son voyage. Une bande d'Africains, chassés de leur pays par la guerre et fugitifs comme lui, accueillit Mungo-Park, qui la suivit jusqu'à une ville appelée Sego. Là, sa constance fut récompensée par le succès : il eut la satisfaction de voir enfin le Niger. « Je courus sur le rivage, dit-il dans son récit, et, ayant bu de l'eau du fleuve, j'adressai de ferventes prières au souverain maître de l'univers. »

En 1805, Mungo-Park fut chargé par le gouvernement anglais de recommencer son voyage. Il reçut l'ordre de descendre le cours du fleuve aussi loin qu'il le pourrait. L'expédition était composée de quarante-cinq personnes : trois officiers et quarante-deux soldats, marins et ouvriers. Mungo-Park prit la route qu'il avait suivie la première fois. Grace à son indomptable énergie, il atteignit encore le Niger; mais en quel état! Il avait laissé sur son chemin quarante-deux de ses compagnons. Chaque jour, il enterrait ou il abandonnait deux ou trois hommes. Les animaux n'étaient pas plus épargnés. Au moment où il aperçut le fleuve, Mungo-Park vit mourir la dernière des bêtes de somme qu'il avait emmenées. Un lieutenant et trois soldats étaient encore vivans, mais leur état de maladie leur annonçait une fin prochaine. Le chef et l'ame de l'expédition, Mungo-Park lui-même, succombait sous les atteintes de la fièvre. Toutefois la pensée qui dominait cet esprit inébranlable était d'aller en avant à tout prix : sans perdre de temps, il construisit, avec trois embarcations du pays qui tombaient en ruines, une espèce de petit navire qu'il monta avec le reste de ses compagnons. D'abord, aucun accident sérieux n'interrompit leur navigation au milieu des Africains étonnés; mais, après un voyage de plusieurs centaines de lieues sur le fleuve, ils arrivèrent à un endroit situé près de la ville de Boussa, où le cours du Niger est entravé par des roches noires. Ils y furent attaqués par des milliers d'indigènes armés d'arcs

et de flèches. Vainement essayèrent-ils de se défendre, le nombre l'emporta. Après un long combat, ils se jetèrent dans le fleuve, espérant échapper à leurs ennemis; mais on ne les revit plus. Le Niger servit ainsi de tombeau à celui qui l'avait découvert.

Pendant plusieurs années, on ignora en Europe ce fatal événement. Des intérêts plus immédiats absorbaient l'attention du monde. L'empereur Napoléon remplissait l'Europe du bruit de son génie, et il achevait, à cette époque, de fonder, malgré des ennemis coalisés, un grand empire trop éphémère. L'Angleterre, frappée dans son commerce, arrêtée dans l'exécution de ses projets de prépondérance sur le monde entier, épuisait ses trésors et employait toutes ses forces dans la lutte qu'elle avait entreprise contre l'empire français, et qu'elle soutenait par la diplomatie et par les armes. Mungo-Park fut oublié un moment. Soldat intrépide de la science, mort sur le terrain des conquêtes pacifiques, il attendit, pendant cinq années, la couronne qui était due à sa mémoire. Ce ne fut qu'en 1810 que le colonel Maxwell, alors gouverneur de la colonie du Sénégal, enlevée à la France, envoya un Africain, ancien guide de Mungo-Park, à la recherche de ce voyageur. Au retour de cet homme, on apprit la triste vérité.

Des années s'écoulèrent pendant lesquelles aucun Européen ne revit le Niger. En 1822, MM. Clapperton, Oudney et Denham partirent de Tripoli, traversèrent le désert, et arrivèrent dans le royaume de Bornou, au centre du Soudan. Là, Clapperton, se séparant de ses compagnons, fit route à l'ouest. Il arriva ainsi à Saccatou. Cette grande ville était le siége du puissant empire fondé par le musulman Danfodio, chef des Fellatahs, et continué par Bello, son successeur. Saccatou, située au nord-est de Boussa, où Mungo-Park avait péri quinze ans auparavant, est voisine du Niger. Le fleuve passe à l'ouest de cette ville, courant dans la direction de Boussa. Dans un second voyage entrepris en 1825 et terminé par la mort du voyageur, Clapperton passa lui-même à Boussa. Il se convainquit par ses yeux, non-seulement que le Niger coulait au pied de cette ville, mais que c'était bien en cet endroit que Mungo-Park, embarqué sur le fleuve à plusieurs centaines de lieues plus haut, avait péri avec ses derniers compagnons.

Désormais la route qui devait conduire à l'embouchure du Niger était indiquée clairement. Puisque Mungo-Park avait exploré le fleuve jusqu'à Boussa, puisqu'il était constaté par conséquent que le cours d'eau passant à Boussa était bien le Niger, il n'y avait plus qu'à descendre le lit de cette rivière à partir de Boussa pour trouver le lieu où elle finissait. Le difficile était d'obtenir un passage à travers les royaumes riverains. Les institutions commerciales en vigueur parmi les peuplades qui bordent le Niger opposaient de grands obstacles au succès d'une telle entreprise. Richard Lander et son frère John eurent néanmoins le

courage de la tenter et la gloire de la conduire à bonne fin. Partis de Plymouth, le 9 janvier 1830, ils se rendirent à Boussa. Ce fut seulement le 20 septembre qu'ils se trouvèrent en mesure de commencer la descente du fleuve. Deux mois après, le 17 novembre, ils arrivèrent en vue de l'Océan Atlantique, où le Niger verse ses eaux par une multitude de canaux. Les intrépides et heureux voyageurs prirent celui qui se jette, sous le nom de Rio-Noun, au lieu appelé cap Formose, entre les golfes de Benin et Biaffra. Ils parvinrent ainsi à la mer (1).

La découverte de Lander compléta les informations obtenues par les voyageurs qui, depuis cinquante ans, s'étaient relayés sur les routes du Niger. L'énigme offerte par les géographes de l'antiquité à la pénétration des savans de notre âge était donc devinée. De courageux et nobles aventuriers avaient déterminé le passage du Niger sur divers points autres que ceux signalés par les voyageurs principaux. Ainsi, la source de ce fleuve avait été reconnue par Laing. Un Français, le seul malheureusement qui tienne un rang élevé parmi ces voyageurs, presque tous originaires de la Grande-Bretagne, avait décrit la plus grande partie du cours supérieur des mêmes eaux. L'entreprise heureuse des deux Lander clôt la série des voyages dirigés par l'association anglaise. A ce terme de ses travaux, elle put, en reportant ses yeux sur la carte du Soudan, qu'elle avait trouvée presque blanche, constater avec satisfaction les immenses progrès qui avaient été faits. Que de richesses scientifiques révélées au monde en quelques années! Une immense étendue de pays, plus de huit cents lieues en longitude, avait été parcourue par différens voyageurs, depuis la côte occidentale jusqu'au royaume de Bornou. Un des plus grands lacs du monde, véritable mer intérieure, source et réceptacle de rivières imposantes, le lac Tchad, avait été reconnu. On avait constaté l'existence de fleuves considérables : le Chary, le Yeou, le Niger. Des villes bien peuplées, des industries inconnues, des cultures nouvelles, une civilisation au berceau, ou, qui sait? peut-être en décrépitude, avaient été surprises et révélées tout à coup. C'était comme si l'on eût tiré un rideau cachant au spectateur européen des montagnes, des bois, des vallées, des eaux, et un peuple jouant, au milieu de cette décoration, la comédie et le drame de la vie humaine.

(1) Le capitaine Allen, en rapportant cette mémorable découverte, s'exprime ainsi : « La solution du problème qui avait excité si vivement l'intérêt de tant de générations a donc été trouvée par des voyageurs dont les moyens étaient des plus modestes, tandis que des expéditions organisées à grands frais avaient échoué. Un piéton solitaire a découvert le Niger, si long-temps caché, et il a tracé une partie de son cours à travers des contrées dont nul n'avait jusqu'alors entendu parler. Deux jeunes gens, sans entourage, s'aventurant dans une frêle barque, sur ce fleuve mystérieux, ont été portés, à travers des régions inconnues, à plus de six cents milles, au lieu où il termine son cours dans le vaste Océan. »

Le Niger occupe la première place sur cette scène. Il y forme un immense triangle dont le sommet, tourné au nord, est marqué par la ville de Tombouctou, dont les deux faces regardent l'ouest et l'est, et qui a sa base au sud, dans la Guinée septentrionale, à l'endroit où le continent africain se rétrécit et commence à s'amincir graduellement jusqu'à la pointe extrême du cap de Bonne-Espérance. Il parcourt ainsi un espace qu'on évalue à plus de huit cents lieues. Les indigènes lui donnent deux noms : ceux de Joliba et de Kouarra. Le Joliba coule au nord-est jusqu'à Tombouctou, puis le fleuve incline brusquement vers le sud, et, sous le nom de Kouarra, il commence un nouveau cours qui se termine dans la mer. Durant la saison des pluies, le Niger, comme les autres rivières connues de l'Afrique, a des crues considérables. Il déborde alors et il se répand au loin, inondant les villes et les campagnes, et traînant avec ses eaux des arbres entiers, des cadavres d'animaux et des débris de toute sorte. Quand les pluies s'arrêtent, le Niger rentre dans son lit, et il baisse si rapidement, qu'en moins de quelques semaines il cesse d'être navigable pour les bâtimens tirant plus de trois pieds d'eau.

Telles étaient les observations dont la science s'était enrichie par les efforts de l'association anglaise, quand elle interrompit ses recherches. Les voyages ultérieurs furent entrepris, soit par suite de spéculations, soit par les ordres directs du gouvernement britannique. Les plus importans eurent lieu, non par terre, mais sur le lit même du fleuve, en en remontant le cours par l'embouchure du Rio-Noun. Avant d'y arriver, nous avons une dernière remarque à faire au sujet des explorations précédentes. Ceux qui les ont entreprises en ont été victimes, à bien peu d'exceptions près. Il n'entre pas dans notre pensée de diminuer la gloire qu'ils ont achetée si cher et acquise si justement. Nous devons dire pourtant que plusieurs d'entre eux auraient pu éviter leur funeste sort. Leur tort est d'avoir apporté en Afrique des idées trop européennes et de n'avoir point étudié assez à fond l'espèce de civilisation d'un peuple qu'ils étaient trop habitués à considérer comme n'en ayant aucune. Quelques-uns d'entre eux y ont ajouté l'oubli des précautions matérielles les plus vulgaires. Au nombre de ces derniers, il faut citer l'illustre Mungo-Park lui-même, qui commence avec la saison des pluies son second voyage dans un pays où l'on doit s'attendre à passer des jours et des nuits sans rencontrer aucun abri. En de telles conditions, des Européens auraient succombé même en Europe. Il n'est pas étonnant que Mungo-Park ait laissé morts sur sa route la plupart de ses compagnons. Lui-même, et le plus infatigable de ses successeurs, Clapperton, ont péri, sacrifiés aux ombrages de la politique africaine, qu'ils n'auraient pas dû mépriser. Le capitaine Clapperton a été probablement empoisonné par le sultan Bello, chef des Fellatahs, parce

qu'il a persisté, malgré les représentations de ses amis africains, à réserver pour le roi du Bornou, avec qui Bello était en guerre, des présens, parmi lesquels il y avait de la poudre et des fusils. Quel gouvernement européen souffrirait qu'on portât, à travers son territoire, des armes à ses ennemis? Mungo-Park est tombé victime des terreurs que les agrandissemens de l'Angleterre dans toutes les parties du globe ont répandues même au cœur de l'Afrique. C'est un des principes de la politique des chefs africains d'empêcher que les blancs n'acquièrent des notions exactes sur l'intérieur de leur pays, car ils regardent les voyageurs comme autant d'agens chargés de préparer les voies à l'invasion de l'Afrique. Cela est si vrai, qu'à l'époque où les frères Lander ont découvert l'embouchure du Niger, l'un des chefs des peuplades environnantes a fait mettre à mort l'Africain qui leur avait montré le chemin. Mungo-Park et Clapperton se sont donc trompés en ne comptant pas au nombre de leurs moyens de succès les ménagemens qu'exigeait la politique des gouvernemens africains.

D'autres voyageurs, comme le major Houghton ou Richard Lander, ont été tués par des voleurs qu'ils avaient eu l'imprudence de tenter. La même conduite a, chaque jour en Europe, le même résultat. Dans aucun pays du monde, on ne voyage sans argent, ou sans ce qui en tient lieu. En Afrique, l'hospitalité des chefs se paie avec des marchandises. Si l'on traverse un territoire très divisé, occupé par un grand nombre de souverains indépendans, on est obligé de faire des cadeaux à chaque pas et de traîner avec soi un bagage considérable. C'est s'exposer à toutes les embûches que la cupidité peut dresser dans des contrées où l'autorité n'a aucune force pour faire respecter les voyageurs. Il est plus sage de ne traverser que les grands états, tels que le Yarriba ou les pays soumis au souverain des Fellatahs. Les chefs y sont assez puissans pour assurer aux voyageurs la vie sauve dans les limites de leur territoire, et le présent qu'on leur apporte est chose sacrée. Il suffit donc d'être certain à l'avance de leur bon accueil et de leur désir de vous protéger.

Les Anglais, qui, d'ailleurs, ont fait de si grandes choses en Afrique, et qui y ont donné de rares exemples de courage et de constance, ont presque toujours commis la faute de s'y présenter, comme dans les rues de Londres, avec le plus souverain dédain pour les civilisations inférieures, et sans sacrifier aux circonstances la moindre de leurs idées et le moindre de leurs usages. Ils ont transporté dans le désert leur arrogance avec leur thé. Clapperton, à quatre cents lieues au moins dans l'intérieur, traite le puissant sultan des Fellatahs comme le dernier des vassaux du gouvernement britannique. Faut-il s'étonner que, dans un pays où la vie des hommes est comptée pour si peu, cette imprudente hardiesse ait contribué à sa mort, ardemment souhaitée d'ailleurs par

les raisons d'état que nous avons dites? La première condition à observer dans un voyage en Afrique, c'est de se faire Africain. Heurter les usages, violer les lois du pays, blesser les personnes, humilier et inquiéter les gouvernemens, pousser l'audace jusqu'à braver inutilement un climat dangereux dans la pire saison et en négligeant les précautions inspirées par la plus ordinaire prudence, c'est courir, dans toutes les contrées, à une perte certaine. Ce premier point bien établi, nous passerons aux explorations dirigées sur le Niger, à la suite des nombreux voyages qui ont amené la découverte de ce fleuve.

II. — EXPÉDITIONS DIRIGÉES SUR LE FLEUVE APRÈS LA DÉCOUVERTE.

Les frères Lander, à leur retour, firent un récit merveilleux des richesses commerciales répandues sur les bords du Niger. Richard avait vu, entre autres produits précieux du pays, des monceaux d'ivoire dans les villes et les villages riverains. La spéculation s'empara de sa découverte et chercha à l'exploiter. Des négocians d'Angleterre équipèrent deux navires en fer, le *Quorra* ou *Kouarra* et l'*Alburka*, pour faire la troque dans le Niger. Ces navires furent mis sous les ordres d'officiers de la marine royale d'Angleterre, MM. William et Bird Allen, qui tous deux devaient plus tard faire partie d'une nouvelle expédition dont il nous reste à rendre compte. Richard Lander était de l'entreprise.

Les bâtimens partirent de Liverpool à la fin de juillet 1832. Les préparatifs avaient été très longs. En outre, on ignorait alors quelle était la saison la plus favorable pour la navigation sur le fleuve. Lorsque les navires pénétrèrent dans le Niger, l'époque de la grande crue était passée. On était dans les derniers jours d'octobre; les eaux baissaient rapidement. La marche des bâtimens, continuellement arrêtée par des bas-fonds, fut longue et pénible. Ce n'était là pourtant que le moindre des désappointemens qui attendaient les voyageurs. Tout d'abord on reconnut que la partie commerciale de l'entreprise n'avait pas la moindre chance de succès. Point d'ivoire; il avait disparu. Sans doute les chefs l'avaient envoyé à la côte. Les maladies se déclarèrent au sein des équipages douze jours après l'entrée dans le fleuve. Enfin l'eau manqua sous la quille des navires. Le *Quorra* toucha le fond le premier; l'*Alburka* échoua à son tour. Ils restèrent ainsi ensablés l'un et l'autre jusqu'à la crue de l'année suivante. Les commandans se hâtèrent d'en faire usage pour sortir de la rivière. Le plus grand nombre des hommes de leurs équipages avait succombé. Toutefois cette expédition eut un résultat intéressant, ce fut l'exploration, sur un espace de vingt-cinq à trente lieues, de la grande rivière Tchadda, qui se jette dans le Niger, et qu'on suppose traverser l'intérieur du Soudan jus-

qu'au lac Tchad, le grand réservoir des eaux de cette vaste contrée. Richard Lander, toujours plein d'activité et d'énergie, fit réparer l'*Alburka* et le renvoya dans le Niger, sous la conduite de M. Oldfield, médecin de la précédente expédition. Il ne tarda pas à suivre lui-même ce navire dans une embarcation chargée de marchandises qu'il eut l'imprudence d'étaler sur la rive avant d'avoir passé le delta. Ces objets, si précieux pour les naturels du pays, excitèrent leur convoitise. Ils attaquèrent le malheureux Lander, qui se vit obligé d'abandonner ses bagages et de faire force de rames dans un canot pour échapper aux assaillans; mais une balle le frappa, et il ne vécut que le temps d'aborder l'île de Fernando-Po. De son côté, M. Oldfield, après avoir lutté contre de grandes difficultés, se vit obligé d'abandonner aussi le Niger. Il revint dans l'île qui avait reçu les restes mortels de Lander, et où reposaient déjà beaucoup d'autres victimes des précédentes expéditions. Le *Quorra* et l'*Alburka* furent laissés échoués sur le sable de Fernando-Po. Les débris de ces navires y ont long-temps rendu témoignage de la funeste issue de l'entreprise de MM. Oldfield et Lander.

En 1840, un capitaine au long cours du commerce anglais, M. Becroft, mort depuis à la côte d'Afrique, explora plusieurs des branches par lesquelles le Niger arrive à la mer. L'un de ces canaux, appelé rivière d'Ouère, qui passe à travers un territoire placé autrefois sous la domination de la France, le conduisit dans le lit principal du fleuve. M. Becroft était un vétéran du commerce dans ces parages, connaissant tous les dangers du climat et toutes les précautions à prendre pour les éviter. Avec peu de moyens, il fut plus heureux dans son voyage que ses prédécesseurs. Il était monté sur un petit navire à vapeur nommé l'*Éthiope*. Bien que ce pyroscaphe ne calât que deux mètres au plus, il échoua d'abord sur un banc de sable, à la hauteur de la ville d'Aboh, à l'endroit où se termine le delta. Il y resta enchaîné et sans mouvement pendant près de quinze jours, après lesquels le fleuve ayant grossi, l'*Éthiope* fut remis à flot et commença la navigation la plus rapide et la plus heureuse, comparativement du moins. Il parvint jusqu'à la cité des Fellatahs, la grande ville de Rabbah; il la dépassa même, mais, à dix-sept lieues environ au-delà, la marche de l'*Éthiope* fut arrêtée par une barrière de rochers.

Nous arrivons à la plus importante des expéditions envoyées dans le Niger, à celle dont M. William Allen a fait le récit, et qui fut la dernière et la plus malheureuse de toutes. Organisée sous le patronage du mari de la reine d'Angleterre, aidée des ressources du gouvernement, protégée par la sympathie des sociétés philanthropiques si puissantes dans la Grande-Bretagne, entourée des lumières des sociétés savantes, préparée à grands frais avec des précautions de tout genre, confiée à des hommes de choix, conduite par des marins distingués, elle a eu contre

elle précisément la grandeur des préparatifs dont elle avait été l'objet et l'importance du but proposé aux nouveaux explorateurs. Le gouvernement devait naturellement l'envisager d'un point de vue plus élevé qu'une spéculation de commerce ou qu'un simple voyage de découvertes. Il avait l'intention de la faire servir à la suppression de la traite des noirs, au développement du commerce régulier, à la civilisation des naturels par des prédications et par l'enseignement pratique de l'agriculture. Trois personnes, revêtues du titre de commissaires du gouvernement, furent chargées de faire, avec les souverains des états situés le long du fleuve, des conventions écrites où l'on stipulerait l'abolition de la traite et la concession de priviléges commerciaux exclusifs pour la Grande-Bretagne. En outre, il fut décidé qu'une ferme-modèle serait établie dans l'intérieur comme poste avancé et permanent de la civilisation.

Rien ne fut négligé d'ailleurs pour le succès de l'expédition. Le gouvernement fit construire deux bâtimens à vapeur en fer de mêmes dimensions, qui tiraient chacun un mètre quatre-vingt-trois centimètres : on les nomma l'*Albert* et le *Wilberforce*. Un troisième navire, plus petit et plus léger, le *Soudan*, fut adjoint aux deux autres, pour leur servir d'éclaireur. Le capitaine Trotter, de la marine royale, prit le commandement de l'*Albert;* le capitaine William Allen fut chargé de la conduite du *Wilberforce*, et M. Bird Allen fut mis à la tête de l'équipage du *Soudan*. On se souvient que ces deux derniers officiers avaient fait le même voyage en 1832. Ils avaient donc une connaissance toute spéciale des localités. L'invention nouvelle des cloisons intérieures, imaginées pour isoler les principales parties des bâtimens à vapeur, avait été appliquée aux trois navires. On y avait adapté un appareil particulier de ventilation, et les roues, en tournant, agitaient des espèces d'éventails destinés à entretenir un courant d'air à l'intérieur.

L'expédition partit de Devonport le 12 mai 1841. La traversée fut pénible et lente. Les qualités qui rendaient les trois navires propres à la navigation fluviale leur nuisaient à la mer. Ce ne fut que le 13 août qu'on arriva à l'entrée du Niger. La barre en fut franchie non sans quelques avaries. On pénétra dans le fleuve. Le premier objet qui frappa les regards des marins pouvait passer pour un triste présage. A l'embouchure même, sur la grève, gisait le cadavre mutilé d'une femme. Le courant l'avait apporté de l'intérieur, et la marée, en se retirant, l'avait laissé étendu sur le sable. Dès l'abord, l'expédition fut ainsi initiée aux sanglantes superstitions des peuples païens de l'Afrique. Cette femme avait sans doute été sacrifiée aux dieux. Telle est la force de l'habitude, que les naturels, interrogés sur les causes du meurtre dont on avait sous les yeux la preuve funeste, se mirent à rire, étonnés de ce que les blancs s'inquiétaient de si peu de chose.

Au-delà de la barre, et sur un espace de plusieurs lieues, le Niger, ou plutôt la branche du Rio-Noun que remontait l'expédition, a l'aspect d'un vaste marais dont les bords sont cachés par les branches pendantes des mangliers, l'arbre des eaux salées. A la marée basse, les racines de ces végétaux apparaissent couvertes d'une argile vaseuse exhalant une mauvaise odeur : c'est un foyer de fièvres mortelles. Peu à peu, la scène change. Quand on a passé les limites de la marée haute, les mangliers au feuillage dur et triste disparaissent. Les rives prennent l'apparence de la terre ferme et se dessinent plus distinctement. Néanmoins on n'aperçoit encore aucun vestige d'habitations humaines. Un calme et un silence imposans règnent sur les bords. On commence à voir s'élever les palmiers, dont les feuilles s'arrondissent et retombent gracieusement, puis les figuiers, les mimosas, les baobab. Sur ce rideau de feuillages pendent, en guirlandes, les orchydées, les convolvulus blancs et pourpres, et enfin la scène est animée par les évolutions et par les gambades des singes curieux qui sautent de branche en branche, comme pour disputer aux navires le prix de la course, et par le vol des hirondelles noires, reconnaissables, dans l'éloignement, à la fine touche de blanc étendue sur leur queue.

Bientôt la forêt finit brusquement. De larges éclaircies attestent la présence et l'industrie de l'homme. La terre est défrichée et l'on aperçoit les greniers aériens de l'Afrique, deux longues perches plantées dans le sol et portant à l'extrémité les produits de la culture, qu'on met ainsi à l'abri des débordemens et de l'atteinte des quadrupèdes et des insectes. Enfin les habitans eux-mêmes se montrent; ils regardent, étonnés, les « canots de feu, » puis ils se sauvent à toutes jambes et vont plus loin guetter, sous l'abri des joncs et des buissons qui garnissent la rive, le passage des hommes blancs. Un d'entre eux, plus hardi, s'aventure un instant sur le fleuve dans une des petites et légères embarcations du pays, mais tout aussitôt, comme effrayé de sa propre audace, il s'enfuit et se dérobe aux regards au fond de l'une des nombreuses criques que forme la rivière. Les villages paraissent à leur tour. Les habitans s'enhardissent dans les centres où la population est plus nombreuse et ne se croit pas exposée aux attaques des négriers. Le fleuve se couvre de canots. Chacun de ceux qui les montent veut grimper à bord des *steamers*. Ils apportent les produits du pays : des ignames, des figues-bananes, des patates, puis des poules et des chèvres. Les échanges commencent. Les blancs paient principalement avec des marchandises d'Europe. Les aiguilles sont fort recherchées par les femmes, et l'on s'en étonne, car le beau sexe du pays n'est pas assez embarrassé de vêtemens pour qu'on suppose qu'il ait rien à attacher ou à coudre. Tous ces Africains sont fort vifs, très curieux et très bavards. Le bruit qu'ils font en causant entre eux devient

quelquefois assourdissant. En général, ils paraissent d'ailleurs très doux.

Telles furent les scènes au milieu desquelles l'expédition atteignit Aboh, la première ville importante de cette partie de l'Afrique, située à trente-sept lieues à peu près de l'embouchure du fleuve. L'expédition, qui avait franchi, le 13 août 1841, la barre du Niger, arrivait à Aboh le 26 du même mois. Elle n'avait donc pas mis moins de quatorze jours à franchir cette faible distance. C'était trop de lenteur à l'approche de la saison où les eaux rentrent dans leur lit, laissant sur les deux rives une boue infecte d'où s'échappent des miasmes pernicieux.

Le 27 au matin, le roi d'Aboh, nommé Obi Osaï, vint en personne faire visite au commandant de l'*Albert*. Il était accompagné de deux de ses femmes et d'une fille. Sa suite se composait des principaux chefs du pays et d'un certain nombre d'esclaves. Tout cet entourage était si bruyant et fut trouvé si importun et si incommode, qu'on dut en purger le bâtiment. Le roi resta donc à peu près seul au milieu des commissaires anglais. On le conduisit à un siége qui avait été préparé à l'arrière, et il y prit place, s'efforçant visiblement de recueillir ses idées un peu vagabondes et de conserver une majesté en rapport avec son rang et avec l'habit de gala qu'il avait endossé pour la cérémonie : ce vêtement imposant consistait en un uniforme de sergent-major des armées anglaises, présent offert par Richard Lander lors de son passage à Aboh, un pantalon écarlate ayant la même origine, et un bonnet de velours en forme de pain de sucre, placé de côté sur la tête du souverain avec un certain air de crânerie.

M. Allen a reproduit textuellement la longue conférence que les commissaires de la Grande-Bretagne firent subir au pauvre roi nègre. On le mit véritablement à la question, et plusieurs fois il fut au moment de fausser compagnie, alléguant « qu'il n'aimait pas à parler si longtemps. » Ajoutons que l'Africain incivilisé eut, dans la discussion, tout l'avantage sur les agens de la couronne d'Angleterre. Voici, en effet, ce que ceux-ci étaient chargés de lui proposer : « Supprimez, disaient-ils, le commerce des esclaves, punissez ceux de vos sujets qui continueront à s'y adonner, et, pour reconnaître cette concession, la reine d'Angleterre vous fera un cadeau. — Je le veux bien, répondait le nègre, mais c'est à condition que vous enverrez beaucoup de navires dans les eaux de mon royaume pour nous apporter des marchandises européennes en échange de produits de notre pays autres que les esclaves. » Le raisonnement d'Obi était juste. Le commerce extérieur de la plupart des états africains consiste presque exclusivement dans la traite des noirs. C'est leur proposer la ruine que de les inviter à supprimer le trafic des esclaves sans y substituer un commerce d'une autre nature. Les commissaires anglais ne pouvaient pas promettre au roi Obi d'établir

avec ses sujets des relations commerciales régulières. N'était-il pas puéril, en ce cas, de demander à cet Africain, qui ne comprenait pas l'immoralité de la traite des nègres, de renoncer au trafic qui l'enrichit, lui et ses sujets? Il adhéra à toutes les propositions des commissaires. Pour entrer en possession des présens de la reine d'Angleterre, il aurait promis sans doute de conquérir le ciel à la tête de ses milices noires, ou de dessécher les abîmes de la mer; mais faut-il s'étonner qu'à leur retour, les Anglais aient acquis la preuve que le traité n'était pas exécuté?

Deux jours avaient été consacrés à cette négociation. Le 28 août, les bâtimens levèrent l'ancre et continuèrent leur chemin. Durant la première quinzaine du séjour des voyageurs sur le fleuve, la fièvre d'Afrique n'avait pas encore paru à bord de l'escadrille. Si les mouvemens de l'expédition avaient été moins lents, peut-être eût-elle échappé à un affreux désastre; mais, non contens d'explorer les criques importantes, les cours d'eau tributaires de la rivière, les commandans étaient obligés, ainsi que nous venons de le dire, de perdre beaucoup de temps en conférence avec les chefs du pays; en outre, la marche des navires était invariablement suspendue les dimanches, pendant vingt-quatre heures, pour l'accomplissement des devoirs religieux.

Au sortir d'Aboh, l'aspect du Niger change, les rives s'élèvent, le cours est moins tortueux. Des îles nombreuses sortent des eaux et ne permettent pas de reconnaître la véritable largeur du fleuve, qui est profond, surtout près de la rive droite. Les bords continuent d'ailleurs à offrir les tableaux les plus pittoresques. Les effets de lumière, dans cette patrie du soleil, sont souvent magiques. L'air est chargé d'odeurs suaves que répandent les innombrables fleurs épanouies sur les deux rives. A l'horizon, des collines de deux à trois cents pieds encadrent le paysage.

A trente lieues d'Aboh, les voyageurs aperçurent « à la clarté de la lune, qui répandait ses rayons voilés sur la rivière et sur les paysages environnans, » la ligne irrégulière des hauteurs où la ville d'Iddah est située. En cet endroit, la rive gauche du Niger s'élève à près de deux cents pieds au-dessus du lit du fleuve. Le sommet est revêtu d'une riche végétation, et des plantes grimpantes de toute espèce pendent en longs festons au-dessus du précipice. Le roi d'Iddah, Ochijeh, ne fit pas aussi bon marché de sa dignité que son cousin le roi d'Aboh. Non-seulement il attendit la visite des blancs, mais il ne la leur rendit pas. Le souverain d'Iddah ne quitte pas son palais pour aller au-devant des étrangers; il ne reçoit pas quand il pleut; il ne se montre que couvert d'une énorme quantité d'étoffes superposées, qui lui donnent l'aspect d'un tonneau ambulant ou d'un poussah; il se cache derrière un éventail pour rire, et, s'il lui arrive de manger, les assistans doivent détour-

ner la vue, pour qu'il n'y ait pas de témoins de cette faiblesse. Ochijeh, lorsqu'il admit les Anglais en sa présence, parut vêtu d'une ample robe de fabrique indigène, couverte de broderies d'or aux dessins fantastiques; sous cette robe, on en pouvait voir une autre en velours rouge, et, à en juger par l'immense rotondité du personnage, il n'est pas douteux qu'il ne portât plusieurs autres vêtemens de même espèce au-dessous de ceux qu'on apercevait. Un pantalon écarlate, de grandes bottes de cuir ornées d'une multitude de sonnettes que le monarque se plaisait à faire tinter continuellement, un chapeau conique, dans le genre de celui du roi d'Aboh, avec l'addition d'une plume plantée au sommet, et des boucles d'oreilles en ivoire, aussi larges que les oreilles mêmes, complétaient la parure royale du monarque.

La scène qui s'était passée à bord de l'*Albert*, entre le roi Obi et les commissaires britanniques, lors de la conclusion du traité avec ce chef, recommença dans la cour du *palais* d'Ochijeh. Celui-ci fit les mêmes objections que son voisin d'Aboh; mais toutes les difficultés furent levées par l'exhibition opportune d'une liste contenant l'énumération des présens qu'offrait au roi le gouvernement anglais. Dès qu'il eut connaissance du contenu de cette liste, Ochijeh rompit brusquement la conférence en déclarant qu'il n'avait rien à dire de plus, mais qu'il serait bien aise de voir les cadeaux dont on lui parlait. Du reste, il avait montré, lui aussi, beaucoup d'impatience pendant les longs discours des commissaires, et il répétait fréquemment : « Quand vous aurez tout dit, je répondrai. » Le traité fut signé le 4 septembre. Toutes les conditions proposées furent acceptées. « On perdit beaucoup de temps en complimens des deux parts, dit M. Allen; mais, dans le cours de la conférence, le nom de notre auguste et bien-aimée souveraine ayant été prononcé, ce nom excita parmi nous un élan de *loyauté* enthousiaste, et nous nous écriâmes : « Dieu bénisse la reine ! » A ce cri, notre musique répondit par l'exécution de l'hymne national, que tous les officiers écoutèrent debout, la tête découverte, malgré les ardeurs du soleil d'Afrique. »

Les beaux jours de l'expédition finissent en cet endroit du fleuve. Désormais le voyage ne sera plus qu'une succession de désastres. Au moment même de la conférence avec le roi d'Iddah, la fièvre faisait son apparition à bord de l'*Albert;* l'un des chauffeurs était la première victime de cette cruelle maladie. Trois jours n'étaient pas écoulés, et déjà le Niger avait reçu sur ses bords la dépouille de ce malheureux. Peu d'heures avant qu'il eût rendu le dernier soupir, le fléau avait atteint deux autres hommes de l'équipage. A partir de cet instant, il s'établit en permanence sous les ponts des trois navires; il s'étend, il se propage. Chaque jour ajoute un nouveau malade à la liste de ceux qui gisent dans leur hamac. Bientôt les chefs, effrayés des ra-

vages du mal, sont obligés de tenir conseil pour savoir s'il est prudent, s'il est possible de continuer la route. Quand on s'assembla, l'expédition venait d'arriver au Tchadda, qui verse ses eaux dans le Niger, à quatre-vingts lieues environ de l'embouchure. Une ferme-modèle avait été fondée près de ce confluent. Ainsi les commandans de l'expédition avaient exécuté la partie la plus importante de leur mission. M. William Allen fut d'avis de revenir en arrière et de reprendre la mer sans délai : son expérience lui défendait d'affronter plus long-temps un mal dont les progrès ne pouvaient plus être arrêtés que par l'air salubre de l'Océan; mais le capitaine Trotter ne put supporter l'idée de borner son voyage à la partie du fleuve déjà explorée. Avide de découvertes nouvelles, désireux d'étendre au plus grand nombre possible d'Africains les bienfaits des traités qu'il était chargé de conclure, il persista dans la résolution de poursuivre sa route. En conséquence, il fut décidé que le *Wilberforce* et le *Soudan* quitteraient le Niger après avoir reçu à bord tous les malades, tandis que l'*Albert* continuerait à en remonter le cours avec un équipage nouveau, composé exclusivement d'hommes valides choisis sur les trois bâtimens.

Le 21 septembre, M. William Allen et le capitaine Trotter se séparèrent, l'un pour conduire les malades à l'île de l'Ascension, l'autre pour continuer son chemin. M. Trotter espérait arriver à Rabbah, où il eût cherché à obtenir du gouverneur, au nom du sultan des Fellatahs, un traité obligatoire dans toutes les provinces soumises à la domination de ce peuple conquérant; mais la fièvre ne lui permit pas d'accomplir ce dessein. Le 28 septembre, époque où il arriva à Egga, ville située à une centaine de lieues dans le fleuve, la plupart des officiers de l'*Albert* étaient étendus sur leurs cadres; le capitaine lui-même n'avait pu échapper aux atteintes du fléau. Il ne restait plus qu'un seul mécanicien en état de faire le service des chaudières.

Le chef d'Egga, nommé Rogang, n'était qu'un tributaire des Fellatahs de Rabbah. Ce roi, réduit à une véritable misère, voyait arriver avec joie les Européens chargés de lui offrir des présens; mais il n'osa pas témoigner sa satisfaction, dans la crainte que son suzerain de Rabbah n'en prît de l'ombrage. Dévoré de curiosité, il refusa de venir à bord de l'*Albert*, de peur d'être accusé de connivence avec les blancs. Lorsqu'il les reçut dans sa demeure, pauvre et humble comme celles de ses sujets, ce fut avec mystère et sans autre entourage que trois domestiques. « Je serais bien heureux, dit Rogang aux officiers envoyés par le capitaine Trotter, de voir le commandant; mais la nouvelle de notre entrevue serait aussitôt portée à Rabbah, et le gouverneur dirait : « Ah! Rogang a été voir les blancs! » Et comme il a grand'peur des blancs, ceux-ci ne seraient pas plutôt partis, que Rogang éprouverait les résultats de son imprudence. » Les officiers lui

parlèrent de l'abolition de la traite; il répondit qu'il serait fort content d'y contribuer, mais qu'il ne pouvait rien faire sans connaître les intentions du chef des Fellatahs. Enfin il fut impossible de rien obtenir de ce pauvre souverain. Quand les Anglais le quittèrent, il leur dit pourtant : « Dieu vous bénisse et vous protége! » Ces mots furent prononcés en tremblant, car en ce moment quelques Fellatahs l'observaient de loin.

Egga est une grande ville qui ne réunit pas moins de dix mille habitans. Malheureusement l'expédition était hors d'état, on le sait, d'y utiliser son séjour. Il fallait d'ailleurs renoncer à pousser plus loin le voyage. Parmi tout l'équipage de l'*Albert*, huit hommes seulement restaient debout : un matelot, le sergent des soldats de marine et un de ses subordonnés, le capitaine d'armes, un contre-maître, l'infirmier, le docteur Stanger, géologue, et le médecin de l'expédition, M. Mac-William.

Le 6 octobre, on commença à descendre la rivière, le docteur Stanger faisant le service de la machine à vapeur. Dans le cours de la journée, le navire toucha trois fois, mais on parvint heureusement à le dégager. Le 8, un des officiers, dans le délire de la fièvre, monta sur le pont et se jeta par-dessus le bord. Le 9, on mouilla devant la ferme-modèle, qui comptait à peine de quinze à vingt jours d'existence. Le directeur de cet établissement, M. Carr, homme de couleur; le maître d'école, M. Kingdon; le jardinier, M. Ansell, étaient confinés dans leurs lits par la fièvre. En outre, la mésintelligence régnait au sein de la petite colonie. Le désordre y était au comble. En conséquence, on embarqua les malades, et l'établissement fut laissé à la garde exclusive d'Africains, sous la conduite d'un nègre créole né dans les colonies américaines. Le 10, on revit la ville d'Iddah. En cet endroit, le dernier matelot capable de faire le service à bord alla grossir la liste des malades. L'*Albert* se retrouva devant Aboh le 12 octobre, et le roi Obi s'empressa de fournir à l'équipage, dont on lui laissa ignorer la détresse, le bois et les rafraîchissemens nécessaires. Le 13, enfin, on rencontra le navire l'*Ethiope*, conduit par le capitaine Becroft, qui avait encore une fois remonté la rivière pour sauver ses compatriotes d'une perte certaine. En effet, MM. Mac-William et Stanger succombaient à la fatigue, et, sans l'arrivée de M. Becroft, l'*Albert* eût peut-être été abandonné au milieu du courant et livré à la rapacité des indigènes. L'*Albert* sortit du Niger le 17 octobre; il y était entré le 13 août. L'équipage de ce navire était donc resté près de deux mois dans le fleuve. On calcule que les eaux du Niger atteignent leur niveau le plus élevé vers le 20 septembre. A partir de cette époque, elles se retirent, laissant à découvert les terres basses, qui deviennent alors des foyers pestilen-

tiels. Dans l'année où l'expédition du capitaine Trotter eut lieu, la crue avait été très forte, et par conséquent l'étendue du terrain inondé plus considérable que d'habitude. Les causes de maladie devaient être plus nombreuses et plus redoutables. M. William Allen avait donc fait un sacrifice nécessaire en quittant la rivière avant la décroissance des eaux. Les Anglais ont donné à l'embouchure du Rio-Noun, par où l'expédition de 1841 a pénétré dans le Niger, le nom de *Porte du cimetière.*

L'année suivante, au mois de juillet, le lieutenant Webb, de la marine royale d'Angleterre, est entré dans le fleuve pour ravitailler la colonie formée au confluent du Tchadda et du Niger; mais il l'a trouvée dans un tel état de désorganisation, qu'il en a ramené tous les débris à Fernando-Po.

Telle est, en résumé, l'histoire des expéditions tentées pour l'exploration du Niger. Si la France, qui a des intérêts de politique et de commerce à la côte occidentale d'Afrique, n'a pas pris sa part des périls affrontés en dernier lieu par l'Angleterre pour le progrès de la civilisation dans ces contrées, elle pourra avant peu revendiquer une place dans cette grande entreprise. Un de nos jeunes officiers de marine se propose de remonter incessamment le Niger. M. le capitaine de vaisseau Bouet-Willaumez, dans un excellent livre publié en 1846 (1), semble avoir d'avance tracé le plan de cette expédition. «En pénétrant, dit-il, dans le Niger par la branche d'Ouère, qu'on peut qualifier du nom de branche française à cause de nos anciennes possessions, mais en y pénétrant avec un petit pyroscaphe calant un mètre au plus, lequel pyroscaphe n'aurait, comme ceux du Sénégal, que des matelots et des mécaniciens indigènes, même des officiers africains instruits en Europe, on éviterait à la fois l'influence de la partie la plus marécageuse du delta et les ravages mortels qu'exerce le climat sur la constitution des Européens. Ce rôle semble réservé à la France, qui a formé une pépinière de jeunes mécaniciens sénégalais, et fait parcourir en se jouant à ses pyroscaphes du Sénégal près du double de la distance du cours exploré du Quorra ou Niger. Sans doute ce dernier fleuve n'est pas, comme on avait pu le penser, un large et profond cours d'eau navigable jusqu'au grand centre africain de Tombouctou, où s'est illustré notre compatriote Caillié; mais il reste beaucoup à faire pour relier ensemble les explorations des voyageurs Caillié et Lander.» Ajoutons qu'il ne faudrait pas se borner à relier, comme le dit M. Bouet, les découvertes déjà faites. Une vaste carrière s'ouvre devant les voyageurs. Le Tchadda, qui vient se perdre

(1) *Description nautique des côtes de l'Afrique occidentale comprises entre le Sénégal et l'équateur.*

dans le Niger, paraît être un grand fleuve. On suppose qu'il parcourt une vaste étendue de pays dans l'intérieur de l'Afrique. M. Allen, en particulier, croit qu'en remontant le cours du Tchadda, on arriverait à la mer intérieure nommée lac Tchad, que le major Denham et le capitaine Clapperton ont visitée. Au lieu de recommencer dans le Niger un voyage d'exploration qui n'a plus rien à nous apprendre, du moins jusqu'à l'endroit, au-dessus de Rabbah, où la navigation est interceptée par une barrière de rochers, ne vaudrait-il pas mieux diriger des recherches dans le Tchadda, dont les bords sont encore à peu près inexplorés? Il serait digne de la France de donner la première au monde des informations précises sur ce cours d'eau, dont l'importance paraît certaine. Lors de la dernière expédition dont nous venons de raconter la funeste issue, le *Wilberforce*, arrivé à la hauteur du Tchadda, devait se séparer de l'*Albert* et remonter ce fleuve, tandis que ce dernier navire continuerait son voyage dans le Niger. On sait pourquoi M. Allen n'a pu exécuter cette partie de ses instructions. Il serait honorable pour des voyageurs français d'accomplir ce que l'expédition anglaise n'a pas fait, et nous nous réjouirions de les voir engager cette lutte pacifique, qui ne pourrait que tourner au profit de la science.

III. — INSTITUTIONS ET MŒURS DES RIVERAINS DU NIGER.

L'attention des derniers explorateurs du Niger ne s'est pas portée seulement sur ce fleuve même, mais sur les institutions et les usages des populations qui en habitent les bords. Les navires ont mouillé devant trois grands centres de populations : Aboh, Iddah, Egga. Les deux premiers étaient parfaitement indépendans; le troisième était tributaire des Fellatahs. Les habitans d'Aboh sont païens, ceux d'Iddah sont musulmans; ceux d'Egga n'ont aucun caractère particulier. Musulmans comme leurs voisins d'Iddah, rien ne les distingue, si ce n'est leur état d'asservissement sous une domination étrangère. Les populations d'Aboh et d'Iddah, qui offrent entre elles des contrastes très frappans, méritent seules de nous arrêter.

A Aboh, les idoles sont nombreuses. Ce sont, en général, des figures humaines sculptées en bois ou en terre. En outre, les habitans suspendent à leur cou des amulettes, auxquels ils attribuent des vertus contre les blessures et les maladies. De longues perches plantées dans l'enceinte de leurs demeures portent plusieurs de ces amulettes protecteurs des personnes et du logis. Ils adorent dans leur principale idole la représentation d'un être mystérieux qui réside dans la profondeur des forêts; ils lui attribuent la connaissance de tout ce qui se passe sur

la terre, et le pouvoir de punir les méchans. Le culte qu'ils adressent à cette divinité a pour intermédiaire une classe d'individus qui cumulent avec leurs fonctions de prêtres celles de médecins; ceux-ci sont redoutés et courtisés même par les chefs, car on leur attribue généralement un pouvoir surhumain, et entre autres celui de rendre la divinité favorable ou contraire. On offre aux idoles des libations de vin de palmier; on égorge sur leurs grossiers autels des poules, des chèvres et d'autres animaux; on y sacrifie même des hommes dans les occasions solennelles, avec d'horribles raffinemens de barbarie.

Le gouvernement d'Aboh est une monarchie élective et héréditaire à la fois dont it n'y a pas d'exemple dans les constitutions européennes. Lorsqu'il s'agit de choisir un souverain, les anciens, ou chefs de villages, au nombre de soixante, se réunissent et procèdent à l'élection; mais leur choix est ordinairement limité aux fils du roi. L'aîné est presque toujours désigné. Cependant il ne faut pas croire que, dans ce conseil, on n'examine pas les titres des candidats. Celui qui est considéré comme devant recevoir le plus docilement la direction de ses électeurs a de grandes chances de l'emporter. Le pouvoir du roi d'Aboh est absolu; il a droit de vie et de mort sur ses sujets; mais, si sa conduite politique déplaît aux anciens, ceux-ci se défont de lui sans bruit, au moyen du poison. Il est donc entièrement dans leur dépendance. A Aboh, on comptait, à l'époque du passage des navires, dix chefs ou anciens revêtus de différentes dignités. Chaque village a un gouverneur qui est responsable devant le roi et le conseil de l'administration de son district; en outre, un individu est nommé dans chacun de ces mêmes villages pour rendre la justice. Ses arrêts, dans les cas très graves, peuvent être réformés par un appel au conseil des anciens; dans les circonstances ordinaires, ses sentences ont besoin de la confirmation du gouverneur. Au nombre des crimes qui sont considérés comme méritant le châtiment le plus sévère est l'adultère avec une des femmes du roi. Les deux coupables sont ordinairement mis à mort, et le témoin même involontaire du crime subit le même sort. Le meurtre est puni suivant la loi du talion, le vol de bestiaux par la pendaison, les larcins par la prison ou le fouet.

Lorsque l'état est menacé, tous les hommes susceptibles de porter les armes suivent le roi à la guerre; mais, si un village isolé est attaqué à l'improviste par l'ennemi, il n'est pas rare que les habitans des localités environnantes laissent leurs voisins se tirer d'affaire comme ils le pourront.

Aboh a une marine. La flotte africaine du roi Obi se compose de canots de différentes dimensions, conduits par un nombre de rameurs esclaves qui varie de vingt à cinquante. Un petit canon est solidement

attaché à la proue de chacune de ces embarcations; elles contiennent, outre leur équipage de rameurs, jusqu'à vingt combattans. Le souverain d'Aboh peut réunir, dit-on, pour une « grande guerre » trois cents canots armés de cette façon. Aboh, par sa position à l'extrémité du delta, commande le Niger; les rapports des populations de l'intérieur avec celles de la côte maritime peuvent être interceptés par le souverain de cette ville. Elle est l'entrepôt du commerce, et toutes les marchandises qui montent ou qui descendent le fleuve lui doivent un tribut. C'est ce qui explique le développement de ces forces navales.

Dans toute l'étendue de l'Afrique, il est interdit aux commerçans d'un état d'en franchir les frontières. Des villes situées sur les limites des provinces sont les lieux d'échange où les populations des pays limitrophes viennent trafiquer entre elles. Par exemple, le territoire du roi d'Aboh a deux marchés : l'un, situé en bas du fleuve à l'endroit où expire le pouvoir de ce souverain; l'autre, placé dans le haut du Niger, sur les confins du royaume d'Iddah. Au marché qui se tient en amont, les habitans reçoivent les produits de l'intérieur, et ils vont les échanger, en aval, contre les marchandises d'Europe apportées sur la côte. On conçoit quels profits assure cet usage aux tribus du bord de la mer, par les mains de qui passent exclusivement tous les objets de fabrique européenne, si précieux pour les Africains. Il n'est que trop vrai cependant que ces malheureuses peuplades sont les plus abruties et les plus vicieuses de l'Afrique. Leur état social est de beaucoup inférieur à celui des habitans des contrées centrales. Ceci peut être attribué à deux causes : la première est que la conquête musulmane ne s'est pas étendue jusqu'à l'Océan, et que les tribus païennes qui habitent les rivages de la mer paraissent être les débris de nations expulsées de l'intérieur, qui sont demeurées rebelles à la civilisation implantée en Afrique par les sectateurs du Coran; la seconde, c'est que les Européens, avec les richesses de leur industrie, ont apporté à la côte d'Afrique leurs vices les plus dégradans : l'avarice, source du trafic des noirs, et l'ivrognerie. Quoi qu'il en soit, cette loi commerciale qui défend aux populations de trafiquer au-delà des pays qu'elles habitent est un obstacle aux développemens du commerce légal avec l'Afrique. En effet, les produits de l'intérieur ne parviennent que très difficilement à la côte, et la plupart du temps les tribus africaines au bord de la mer n'ont rien à échanger contre les chargemens de navires venus d'Europe. Il faut excepter pourtant de la règle générale les *kafilah*, ou caravanes, qui traversent au milieu de dangers de toute espèce une grande étendue de pays.

Les femmes dans le royaume d'Aboh sont célèbres pour leurs charmes. L'idéal de la beauté, dans cette partie de l'Afrique, est une obésité qui va jusqu'à ôter aux Vénus africaines la faculté de se mouvoir.

Aussi le premier soin d'un homme qui se marie est d'enfermer sa femme dans sa demeure, avec défense de prendre aucune espèce d'exercice. Par cette méthode d'engraissement, on parvient à donner au beau sexe du pays des attraits réellement monstrueux.

La ville d'Aboh réunit de sept à huit mille habitans. C'est un assemblage de huttes élevées çà et là au fond d'une crique, sans aucune symétrie. Ces huttes sont construites en terre et couvertes d'un toit formé de feuilles sèches et de joncs qui croissent en abondance sur les bords de la rivière. On y entre par une ouverture qui sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Cette ouverture est souvent fort basse, et l'on ne peut la franchir qu'en se traînant sur les mains et sur les genoux. Il est même assez plaisant de voir les majestés africaines se traîner *à quatre pattes* hors de leur demeure pour donner audience aux Européens. Aboh a quelque chose de commun avec Venise : ce n'est pas les édifices sans doute, mais les lagunes qui, à l'époque de la crue du fleuve, font de chaque habitation une île d'où l'on ne peut sortir, et où l'on ne peut entrer qu'en bateau. L'insalubrité de cette situation se fait sentir même aux indigènes, et les maladies font de grands ravages dans la ville, lorsque les eaux se retirent.

En atteignant le sommet de la hauteur où est située la ville d'Iddah, les voyageurs de la dernière expédition jouirent de la vue d'un magnifique panorama. A leur droi e était placée la cité musulmane avec ses groupes de maisons jetées irrégulièrement sur les flancs de la colline; à leur gauche se déroulait, comme un ruban argenté, le fleuve, éclairé par les rayons de la lune, s'étendant à perte de vue de ce côté de l'horizon. En face d'eux, sur l'autre rive, s'offrait une riche contrée coupée de plaines et de collines, présentant l'aspect de la plus vigoureuse végétation, et se perdant graduellement dans un cadre de hautes chaînes de montagnes. Cette belle situation de la ville n'est pas sans influence sur les habitans, et on remarque ici une amélioration sensible dans les caractères physiques et moraux de la population. La race est plus belle et plus intelligente; l'industrie est plus développée, l'agriculture mieux entendue.

Le nombre des habitans d'Iddah s'élève à dix mille environ. La ville est composée de plus de deux mille maisons ou cases, dont les murs sont bâtis en pierres cimentées avec de l'argile. Ces constructions sont de forme ronde, couvertes d'un toit conique, au sommet duquel perchent les vautours, épiant, dans un état de somnolence causée par l'excès de nourriture, les débris d'animaux et de végétaux qui proviennent des repas des habitans. La demeure des gens riches et des chefs est formée d'un certain nombre de ces huttes, élevées sans régularité sur un terrain enclos de murailles. Dans l'espace laissé libre entre les cases, les

chèvres, les moutons, les poules errent tout le jour. La nuit, ces hôtes du logis jouissent du droit incontesté de partager l'abri sous lequel le maître repose. Malgré cela, l'intérieur des huttes est tenu avec une propreté remarquable. L'extérieur est peint en bleu ou plus souvent en blanc, couleur favorite des mahométans de l'Afrique, qui la regardent comme un emblème de la sainteté de leur croyance. Les habitations sont entourées de plantations entretenues avec soin, où les indigènes cultivent le maïs, la canne à sucre, la citrouille, les pistaches de terre, le poivre de Guinée, les ignames, une plante légumineuse qui produit de l'indigo, et du tabac en abondance. Le riz, le maïs, les ignames, sont la base de l'alimentation dans toute l'étendue du Soudan : on en fait des gâteaux soit secs, soit frits, soit arrosés de sauce.

La religion d'état, s'il est permis de s'exprimer ainsi en parlant de l'Afrique, est à Iddah l'islamisme; mais beaucoup d'habitans sont encore païens. Ceux-là même qui professent les doctrines du Coran mêlent à leurs croyances quelques restes d'idolâtrie. Le peuple vit dans une ignorance profonde, et ceux qui sont chargés de son instruction, les *mallams* ou prêtres mahométans, ne sont guère plus instruits que lui. Toute leur science consiste à répéter de mémoire quelques versets du Coran dont ils ne comprennent pas le sens. Les sujets du roi d'Iddah sont bien plus avancés sous le rapport de l'industrie. On fabrique dans la ville des toiles de coton peintes pour vêtir les indigènes, qui portent de longues robes et des manteaux élégamment drapés. On y forge le fer. De nombreux armuriers mettent en vente des sabres, des fers de lance et des flèches fort bien trempées. La préparation du cuir est une autre branche de l'industrie du pays. Avec la peau des chèvres et des moutons, on fait des brides, des colliers, des bracelets, des fouets, des éventails et des coussins.

Le gouvernement d'Iddah est monarchique et héréditaire dans la ligne féminine, c'est-à-dire que l'héritier du trône est le fils aîné de la sœur du roi. Ce mode de succession est le même chez un grand nombre de peuplades africaines. Quel en est le principe? C'est ce qu'il est assez difficile de dire. Le pouvoir du souverain est arbitraire en apparence, mais il est contenu en réalité, comme à Aboh, par l'aristocratie, qui en surveille l'exercice. Toutes les questions importantes sont discutées dans un conseil de chefs présidé par le roi. Les forces militaires du royaume se composent de fantassins et de quelque cavalerie; il y a même une troupe régulière qui fait, en tout temps, le service de gardes-du-corps du chef de l'état, et qui veille aux portes de *son palais*. Quant à la marine, il n'y en a point. Les habitans d'Iddah, vivant au sommet d'une hauteur à deux cents pieds au-dessus du fleuve, n'ont pas les goûts nautiques de leurs voisins d'Aboh.

Les *cauris*, sorte de petites écailles qu'on recueille en abondance aux îles Maldives, sont une monnaie qui a cours à Iddah comme dans tout le Soudan. M. Allen a calculé qu'un tonneau rempli de cauris, rendu en Angleterre, valait, en comptant le fret, environ 30 sous.

La polygamie est en usage dans toute cette partie de l'Afrique. A Iddah, la règle est d'avoir trois femmes; mais les chefs ont des harems de vingt à cinquante houris. Quant au roi, il en possède plusieurs centaines. On sait du reste que le sexe le plus faible n'est pas traité, en Afrique, avec la superbe inhumanité dont on l'a trouvé victime, lors de la découverte du Nouveau-Monde, parmi les Indiens qui peuplaient l'Amérique. La lecture des relations de Mungo-Park, Clapperton, Lander, Caillié, prouve qu'on rencontre fréquemment, au milieu des tribus non civilisées de l'intérieur du continent africain, tous les sentimens qui honorent l'espèce humaine, et entre autres l'amour de la famille, le dévouement, la reconnaissance, la générosité envers les êtres malheureux et souffrans. Ces bonnes dispositions disparaissent parfois sous l'empire des passions du moment. Qui s'en étonnerait? Apprend-on aux Africains à refréner leurs mauvais penchans? leur enseigne-t-on à discerner le bien et le mal? N'ont-ils pas, au contraire, sous les yeux les exemples de tous les vices auxquels s'abandonnent leurs chefs et leurs prêtres? La lumière ne leur est venue de nulle part. L'Europe elle-même n'a eu de rapports avec l'Afrique que pour y fomenter les violences de la traite des noirs.

Mais d'où vient, dira-t-on, que la civilisation ne s'est pas développée en Afrique comme dans les pays occidentaux? La nature africaine ignorerait-elle ce besoin de progrès qui tourmente les hommes d'Occident? manque-t-elle d'activité? est-elle inférieure? On a écrit sur ces questions de gros volumes et des travaux de toute sorte. En Angleterre, en France, on les a discutées avec vivacité, avec passion. En effet, tout débat de cette nature avait en perspective, d'une part l'abolition de l'esclavage, de l'autre le salut des intérêts coloniaux. Aujourd'hui que l'émancipation est un fait accompli en France comme en Angleterre, on peut, Dieu merci, aborder ce sujet en toute liberté d'esprit, et, nous l'espérons, sans provoquer l'irritation de personne, en France ou dans les pays d'outre-mer. Nos observations ne s'appliquent d'ailleurs qu'aux Africains qui habitent l'Afrique, car les noirs des colonies sont dans des conditions bien différentes.

Le développement de notre civilisation sur cet immense continent rencontre trois obstacles principaux : la loi de Mahomet, le climat, le caractère des habitans.

La loi de Mahomet promet dans l'autre vie des jouissances matérielles, et autorise dans celle-ci une grande indulgence pour les pas-

sions grossières. Il sera toujours très difficile d'y substituer la loi de renoncement et de lutte contre les instincts grossiers qui forme la base de notre société. La polygamie, par exemple, et l'esclavage sont deux institutions qu'on aura beaucoup de peine à détruire en Afrique.

Le climat est tel que les Africains ont peu de besoins à satisfaire, et par conséquent peu de stimulans à l'industrie. Les vêtemens sont un luxe, la plupart du temps incommode, dans un pays où la chaleur est très intense. La frugalité est naturelle dans les régions intertropicales. Les estomacs s'y contentent de peu. Quelques galettes de riz ou de maïs suffisent à un indigène robuste. L'abri le plus léger et le plus précaire est tout ce qu'il faut à des êtres qui vivent dans une atmosphère étouffante.

Le caractère des Africains a son côté séducteur. Comme nous l'avons déjà dit, la race noire est douce, sociable, capable de fidélité et de dévouement : c'est du moins sous cet aspect qu'elle s'est montrée à l'Europe; mais elle ne se distingue pas certainement, comme la race des hommes du Nord, par l'activité dévorante. Quoique les Africains ne voient pas précisément dans le loisir un attribut de l'homme et le signe distinctif de la dignité du sexe masculin, cependant il ne faut pas oublier que, dans un pays où l'esclavage existe, le travail est nécessairement regardé comme indiquant une certaine infériorité.

La civilisation européenne, qui n'a jamais jeté de profondes racines en Afrique, y a été introduite par la traite et par les missions. La traite, que nous n'avons pas besoin de qualifier ici, a eu pour résultat Saint-Domingue, Libéria, Sierra-Leone, etc.; elle a produit des populations dévoyées, pratiquant mal des institutions qui ne leur sont pas sympathiques. Les missions n'ont pu fonder rien de stable en Afrique. Certes, si jamais efforts ont mérité le succès, ce sont ceux des infatigables prêtres qui ont porté au Congo les préceptes et les exemples de la vie chrétienne. Avec la semence de la parole divine, ces hommes zélés avaient répandu, dans ce pays les germes de toutes les connaissances européennes. Après les avoir vainement cultivés pendant de longues années, ils ont été obligés d'abandonner ce travail stérile. Aujourd'hui, il ne reste de leur passage d'autre trace que les ruines de quelques églises. Ainsi d'habiles jardiniers avaient essayé, sur les bords du Sénégal, d'acclimater, il y a quelques années, les plantes greffées de l'Europe et de former des pépinières. Allez aujourd'hui visiter ces jardins : partout la végétation vigoureuse que le terrain produit spontanément a étouffé les plantes exotiques. Il ne reste plus aucun vestige des défrichemens. N'a-t-on pas mille exemples d'Africains transportés, dès leur enfance, dans un centre de civilisation européenne, élevés avec les plus grands soins, formés à nos usages, initiés

à notre industrie et à nos arts, qui, dès leur retour sur le sol natal, n'ont eu rien de plus pressé que d'oublier tout ce qu'ils avaient appris chez nous? Les récits des voyageurs sont semés de ces traits d'antipathie instinctive contre les mœurs et la civilisation de la race blanche. Il y a des personnes qui ont la simplicité de croire que le spectacle de la civilisation européenne et les félicités qu'elle offre ont pour l'Africain des attraits irrésistibles. C'est une bien grande erreur. Le noir qui s'éloigne volontairement de ses pénates, disons mieux, de ses fétiches, pour gagner de l'argent avec les blancs, soit dans la marine, soit dans tout autre service, n'a rien de plus pressé, quand il a amassé son pécule, que de revenir dans sa tribu pour y vivre de la vie du pays. Les preuves de ce fait abondent dans l'histoire des voyages.

Qu'en faut-il conclure? Que les Africains sont une race inférieure? Non, mais qu'ils sont une race différente, qui a d'autres penchans et d'autres aptitudes que les Européens. Si l'orgueil que nous inspire notre civilisation est un orgueil légitime, ce serait être par trop exclusif que d'exiger que ce qui nous convient parfaitement soit également bien approprié à toutes les parties du monde. Il faut tenir compte des constitutions physiques, des tempéramens, du milieu dans lequel les hommes vivent. Les Africains sont des Africains, et non des Européens vivant en Afrique. On réussira sans doute à façonner des fractions de ces populations à notre manière de vivre, de même qu'on teint en rouge ou en bleu le bois d'un arbre, en mêlant à la séve qui circule sous l'écorce une liqueur hétérogène; mais on ne fera jamais que notre genre de vie soit celui qui leur convient le mieux. Sans vouloir faire une comparaison malséante entre les animaux et les hommes, disons encore ceci : Vous pouvez bien dresser un noble chien de chasse à faire faction sur deux pattes, portant un bâton en guise de fusil; vous pouvez l'élever de manière à ce qu'il sache désigner telle ou telle carte, compter les heures; vous pouvez enfin lui apprendre cent autres tours semblables: vous ne ferez jamais qu'il préfère ces exercices à la guette et à la poursuite du gibier.

Nous admettons parfaitement qu'un noir se distingue dans les sciences ou dans les arts des blancs, nous admettons qu'un Africain puisse s'élever au-dessus du commun des Européens par la pratique et suivant les lois de la civilisation européenne; mais ces exemples seront toujours rares, parce qu'ils supposent une contrainte imposée à la nature. Les hommes sont égaux, c'est notre conviction : les noirs valent les blancs et les blancs valent les noirs. Ce n'est pas à dire pour cela que les races différentes aient une aptitude égale pour toutes choses. Telle n'est pas notre opinion; tels n'ont pas été non plus, sans doute, les desseins de la Providence, qui a voulu que les Africains soient noirs, que les Euro-

péens soient blancs, et que les hommes à peau jaune ou rouge ne soient ni blancs ni noirs.

Après tout, de ce que notre civilisation ne serait pas précisément celle qui conviendrait à la race noire, faudrait-il en conclure que les éternelles vérités, les lois immuables du juste et de l'injuste, les principes fondamentaux sur lesquels doit reposer toute société, ne sont pas applicables à l'Afrique? Loin de nous une telle pensée. Il n'y a pas de pays où l'anarchie soit une bonne chose, où la violence soit de droit, où l'oppression soit juste. L'Afrique, qui est livrée à l'anarchie, à la violence et à l'oppression, a besoin, avant tout, d'ordre intérieur, de lois protectrices, de gouvernemens forts et organisateurs. Nous pouvons contribuer à ce qu'elle obtienne ces bienfaits, surtout par la suppression de la traite des noirs. Si la traite a placé au sein de la civilisation les Africains transportés hors de leur pays, elle a fomenté, en Afrique même, la discorde et les guerres qui sont des obstacles à toute civilisation. Avec la traite, il ne peut y avoir sur ce continent ni sécurité personnelle, ni ordre public, ni progrès sérieux d'aucun genre. Il faut donc supprimer la traite par respect pour nous-mêmes et par devoir envers les populations noires. Les gouvernemens de l'Espagne et du Brésil comprendront sans doute la nécessité de prendre à cet égard des mesures efficaces. La traite supprimée, un ferment bien puissant de désordres intérieurs aura disparu. Souhaitons qu'alors l'Afrique produise un homme, une nature d'élite, un génie qui, faisant pour elle ce que Charlemagne a fait pour une partie de l'Europe, y implante, par la conquête ou autrement, les germes impérissables d'une civilisation appropriée au pays.

PAUL MERRUAU.

LE

CHALE VERT.

I.

Voici, madame, une petite histoire. Je crains qu'elle ne vous paraisse bien anodine, en ces jours d'émotions violentes. Telle qu'elle est, je vous l'adresse, et, si elle vous distrait un instant, je n'aurai pas perdu ma peine. Vous en connaissez le héros : c'est notre ami Ladislas, qui nous a quittés il y a peu de mois pour aller revoir, après un long exil, sa chère Pologne. Je profite de son absence pour vous conter une aventure qui lui advint à Paris voici quelque trois ans.

Ladislas fut un matin réveillé par un gai rayon de soleil qui illuminait sa chambre. Il se leva et ouvrit sa croisée; elle donnait sur un de ces rares petits jardins que notre capitale renferme encore, en dépit des spéculateurs. C'était une délicieuse matinée. L'air, rafraîchi la nuit par une ondée, était chargé de la senteur des lilas et des violettes; les feuilles naissantes avaient un éclat métallique; le ciel était bleu, le soleil jouait dans les arbres; une quantité de moineaux gazouillaient, chantaient, bavardaient,

N'ayant pour vingt amours qu'un seul arbuste en fleurs,

et deux beaux merles, hôtes habituels du jardin, s'agaçaient avec plus de gravité en sautillant sur le sable humide de l'allée. Ladislas contempla le sourire charmant et écouta la voix harmonieuse de la nature qui

se réveille. Il respira à pleine poitrine cet air embaumé des matinées d'été, qui est le plus enivrant des philtres d'amour. Il se sentit plein de jeunesse, de sève et de santé. Content de vivre et pensif cependant, il s'accouda et songea long-temps, sans trop savoir à quoi il songeait. L'idée de son isolement vint peser sur son cœur, et le démon de l'amour lui souffla mille tentations à l'oreille. « Heureux les moineaux! dit-il tout à coup; ils ne s'inquiètent de rien que de s'aimer au printemps, et ils se quittent sans regret après s'être aimés sans y penser : que ne faisons-nous comme eux? » Tout en raisonnant ainsi, Ladislas ferma sa croisée, descendit dans son jardin, puis il sortit dans la rue. Le hasard, ce dieu des aventures, le poussa vers les Champs-Élysées, qui n'étaient pas éloignés de sa demeure.

Tout en marchant d'un pas lent, la tête baissée, l'œil distrait, le front rêveur, il atteignit sans s'en douter l'avenue Gabrielle; c'est là que l'attendait la fortune. Comme il s'arrêtait indécis et regardait autour de lui, ne sachant où aller, il vit passer au loin, à l'ombre des grands arbres, une robe blanche et un châle vert. Toute hésitation cessa; il alla droit vers la promeneuse matinale, et se trouva bientôt marchant à quinze pas derrière elle. La jeunesse a un instinct qui la trompe rarement. Du premier coup d'œil, Ladislas jugea que la dame au châle vert était charmante. Elle marchait très lestement, d'un air délibéré; son châle, que rendait inutile la douceur de la température, avait glissé, et, laissant deviner le contour irréprochable des épaules, il s'était enroulé coquettement, comme s'il y eût pris plaisir, autour d'une taille souple et svelte. Cette inconnue à la vive allure ne semblait nullement songer aux *Méditations* de Lamartine, et rien dans sa tournure ne décelait cette *morbidezza* dont les poètes éplorés se plaisent à doter leurs héroïnes; elle volait. Ladislas jeta sur les pieds qui couraient devant lui un regard de connaisseur. Comme il avait beaucoup voyagé, il n'avait pas, en fait de pieds, de goût exclusif. Avec les Orientaux, il avait admiré des pieds ronds comme des fers à repasser; avec les Espagnols, il s'était amouraché des pieds courts; il adorait avec les Français les pieds des Parisiennes, qui sont, quoi qu'on dise, les plus étroits du globe. Sans être d'une petitesse microscopique et prétentieuse, les pieds de l'inconnue, nerveux, fermes et agaçans, avaient cette forme cambrée que l'on nommait aristocratique dans le temps où cette qualification était permise. De plus en plus satisfait de son examen, Ladislas se pencha en avant, partit au pas de charge, dépassa la promeneuse, et tourna la tête d'un air convenablement distrait. — Peste! grommela-t-il en continuant sa course, elle est ravissante. — Son regard, en effet, si furtif qu'il eût été, s'était posé sur un visage qui tenait, contre l'ordinaire, toutes les promesses de la tournure. La dame au châle vert paraissait avoir vingt-cinq ans. Elle avait les yeux très

noirs, quoique blonde, et l'éclat méridional de son regard animait de la façon la plus piquante son teint d'une fraîcheur allemande. Voilà ce qu'avait entrevu notre ami, et il brûlait d'observer davantage; mais, tandis que sa curiosité le tirait en arrière, une idée de convenance que l'aspect de l'inconnue, je le dis à sa louange, avait fait naître en lui, le poussait en avant, lui défendant de se retourner encore. Il prit un terme moyen : s'arrêtant court, il tomba en extase devant le palais à peine achevé de Mme de Pontalba. Un instant plus tard, il sentit plutôt qu'il n'entendit le frôlement du peignoir blanc qui passait derrière lui, et bientôt il put reprendre sa promenade les yeux fixés sur les plis gracieux du cachemire et sur les pieds que vous savez. — Que diantre, se demanda-t-il, vient faire, à sept heures du matin, aux Champs-Élysées, une aussi charmante femme? Viendrait-elle à un rendez-vous? Et une sorte d'irritation jalouse tressaillit en lui. Et qui sait si elle n'a pas ce matin ouvert sa fenêtre, si elle n'a pas respiré l'odeur des violettes de son jardin, écouté chanter les oiseaux, et si elle n'est pas venue, comme moi, se promener, parce que les vents sont à l'amour et qu'elle étouffait dans sa chambre? Elle a une taille et des yeux à rendre fous ceux qui la regardent. Si je lui disais que ses yeux et sa taille m'inspirent une très douce folie? — Tout en raisonnant ainsi, Ladislas s'était fort rapproché de la dame; celle-ci, arrivée au bout de l'allée, se retourna tout à coup. Ils se trouvèrent face à face. Tous les deux parurent décontenancés. Ce fut un éclair, mais les sourcils noirs de l'inconnue se froncèrent imperceptiblement, et une ombre de crainte courut sur son frais visage. Le cœur manqua à notre ami, il s'inclina respectueusement en manière d'excuse et passa son chemin. La jolie dame changea d'itinéraire; elle coupa en diagonale à travers les arbres, se dirigeant vers la grande avenue. Une citadine était là qui stationnait. Sur un signe, le cocher ouvrit la portière; l'inconnue monta lestement le marche-pied, et la petite voiture prit la route de la barrière de l'Étoile.

Interdit, les deux mains dans ses poches, le visage ébahi, Ladislas regarda un instant s'éloigner le prosaïque véhicule qui emportait ses espérances et son aventure. — Non, morbleu! non, dit-il ensuite, cela ne finira point ainsi, et il chercha des yeux un cabriolet quelconque à l'aide duquel il pût entreprendre un genre de chasse où il n'était point novice. L'avenue, par malheur, était déserte, et la citadine allait s'éloignant. Un seul parti s'offrait, il le prit, et le voilà qui lutte de vitesse avec le char numéroté. Il s'aperçut bientôt que le cheval, si mauvais qu'il fût, avait sinon plus de train, au moins plus de fonds que lui : il tenait pied encore; mais quand finirait la course? Si le souvenir des yeux d'antilope de la jeune femme soutenait son courage, la respiration faisait défaut. Dans son dépit, une idée audacieuse et su-

bite le frappa. Hors quelques grooms qui promenaient des chevaux, personne, à cette heure matinale, ne pouvait le voir; son paletot avait la plus modeste apparence, et puis, pensa-t-il, qu'on me prenne si l'on veut pour un laquais de province! Il fit un dernier effort, atteignit la citadine, et se hissa, non sans peine, derrière la boîte qui renfermait son nouvel amour.

— Ohé! dites donc.... observa le cocher en se retournant.

Ladislas tira de sa poche une pièce de cinq francs, et la fit glisser sur le toit de tôle. Le cocher regarda notre ami d'un air sournois, ferma l'œil gauche, fit claquer sa langue contre son palais, et se tournant vers son cheval :

— Hi! Lacenaire! cria-t-il. Obéissant à cette terrible injonction, qui fut appuyée d'un grand coup de fouet, la pauvre bête se mit à galoper des pieds de devant, tandis que ceux de derrière exécutaient une sorte de trot balancé. C'était sa plus rapide allure. Rougissant de son nouveau rôle, Ladislas regarda autour de lui avec crainte, prêt à y renoncer; puis, songeant que le plus pénible était fait, il releva le collet de son paletot, et résolut de poursuivre l'aventure.

Après avoir roulé jusqu'à la rue Neuve de Berry, le fiacre prit à droite, se dirigeant vers le faubourg du Roule, tourna à gauche et à droite une seconde fois; enfin il s'arrêta devant le n° 14, rue.... (je vous demande la permission de taire le nom de la rue). Ladislas sauta vite à terre, et, voulant voir encore sans être vu, il put s'éloigner de quelques pas, tandis que l'Automédon descendait plus lentement de son trône. Aussitôt la portière ouverte, le joli pied parut le premier, le châle vert ensuite, et l'inconnue sauta sur le trottoir avec une légèreté que n'eût pas désavouée Mlle Elssler.

— Et maintenant, madame, comment vous expliquer ce qui arriva, si vous ne croyez pas au fluide magnétique, si vous persistez à nier cette puissance d'attraction qui vous force quelquefois dans une foule à lever les yeux sur un regard impérieusement fixé sur vous? La jeune femme, si elle pensait encore, ce qui n'est guère probable, à son persécuteur des Champs-Élysées, n'avait aucune raison de supposer qu'il fût en ce moment si près d'elle; pourtant, chose étrange! en posant le pied sur la barre de la porte cochère, elle tourna rapidement la tête du côté où était Ladislas, et aperçut notre ami, rouge encore et tout essoufflé de sa course. Aussitôt elle disparut; c'est à peine si le jeune homme avait entrevu les beaux yeux noirs; pourtant, comme sa modestie ne l'aveuglait pas, il se persuada que son impertinence, loin de courroucer la dame au châle vert, avait provoqué sur son visage un sourire imperceptible qui n'avait rien de désespérant. On a bien raison de dire que le cœur féminin a des mystères qui resteront éternellement inexpliqués.

Le cocher avait regagné son siége. Il tourna son équipage, et, passant devant Ladislas, il le regarda de nouveau en fermant l'œil gauche et en faisant claquer sa langue.

Resté seul dans la rue, notre ami se trouva fort embarrassé. Il se promena quelque temps; il regarda avec anxiété les fenêtres; il examina la cour de l'hôtel, la loge du concierge, il se consulta, et enfin, prenant une grande résolution, il passa la porte à son tour et entra chez le portier.

— Avez-vous des appartemens à louer? demanda-t-il d'un ton dégagé.

Il lui fut répondu qu'une seule chambre, très petite, sans cheminée, au cinquième, donnant sur la cour, était à louer. C'était précisément, assura Ladislas, ce qu'il cherchait; la chambre donnait sur la cour, il n'entendrait pas le bruit de la rue; elle était au cinquième, le jour devait y être superbe pour peindre; il n'y avait pas de cheminée, il y ferait mettre un poêle, et c'était, selon lui, le seul moyen d'avoir chaud. Force fut au concierge de se résigner; il s'arma d'un trousseau de clés et monta, tout en grommelant, les cinq étages. Les voyageurs arrivèrent à une assez méchante chambre que Ladislas ne manqua pas de trouver charmante. Il ouvrit la fenêtre, et commença, sans se faire faute de donner la réplique au concierge, l'exploration qui était le but de son ascension. — La maison, disait-il, paraissait fort silencieuse, et cela lui plaisait; ce silence convenait à un travailleur, etc., etc. Tandis que sa bouche parlait ainsi, ses yeux parcouraient et examinaient avec un secret pressentiment les six fenêtres du premier étage; l'arrangement intérieur, les rideaux de tulle dont elles étaient ornées, révélaient l'élégance de l'appartement dont ils tamisaient le jour. — Et de quel prix est cette chambre? continuait notre ami. Il n'entendit pas la réponse, car il lui sembla dans ce moment qu'un frôlement inaccoutumé agitait le tulle brodé des rideaux, et son attention se reporta tout entière vers la cour. Une sorte de demi-juron, moitié plaisant, moitié insolent, qui fut articulé très nettement par le concierge impatienté, le rappela à lui. Ladislas, croisant les bras sur sa poitrine, le regarda en riant.

— Vous vous impatientez, lui dit-il, et vous avez raison. Allons au fait, et laissons la chambre pour aujourd'hui. Je veux vous faire une simple question, et je vous paie la réponse cinq francs.

Le concierge prit la pièce, sans paraître très surpris de cette brusque entrée en matière.

— Comment se nomme la dame qui habite derrière ces petits rideaux? continua Ladislas.

— La vicomtesse de Mortemer.

— Est-elle mariée?

— Oui, mais son mari est absent.

— Reçoit-elle beaucoup de monde?

— Personne.

— C'est bien, n'est-il pas vrai, une jeune femme, assez grande, très jolie, blonde, avec des yeux noirs?

— Non, monsieur; Mme la vicomtesse n'est pas très jeune : elle est petite, elle n'est pas très jolie, elle a les cheveux noirs et les yeux bleus.

— Comment, des cheveux noirs! mais ce n'est donc pas cette dame en châle vert qui vient d'entrer?

— Non, monsieur; je ne connais point cette dame. Elle a demandé Mme la vicomtesse.

— Alors, bonsoir, mon ami; nous perdons tous les deux notre temps, dit Ladislas, et il redescendit lentement l'escalier, se grattant l'oreille, se demandant ce qu'il devait faire. Rester de planton dans la rue lui semblait trop élémentaire; faire du concierge un espion à ses gages lui répugnait : tout cela, d'ailleurs, lui paraissait inutile. A tort ou à raison, il avait confiance dans son étoile. Une voix secrète lui disait qu'une sympathie mystérieuse le liait aux yeux noirs de l'inconnue, qu'il la retrouverait bon gré mal gré.

— Voici, se disait-il en regagnant son domicile, un petit roman qui débute à merveille, et je mérite de chanter le reste de ma vie à la chapelle Sixtine, si je n'arrive pas au dénoûment.

II.

Lorsque, rentré chez lui, Ladislas revit sa croisée, qu'il avait ouverte une heure auparavant, son acacia fleuri, ses moineaux amoureux, tout ce petit panorama domestique enfin qu'il avait contemplé au réveil, il s'étonna de se retrouver à la même place, où rien n'avait changé, si différent de ce qu'il était lui-même quelques instans auparavant. Un regard tombé sur lui par hasard avait animé sa vie, avait imprimé à ses pensées un autre mouvement. Il lui semblait que tout ce qui l'entourait avait une autre physionomie, un autre langage, tandis que c'était lui seul qui prêtait à la nature un aspect nouveau, une voix différente. Il en est ainsi de nous. Les choses au milieu desquelles nous vivons restent toujours les mêmes ou à peu près : c'est notre manière de voir qui les métamorphose, c'est notre situation morale qui donne aux objets extérieurs l'influence que nous croyons en recevoir. Pendant quelque temps, Ladislas se promena dans sa chambre, écoutant sa raison, qui faisait de la morale à son imagination, qui battait la campagne. — Que signifie cette agitation? disait l'une, et pourquoi penser à une femme qne tu as à peine entrevue, que, selon toute probabilité,

tu ne reverras pas? Cette femme, d'ailleurs, qui est-elle? Sais-tu si elle vaut une seule de tes pensées? — Pourquoi ne la reverrais-je plus? répondait l'autre. Est-ce une raison parce que je l'ai vue une fois et que je sais où la retrouver, pour que je ne la retrouve plus? Pourquoi ne pas penser à elle? cela vaut mieux que de ne penser à rien. Tu dis qu'elle ne vaut peut-être pas une de mes pensées? Je crois le contraire. N'est-elle pas belle d'ailleurs? n'est-elle pas jeune? Ma vie est-elle si divertissante, que je doive renoncer de gaieté de cœur à une aventure romanesque et poétique qui vient s'offrir d'elle-même?

Ladislas était, pour ainsi dire, spectateur de ce dialogue qui bourdonnait en lui. Il trouva d'abord que l'imagination raisonnait beaucoup mieux que la raison elle-même; puis il arriva peu à peu à l'opinion contraire. Au fur et à mesure que le temps passait et éloignait l'heure de la promenade du matin, il perdait de son ardeur et de sa confiance. Après déjeuner, il monta à cheval et alla voir à Berny les préparatifs d'un prochain *steeple chase*. Au retour, il descendit de cheval à la porte de son club; mais, dès qu'il eut mis pied à terre, sa préoccupation le reprit. Il fit toutes choses de travers. Ayant voulu s'asseoir à la table de whist, il perdit tous les rubbers. Les journaux qu'il tenta de lire ensuite tombèrent de ses mains tour à tour, sans qu'il en retînt un seul mot. Il écouta ses amis causer des prouesses de leurs chevaux et de leurs maîtresses; ses amis l'ennuyèrent, il connaissait toutes leurs histoires et savait par cœur leurs impromptus. Quand six heures sonnèrent, on vint lui annoncer que son valet de chambre l'attendait. Il alla s'habiller dans une des jolies petites chambres que les clubs réservent à la toilette des dandies; puis, comme il mourait de faim, il dîna avec ardeur et but, en manière de consolation, une bouteille de vin de Champagne, après quoi, se sentant plus de philosophie, il alluma un cigare et se dirigea, tout en flânant, vers les Champs-Élysées. Arrivé là, il renversa une chaise contre un arbre, écarta du geste les musiciens ambulans, et se prit à songer, tout en regardant les badauds qui galopaient sur des rosses de manége.

Il fit là, en fumant, quelques-unes de ces observations judicieuses que la digestion peut inspirer à un jeune homme pourvu d'un esprit réfléchi et d'un bon estomac. — Le cœur, pensa-t-il, est un organe. L'estomac a sur lui une action directe et décisive. Les repas changent notre manière de voir les choses de la vie. Tel qui se désole à jeun se rassérène après dîner. Un homard à la moutarde, pour qui l'aime, peut faire diversion à la plus poétique douleur mieux que tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Ladislas poursuivait du regard la fumée de son cigare et de la pensée le cours de sa méditation, lorsqu'un mouvement de chaises qui se fit autour de lui, et le son d'une voix qu'il entendit, l'arrachèrent à sa nonchalance.

— En voici une, disait la voix féminine; il ne reste plus qu'à trouver la seconde.

Le jeune philosophe comprit qu'il s'agissait d'une chaise, et, s'étant retourné, il vit deux femmes d'une élégante tournure qui cherchaient autour d'elles. En homme galant, il se leva et offrit la chaise qui était en sa possession. La personne à laquelle il s'adressait le remercia avec grace. Ladislas se retirait en la saluant, lorsque ses regards, tombant sur sa compagne, reconnurent les cheveux blonds et les yeux noirs de la dame au châle vert. Sa surprise se traduisit à l'instant sur son visage; il s'arrêta immobile, puis, comme il savait son monde, il reprit son sang-froid, s'inclina en passant devant les deux dames, et marcha gravement devant lui, sans savoir où il allait. La jeune femme, soit qu'ayant la première aperçu notre ami, elle eût eu le temps de composer sa physionomie, soit qu'elle ne l'eût pas reconnu, soit pour toute autre raison, n'avait paru faire aucune attention à lui. Trois pensées assaillirent à la fois Ladislas. La première, c'est que la fortune lui souriait décidément; la seconde, c'est que la belle inconnue l'avait nécessairement reconnu, que son indifférence, par conséquent, était jouée, et que cette affectation pouvait bien, au fond, ne pas être un symptôme défavorable; la troisième, c'est que l'occasion était belle, et qu'il fallait la saisir. Comme il faisait cette dernière réflexion, il se trouvait vis-à-vis d'une chaise vide. Son plan fut vivement conçu et exécuté vivement. Il prit la chaise, la porta près de l'arbre contre lequel il avait passé une partie de la soirée, et s'assit avec une insouciance admirable, et sans même tourner la tête, à côté des deux femmes, dont le voisinage faisait rouler son cœur dans sa poitrine.

Exclusivement occupé des haquenées de louage et des cabriolets de régie qui passaient devant lui, il eut pendant plus de cinq minutes le courage de ne point regarder ses voisines, tant il craignait de les effaroucher. Ces cinq minutes, m'a-t-il dit depuis, devraient lui être comptées dans l'autre monde pour un siècle de purgatoire. S'il ne regardait pas, à vrai dire, il devinait. Il y a une sorte d'intuition qui n'a que faire des yeux. Il savait, je ne vous expliquerai pas comment, mais il savait que Mme de Mortemer, car il ne doutait pas que ce fût elle, était sa plus près voisine; il savait que la dame au châle vert avait changé de toilette, et il voyait, sans tourner la tête, son petit chapeau de paille d'Italie, qui renfermait à grand'peine ses boucles blondes. Il savait encore qu'elle ne regardait jamais de son côté, et qu'elle contemplait au contraire, elle aussi, avec un vif intérêt, les fiacres qui se croisaient sur le sable de l'avenue. — Il est heureux, pensa Ladislas, qu'elle ne me regarde pas en ce moment, car jamais, je pense, magot de la Chine n'eut l'air plus bête que moi. Cependant que faire? — La position était en effet

délicate. Fallait-il parler à ces dames? elles pourraient le trouver inconvenant. D'ailleurs, que leur dire? Fallait-il se taire? Mais l'occasion passait, et il laissait fuir la fortune. Cette incertitude était une torture véritable. Voici comment il s'en délivra.

— Voyez, Camille, s'écria tout à coup la dame blonde, voyez cette jolie calèche avec des roues rouges; savez-vous à qui elle appartient?

— Mon Dieu! non, je n'en sais rien.

— C'est la voiture de lord Pembroke, madame, hasarda Ladislas en saluant avec la réserve d'un homme bien élevé.

Les deux inconnues s'inclinèrent légèrement sans répondre, et le silence se fit de nouveau. Ladislas n'était pas sans inquiétude. Quiconque adresse la parole, dans un lieu public, à une femme qu'il ne connaît pas, et entame avec elle la conversation sans y être sollicité, court grand risque de se faire prendre pour un commis-voyageur. Il commet contre les lois de la civilité puérile et honnête un délit qui devient grave en cas de récidive. Notre ami savait cela; mais il n'ignorait pas non plus qu'il existe entre les gens du monde, de quelque pays qu'ils soient, une sorte de franc-maçonnerie à l'aide de laquelle ils se reconnaissent toujours. A quoi se reconnaissent-ils? Est-ce à leur costume, à leur manière d'être, à l'accent de leur voix? C'est à tout cela un peu, bien qu'ils s'habillent, marchent et parlent comme tout le monde; c'est surtout à un je ne sais quoi indéfinissable qui ne s'acquiert pas, si j'ose, par le temps qui court, m'exprimer ainsi. A peine Ladislas avait-il entrevu ses voisines, et pourtant il les avait très avantageusement classées; il pouvait espérer n'être pas jugé lui-même trop défavorablement. Il n'était pas très timide d'ailleurs, et la bouteille de vin de Champagne dont je vous ai parlé augmentait encore son assurance ordinaire. Enfin, il était déterminé à mener à bonne fin son aventure. Se tournant une seconde fois vers les deux inconnues et ôtant son chapeau :

— Je crains, mesdames, leur dit-il avec un sourire agréable, de vous avoir paru bien mal appris en me permettant tout à l'heure de répondre à une question qui ne m'était pas adressée?

Cette reprise était habile; la dame blonde devait deviner la tactique; il n'y parut pas cependant : elle regarda froidement notre ami, laissant à sa compagne le soin de répondre; celle-ci ne fut pas dupe non plus de la naïveté du jeune Polonais, et elle sourit malgré elle en lui disant :

— La question était innocente, monsieur, et vous y avez fort innocemment répondu.

— C'est vrai, madame, répondit Ladislas, qui n'avait garde de laisser tomber la conversation; mais dans ce monde les plus innocentes choses

sont quelquefois les plus mal jugées. Qui sait, par exemple, si vous ne trouverez pas mauvais que j'essaie maintenant de remédier à ma première maladresse?

— Il est certain, monsieur, que le remède serait pire que le mal, s'il y avait eu mal.

— Alors, madame, continua Ladislas avec une réserve timide, pardonnez-moi le mal involontaire et le remède maladroit. Je suis étranger, et cette qualité me donne peut-être des droits à votre indulgence.

Cela était diplomatique. Déclarer qu'il allait se taire, tout en annonçant qu'il était étranger, c'était à la fois exciter la curiosité de ses interlocutrices et les contraindre, par sa réserve, à continuer elles-mêmes la conversation, sous peine de montrer un injuste mécontentement, une susceptibilité exagérée. La dame blonde n'avait rien dit encore. Dans ce moment, soit qu'elle craignît que son silence, s'il se prolongeait, ne parût affecté, soit qu'elle sût gré au jeune homme des efforts qu'elle lui voyait faire, efforts aussi méritoires assurément que la course du matin, elle tourna vers lui la tête, et un regard spirituel s'échappa à travers les longs cils de ses yeux noirs.

— Vous êtes étranger, monsieur? demanda-t-elle d'un ton presque interrogateur et d'une voix timbrée qui résonna dans le cœur du jeune homme.

— Oui, madame, répondit Ladislas un peu ému; je suis étranger et pis que cela... je suis exilé.

— Exilé..... Seriez-vous Polonais par hasard? reprit vivement la jeune femme.

Ladislas tressaillit. Il regarda son interlocutrice avec surprise. En même temps passa par son cerveau une de ces idées qui viennent on ne sait d'où, qu'on accepte souvent sans réflexion, et qui jettent quelquefois dans notre vie les plus étranges complications. Une voix secrète lui souffla de taire sur ce point la vérité.

— Non, madame, je suis Espagnol, répondit-il. Et il proféra ce mensonge avec son impudence ordinaire.

— Excusez ma curiosité; votre accent m'avait fait penser un instant que nous étions compatriotes.

— Compatriotes! Vous n'êtes donc pas Française, madame?

— Nous sommes Polonaises, monsieur.

— Polonaises! répéta Ladislas stupéfait. Vous êtes Polonaise, madame!

Surprises de son étonnement, les deux femmes demandèrent en souriant ce qu'il voyait là de si étrange. Ladislas, remis de sa stupéfaction, et comprenant qu'il lui fallait toute sa présence d'esprit pour se tirer de la situation où son imprudence l'avait jeté, expliqua son excla-

mation. — A vous voir, madame, reprit-il, je vous aurais crue, vous sachant étrangère, de Séville plutôt que de Varsovie. En disant ces mots, il laissa tomber sur le pied de son interlocutrice un regard qui faisait de son insignifiante réponse un compliment assez fade. Le petit pied, qui s'était posé sur le barreau d'une chaise, disparut sous la robe, et la jeune femme ne répondit rien à cette allusion, qui, pour être dans le goût espagnol, ne parut pas lui déplaire précisément. Le silence recommença, et l'on se livra de part et d'autre avec ardeur à l'examen des voitures. Nos personnages étaient embarrassés tous les trois. La dame blonde était confuse du compliment; la dame brune, de la rapidité avec laquelle marchait la conversation; quant à Ladislas, confondu, malgré son assurance, du rôle qu'il jouait vis-à-vis de ses deux compatriotes qu'il n'osait plus détromper, il ne savait que dire. Son esprit lui faisait défaut. Pas un mot à émettre ne se présentait à sa pensée, et, pour comble d'infortune, il songeait, tout en se taisant, que chaque minute de silence lui faisait perdre le terrain qu'il avait si habilement conquis. A l'instar de beaucoup de grands hommes, il résolut de sortir par un coup d'audace d'une position désespérée.

— Madame, dit-il à sa voisine, qui examinait toujours les voitures, ne me trouverez-vous pas trop hardi, si je vous fais part d'une idée qui m'occupe en ce moment?

— Quelle est cette idée?

— Je songe que, puisque vous êtes étrangère, vous devez peu connaître les habitans de Paris.

— Aussi peu qu'on puisse les connaître après un mois de séjour.

— Eh bien! comme je les connais à merveille et depuis trop longtemps, je me mets à vos ordres, madame, et suis capable de vous donner sur les gens qui passent tous les renseignemens qu'il vous plaira de me demander.

Les deux femmes inclinèrent froidement la tête pour toute réponse, et Ladislas sentit que son assurance commençait à faire peur.

— Mon offre innocente, continua-t-il du ton le plus doux, paraît vous déplaire. Excusez-moi, madame. Je suis de ceux qui trouvent niaises certaines lois du monde. Ces lois seules vous engagent en ce moment à rejeter mes offres de service. Au fond, votre raison doit m'absoudre. En effet, vous êtes étrangère à Paris, où je suis moi-même étranger. J'ai par hasard le plaisir de vous rencontrer, et par hasard celui de vous parler. La conversation s'engage, n'est-ce pas chose toute simple? Permettez-moi de vous poser une question : Si j'avais eu l'honneur de vous rencontrer dans un waggon ou sur le pont d'un bateau à vapeur, auriez-vous trouvé étrange que je vous adressasse la parole après une heure de voyage? En quoi, s'il vous plaît, les Champs-Élysées diffèrent-ils, à cet égard, d'un waggon ou d'un pyroscaphe?

Les deux dames, que le commencement de ce bavardage avait trouvées sur la défensive, partirent à la fin d'un éclat de rire.

— Vous voyez bien que je vous fais rire, que je vous amuse innocemment, continua Ladislas; quel mal trouvez-vous à ce que je continue?

— En vérité, répliqua Mme de Mortemer en souriant, je n'y verrais pas grand mal; mais, vous l'avez dit vous-même, les plus innocentes choses peuvent être quelquefois les plus mal jugées.

Le jeune Polonais avait gagné la bataille, il sut profiter de sa victoire. L'occasion était belle d'attirer le dialogue sur le terrain des préjugés de ce bas monde, si puérils quand on les observe de près. Peu à peu, la conversation s'engagea; il sut la nourrir avec beaucoup de verve, quoique avec goût toujours et avec le tact d'un homme bien élevé. Il fit sur les passans des observations piquantes; il parla de la société parisienne avec finesse, avec amour de l'Espagne, qu'il ne connaissait guère. Il raconta des souvenirs d'enfance avec poésie, des batailles avec chaleur. Les deux dames l'écoutèrent bientôt avec un intérêt qu'avivait au fond l'étrangeté de la situation. Animé par les yeux noirs de la jeune Polonaise, par le désir de plaire, Ladislas se sentit spirituel; le génie du vin de Champagne et de l'amour pétillait dans son esprit comme dans son regard. En essayant de se faire écouter, il avait su être aimable; il fut charmant lorsqu'il s'aperçut qu'il plaisait. Une heure se passa rapidement, pendant laquelle il apprit beaucoup de choses. Ces deux dames étaient seules à Paris, où elles ne voyaient personne, la société polonaise s'étant dissoute à l'entrée de l'été. La belle aux yeux noirs, arrivée depuis très peu de jours, venait en France pour la première fois. Il va sans dire que Ladislas apprit ces choses sans faire de questions, et sans que ses interlocutrices parlassent d'elles-mêmes précisément; mais, en réunissant des lambeaux de phrases et des demi-mots, il put former son jugement à leur égard. Quant aux noms de ses deux compatriotes et à certaines particularités polonaises qui l'intéressaient surtout, notre ami n'en put rien apprendre. En tournant trop près de ce sujet, il craignait de se trahir. Son mensonge le tourmentait comme un remords, plus encore comme une maladresse. Il s'en consolait en pensant que sa fourberie tournerait peut-être à son avantage quelque jour, et il caressait du regard, en attendant, les cils noirs de la belle inconnue et le duvet de pêche qui couvrait sa lèvre supérieure. Je ne dirai pas que son cœur fût prêt à se fondre, ainsi que celui d'un collégien, dans une larmoyante élégie; mais son imagination se remplissait de cette amoureuse curiosité qui fait bouillonner les sens. Cette blonde aux yeux méridionaux lui semblait la plus désirable créature de ce monde et de l'autre.

Au bout d'une heure, les deux dames échangèrent un regard qui apprit à Ladislas qu'elles songeaient à partir.

— Nous vous devons, monsieur, une très agréable soirée, lui dit vivement la dame blonde; mais, franchement, je crains que vous ne nous preniez pour deux folles.

— Je n'ai pas si peu de jugement, reprit Ladislas, et vous le savez. Quant à l'agréable soirée que vous déclarez me devoir, ne vous en inquiétez pas; il vous sera facile de me la payer en m'en donnant une autre.

— Voici de l'inconvenance, et il est temps de nous retirer, répondit en souriant la Polonaise, qui se leva et prit le bras de son amie.

— Adieu, monsieur, ajouta celle-ci; il est bon que cette petite aventure garde l'incognito d'une intrigue de bal masqué, et nous nous fions à votre savoir-vivre.

— Fiez-vous surtout à mon honneur castillan, dit en riant Ladislas aux deux inconnues, qui le saluèrent gaiement et se perdirent dans la foule. Notre ami disparut dans le sens contraire. Il marcha d'abord assez paisiblement; puis tout à coup, sans s'inquiéter de ceux qui l'entouraient, il bondit trois fois sur place. C'était un accès de joie qui le prenait. Il délirait, et peut-être n'avait-il pas tort.

III.

Comme c'est de Ladislas lui-même que je tiens ce récit, vous comprenez, madame, que je ne puis savoir ce qui se passa ce soir-là chez les deux inconnues. Toutefois, s'il m'était permis de hasarder une conjecture, je pencherais à croire que notre ami les occupa passablement. Il était beau, jeune, spirituel; il avait toutes les qualités qui pouvaient plaire à deux femmes oisives et quelque peu rieuses, comme vous avez pu voir. L'entrevue des Champs-Élysées avait ce tour original et romanesque qui amuse ou qui distrait agréablement les imaginations féminines. Quoi qu'on en dise, un grain d'audace ne révolte pas même les plus rougissantes, et cette personne qui portait toujours des garnitures de dentelles, dans la crainte de rencontrer un insolent, était assurément du siècle où nous sommes. D'ailleurs, si les gens du monde sont unis, comme je vous l'ai dit, par une espèce de lien maçonnique, il existe encore entre tout ce qui est jeune une sorte de fraternité, de sentiment affectueux qui naît de la parité des existences, des goûts, des désirs. Les usages du monde masquent ce sentiment sans le détruire. La situation exceptionnelle des personnages de cette histoire, étrangers tous les trois, isolés loin de leur pays, ajoutait encore à cette conformité. Enfin, la belle Polonaise était fille d'Ève comme une autre; elle tenait pour quelque chose la persistance ardente d'un joli garçon, et, à son souvenir, l'amour-propre flatté chantait en elle sa chanson. Elle savait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'amabilité du prétendu Es-

pagnol. Si, aux yeux de Mme de Mortemer, il avait semblé partager également entre les deux amies les frais de son esprit, elle avait aisément deviné, quant à elle, son but et sa pensée. La promenade du matin eût éclairé une moins clairvoyante. Elle sentait que la guerre était déclarée entre eux, si toutefois on peut donner le nom de guerre à ces hostilités charmantes qui plaisent aux deux partis, qui commencent par un regard, continuent par de douces paroles et finissent souvent par un triomphe et une défaite, défaite et triomphe qui sont bénis à la fois.

Le lendemain pourtant, Ladislas était fort embarrassé. Cette guerre était fort de son goût, et son entrée en campagne lui donnait bon espoir; mais comment la continuer? où trouver l'ennemi? comment établir son plan d'opérations? à qui s'adresser pour avoir des renseignemens? Le concierge de Mme de Mortemer était sur la défensive; il ne savait rien d'ailleurs. Les salons étaient fermés, Paris était vide. A la vérité, Ladislas connaissait un assez grand nombre de ses compatriotes : c'étaient des jeunes gens qui hantaient peu le monde et qui passaient leur vie au club polonais de la rue Godot. Il les interrogea discrètement et n'en put rien tirer. Plusieurs jours se passèrent. Notre amoureux arpentait inutilement matin et soir les Champs-Élysées; entre le lever et le coucher du soleil, il allait en vain trois ou quatre fois observer la cour, toujours déserte, de Mme de Mortemer. Le châle vert ne se montrait plus; les deux inconnues devenaient invisibles. Où vivaient-elles? qui étaient-elles? où les retrouver? Telles étaient les questions qui agitaient incessamment son esprit. Ses pensées tournaient inutilement dans ce cercle sans issue; toutes ses suppositions échouaient sur le même écueil. L'ennui, qui l'écrasait depuis quelque temps, donnait à ses regrets une grande intensité. Plus d'une fois, dans sa vie, il avait vu s'évanouir aussi rapidement l'espoir que maintes autres rencontres avaient fait naître en lui. Il en avait pris son parti; aujourd'hui l'oubli lui semblait presque impossible. Le souvenir de la belle Polonaise avait un charme particulier; quand son image, pleine de poésie et de volupté, apparaissait à son imagination amoureuse, il éprouvait un entraînement dont il ne se rendait pas compte, et tous ses désirs volaient vers elle. Peu à peu, cependant, le calme le reprit; son inutile attente le lassa. Ses courses aux Champs-Élysées devinrent plus rares. Il se disposa enfin à quitter Paris et à voyager tout l'été. Son départ fut fixé au lendemain des courses de Chantilly, qui promettaient de réunir une dernière fois tous les fashionables de Paris.

Des divertissemens un peu trop juvéniles ont malheureusement donné à ces fêtes annuelles de Chantilly un renom qui les a fait décliner peu à peu. Là, comme ailleurs, l'orgie a effarouché le plaisir. De malheureuses saturnales, dont on a cependant fort exagéré la licence, ont mis à l'index, dans le monde, les plaisirs permis qu'on s'é-

tait promis d'inaugurer à l'occasion des courses. On avait pensé que rien ne serait charmant comme de mener dans ces beaux lieux, pendant une semaine chaque année, la vie libre des eaux, moins les eaux et les malades. Chasses, forêts superbes, beau soleil, foule joyeuse, rien n'aurait manqué à ces réunions qui eussent pu attirer et retenir toute la jeunesse élégante; mais on avait compté sans les lorettes, qui ont revendiqué leurs droits et détrôné d'un coup d'éventail les joies moins bruyantes des faubourgs aristocratiques. Ces déesses du plaisir y règnent maintenant en souveraines, et, hors leur essaim, l'hippodrome n'avait plus dans ces dernières années, pour spectatrices, que des visiteuses passagères, arrivant le matin pour repartir le soir; encore étaient-elles fort rares, car il faut plus que de la bravoure pour expier par un voyage de vingt-cinq lieues le plaisir de voir courir quelques maigres chevaux. Les sportsmen cependant continuaient encore alors à y tenir leurs états. Pour dissiper l'ennui qu'ils n'osaient avouer, les plus jeunes faisaient assaut d'élégance et exhibaient les costumes les plus excentriques, tandis que leurs aînés assistaient autour des tables de jeu à de tristes catastrophes. Ladislas promenait son désœuvrement au milieu de ce monde inoccupé. Il avait loué un joli appartement dans une de ces petites maisons qui donnent d'un côté sur la grande rue de Chantilly, et de l'autre sur un jardin qui les sépare seul de l'hippodrome. Il essayait, sans trop y réussir, de s'amuser excessivement, ce qui est la grande occupation des jeunes gens oisifs. Après une journée consacrée aux paris, aux cigares, aux grooms, aux savantes combinaisons d'un *book* péniblement élaboré, arrivait le dîner, qui était bruyant d'ordinaire et égayé par les plus sémillantes houris de la Chaussée-d'Antin; au dîner succédaient les danses les plus avancées. Les grandes dames qui faisaient les honneurs de ces bals étourdissans se départaient joyeusement à Chantilly de cette contrainte empruntée qu'elles revêtent à Paris, en l'honneur de quelques graves personnages qui considèrent leur réserve apparente comme une vertu de plus. Échappées à cette tutelle, éloignées de leurs graves patrons, entourées seulement des compagnons secrètement préférés de leur jeunesse et des complices de leurs erreurs, ne pouvant en imposer à personne, elles reprenaient leurs allures, et prouvaient qu'en matière de danse, elles peuvent en remontrer aux plus hardies coryphées de Mabille, qu'elles feignent de dédaigner à Paris. Ladislas n'avait jamais compris ni partagé l'enthousiasme que les lorettes inspirent à la jeunesse actuelle. Il les trouvait, la plupart, extrêmement sottes au moral, au physique passablement laides ou flétries. Il s'étonnait que les plus vieilles eussent d'ordinaire le plus grand succès; il ne s'expliquait pas pourquoi l'on dédaignait les plus jeunes et les plus jolies, jusqu'à ce qu'un vieil élégant, ridicule et éreinté, eût mis leur beauté à la mode, en faisant

publier partout les hommages qu'il leur rendait. Il ne comprenait pas la nécessité de ce précédent honorifique, et il s'était plus d'une fois demandé pourquoi les auteurs dramatiques n'exploitaient pas au théâtre le type de ces vieux jeunes gens, connus la plupart pour leur laideur, pour leur fatuité, et dont pourtant toutes les divinités amoureuses de Paris recherchent et doivent subir les hommages sous peine de rester dans l'ombre. Tout en se rendant compte des travers étranges de la société où il se trouvait, Ladislas prenait sa part du plaisir général; il folâtrait avec les lionnes de Chantilly, et il lui arrivait de les trouver agréables, bien qu'en fait de galanterie, il estimât que le juste milieu ne valait rien, et qu'il n'admît guère de terme moyen entre les plaisirs superlativement délicats et les satisfactions naïves et tout-à-fait démocratiques. Bref, ne pouvant transformer ce bas monde, il le prenait pour ce qu'il était, et s'arrangeait de Chantilly le mieux possible. Nous ferons comme lui, s'il vous plaît: aussi bien nos observations sont déjà trop longues; il est temps de retrouver notre héroïne, car vous vous doutez bien que, si je vous ai conduite à Chantilly, ce n'est pas uniquement pour faire des phrases de moraliste. Vous soupçonnez que l'aventure va s'y renouer, que nos amans introuvables vont s'y retrouver, et vous avez raison.

Ils s'y retrouvèrent en effet de la façon la plus prosaïque. Si, au lieu de vous conter une histoire très véridique, je faisais un roman à plaisir, je me garderais bien de vous dire tout simplement que le dimanche, jour du *derby*, Ladislas, lorgnant de loin les dames des tribunes, aperçut tout à coup Mme de Mortemer, qui lui parut fort pâle, et auprès d'elle son amie, plus belle, plus fraîche, plus élégante, plus désirable que jamais. Il en advint ainsi pourtant. M. Leverrier lui-même, s'il lui était donné d'apercevoir, à l'aide d'un miraculeux télescope, non-seulement sa planète, mais encore les maisons qui la couvrent, les citoyens qui l'habitent et jusqu'à l'assemblée nationale qui la gouverne, n'éprouverait pas un sentiment de joie plus vif que celui qui fit bondir Ladislas, lorsque sur le verre de sa lorgnette vint se dessiner le profil charmant de la belle Polonaise. Il planta là tout aussitôt les *lions* et leurs paris, il oublia *Romulus* et *White-foot*, il dédaigna les renseignemens précieux que des grooms voulaient lui donner sur un éternuement qu'avait eu le matin *Malvina*, la jument favorite, — éternuement sans importance, car une plume d'hirondelle, à ce qu'il paraissait, l'avait bien positivement provoqué; il laissa là tous les bavards, tous ses amis, et, traversant le *turf*, il se dirigea vers la bienheureuse tribune. La belle inconnue, dont l'attention était en ce moment même attirée par les calèches qui couvraient la pelouse, se retourna; elle vit à l'improviste fort près d'elle notre ami Ladislas, — et que vous dirai-je? elle rougit extrêmement. Quant à Mme de Mortemer, elle paraissait fort souffrante.

De moment en moment, elle aspirait l'odeur d'un petit flacon de cristal; un homme d'une cinquantaine d'années, ayant la tournure militaire, assis auprès d'elle, lui donnait ses soins, la considérait avec inquiétude et semblait s'informer à tout instant de son état. Ladislas jugea que ce personnage était un mari. Il n'en persista pas moins dans un projet qu'il venait de concevoir. Bien qu'une très petite distance le séparât du groupe qui l'intéressait, la disposition des tribunes ne lui permettait pas de s'en rapprocher davantage sans pénétrer dans la tente, après avoir été chercher, dans l'enceinte réservée aux chevaux, l'escalier qui y conduisait. C'est ce qu'il fit en toute hâte, après un léger salut adressé à la jeune Polonaise et qui semblait annoncer son intention. Quand, après le détour nécessaire, Ladislas eut pénétré dans la tribune, et qu'il eut commencé, non sans peine, à traverser la foule et à enjamber les banquettes, il s'aperçut qu'un mouvement extraordinaire se faisait autour des personnes qu'il cherchait. Il apprit bientôt qu'une dame s'était trouvée mal; cette dame, c'était Mme de Mortemer sans doute. S'emparant aussitôt d'une carafe d'eau que portait sur un plateau un garçon limonadier, Ladislas se fraya avec les coudes un passage; il arriva auprès de Mme de Mortemer évanouie, car c'était bien elle dont l'indisposition avait groupé la foule, et il remit au mari désolé la carafe dont il avait pu se saisir. Mme de Mortemer, à demi renversée dans les bras de sa jeune amie, était d'une pâleur livide. On avait dénoué son chapeau, et l'on essayait en vain de la ranimer à l'aide de flacons que des mains charitables offraient de toutes parts. Quelques gouttes d'eau froide lancées sur le visage la réveillèrent plus promptement. Elle revint à elle, ouvrit les yeux et essaya de sourire, en voulant s'excuser auprès des personnes qui s'empressaient autour d'elle. Pendant ce temps, Ladislas adressait vivement la parole à la belle Polonaise, qui semblait fort embarrassée.—Votre amie, lui disait-il, ne peut rester un instant de plus ici; la curiosité qui s'attache à elle est à elle seule déplaisante. Puisque j'ai l'honneur d'être un peu connu de vous, permettez-moi de vous offrir mes services, et, pour que M. de Mortemer puisse les accepter, veuillez me présenter à lui. Je me nomme, avait-il ajouté après quelque hésitation, le comte Ladislas. La jeune femme, effrayée de l'indisposition de son amie, surprise de la proposition de notre amoureux, ne sachant que faire, toucha le coude de M. de Mortemer et nomma d'une voix presque inintelligible, en montrant notre Polonais, le comte Ladislas. Les deux hommes se saluèrent. Reconnaissant le jeune homme empressé qui avait apporté l'eau bienfaisante, M. de Mortemer ajouta quelques remerciemens très polis à son salut. La malade, qui avait repris connaissance, salua notre ami de la tête et du sourire. M. de Mortemer, sous sa moustache grise, semblait être un de ces vieux officiers loyaux et bons vivans, braves et sans façon, tels qu'on en voit un grand

nombre en France. Ladislas, après avoir observé que, puisqu'il était un peu connu de ces dames, il avait quelque droit à leur offrir ses services, lui déclara qu'il serait, àson avis, fort imprudent de laisser Mme de Mortemer, dans l'état où elle était, exposée plus long-temps au grand soleil et à la chaleur étouffante. Une heure de repos pourrait la remettre, ajouta-t-il, et un canapé vaudrait mieux pour elle qu'une mauvaise planche sans dossier. M. de Mortemer était bien de cet avis; mais où trouver, pensait-il, dans ce Chantilly, habité dans ce moment depuis les caves jusqu'aux combles, où trouver une chambre et un peu de silence? Ladislas leva cette difficulté en offrant, avec beaucoup de réserve, de conduire M. et Mme de Mortemer dans une maison qu'il habitait, et où l'on trouverait à peu près tout ce qui était nécessaire. Malgré quelques observations de la malade sur l'embarras qu'elle causait, malgré la rougeur excessive qui couvrit à l'instant les joues de la Polonaise, M. de Mortemer remercia avec effusion notre héros; son inquiétude ne lui permettait pas de refuser cette offre inattendue, et il s'excusait d'accepter franchement ce qui était si franchement proposé. Quand Mme de Mortemer eut repris un peu de force, on se leva. Derrière les tribunes, Ladislas trouva la voiture d'un ami; on y monta, et deux minutes plus tard, tout ébahi du tour subit que prenait son aventure, il roulait vers sa demeure, assis en face de Mme de Mortemer et de cette compatriote charmante qu'il avait si long-temps désespéré de revoir. La conversation n'était pas des plus faciles, et la situation elle-même ne laissait pas d'être embarrassante. Le vieil officier ne s'expliquait pas trop comment ce jeune Espagnol dont il avait à peine entendu le nom pouvait être connu des deux dames; en interrogeant à demi-mot à ce sujet Mme de Mortemer, comme il avait à peine pu le faire, il avait reçu des explications monosyllabiques qui ne l'avaient guère instruit davantage. Ladislas, qui ne savait nullement ce que Mme de Mortemer avait pu dire ou dirait de leur précédente rencontre, craignait d'en laisser comprendre trop ou pas assez. La belle Polonaise était la plus muette des quatre, et l'agitation de son corsage prouvait qu'elle n'en pensait pas moins. On parla médecine un instant, et enfin l'on arriva.

Vous avez deviné, madame, qu'un sentiment de délicatesse excessif ou de crainte avait seul engagé Ladislas à proposer comme un asile convenable la *maison* qu'il habitait. Il va sans dire que, dans cette maison, louée du haut en bas, son appartement était le seul qu'il pût offrir. Cet appartement se composait de trois petites pièces : deux de ces chambres donnaient sur la grande rue; la troisième, au contraire, séparée des premières par un étroit corridor, avait vue sur le jardin, qu'une grille seule séparait de la pelouse, comme je crois vous l'avoir déjà dit. Retenez bien, je vous prie, les détails de cette distribution. Ce fut à l'entrée du petit jardin que s'arrêta la voiture. Ladislas conduisit ses nouveaux hôtes vers la plus grande de ces pièces, dont il

avait fait son salon. L'indisposition de M[me] de Mortemer, loin de se calmer, semblait s'accroître. Malgré tout son courage, elle tomba épuisée dans un fauteuil. Comprenant que sa présence était au moins gênante, Ladislas se retira, et, prenant à part M. de Mortemer :

— Monsieur, lui dit-il, je vous supplie de vous considérer ici comme chez vous. Je passe le jour aux courses et la nuit au club. Vous ne me gênez nullement, et je serais désolé que vous vous crussiez indiscret le moins du monde. Je vous supplie de ne pas songer à moi. Je retourne aux courses, et je reviendrai bientôt savoir des nouvelles de M[me] de Mortemer.

Le vieil officier serra de nouveau cordialement la main du Polonais, qui salua respectueusement les dames, sortit et gagna l'hippodrome.

— Espagnol! Espagnol! se répétait Ladislas, me voici dans une belle situation, grace à cet agréable mensonge! Le moindre accident peut les détromper, leur apprendre mon vrai nom, et alors que pensera de moi ma belle compatriote? N'aurai-je pas l'air d'un véritable chevalier d'industrie? d'un voleur déguisé? Comment les détromper cependant? Que croiront-ils si je leur avoue que je les ai dupés une première fois? — Au demeurant, il ne savait que faire, et la position, en effet, n'était point facile. Quant à son nom de Ladislas, qu'il avait prononcé à tout hasard, il pouvait être pris, à la grande rigueur, pour un vieux nom péninsulaire; la consonnance en était heureuse : il rimait avec Val-de-Peñas, Cardeñas, Frias, etc., et tous les noms en *as* dont la Castille abonde; mais ce rôle, pendant combien d'heures serait-il soutenable? et, s'il avait été plaisant d'abord de le jouer en face de deux jeunes femmes et d'une aventure galante, convenait-il bien de le poursuivre en présence d'un mari honnête, d'un homme loyal et sérieux? Ces pensées agitèrent long-temps notre ami; le triomphe de *Quoniam*, qui gagna le *derby*, ne put le distraire. Hésitant entre l'inconvenance qu'il trouvait à en imposer à M. de Mortemer et la crainte beaucoup plus grande de se déconsidérer dans l'esprit de la belle Polonaise, il revint au logis, après les courses, sans parti pris, et s'en remettant au hasard du soin de trancher la difficulté. Il apprit à son retour qu'un médecin avait été appelé, et que l'indisposition de M[me] de Mortemer, bien que peu sérieuse, exigeait un repos absolu. L'homme de l'art avait déclaré que, dans l'état nerveux où se trouvait la malade, le voyage de Paris le soir même ne serait pas sans inconvénient. En conséquence, M. de Mortemer avait inutilement cherché et fait chercher dans Chantilly une chambre où passer la nuit. Pas un lit n'était vacant, pas une mansarde n'était à louer. Ces renseignemens, Ladislas les reçut de son domestique; ils firent éclore un rêve dont le malin esprit avait sans doute, depuis plusieurs heures, déposé le germe dans son imagination. Offrir son logis avec empressement à ses nouveaux amis, c'était chose toute naturelle et fort simple; mais le sentiment charitable qui le portait à venir en

aide à une pauvre malade ne remplit pas uniquement sa pensée; une idée plus juvénile se fit place dans cette intention louable : si Mme de Mortemer passait la nuit dans son appartement, la belle Polonaise sans doute resterait auprès d'elle, et cette vision charmante qui lui était apparue un matin pour disparaître bientôt, cette fée divine qu'il poursuivait en vain, il la tiendrait cette fois sous clé, dans la maison qu'il habitait! Le hasard, qui l'avait si bien servi, ne le servirait-il pas encore? Ces yeux noirs, ces boucles légères, cette taille souple, ce pied charmant, cette jeunesse, cette fraîcheur, pourquoi tout cela ne lui appartiendrait-il pas une heure? Des scènes de roman plus extraordinaires, des aventures presque semblables et de plus rapides denoûmens lui vinrent à la mémoire; il tressaillit à l'idée seule de cette attrayante possibilité. — Vous me direz que Ladislas était un mauvais sujet : ce n'était point un séraphin, madame, c'était un jeune homme de trente ans, qui se portait à merveille.

Il se berçait de ces émouvantes pensées, quand M. de Mortemer survint. La physionomie ouverte du vieil officier était plus sombre que de coutume; une pensée gênante, qu'évidemment il ne savait comment formuler, errait entre ses sourcils. Ladislas, qui le devinait, coupa court à son embarras.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes soldat; comme vous, j'ai servi mon pays. Entre nous, mettons, je vous prie, de côté toutes les circonlocutions de mode dans les salons. Parlons franc à Chantilly comme au bivouac. Je viens d'apprendre que Mme de Mortemer n'est pas remise de son indisposition, et que le voyage de Paris lui est défendu pour aujourd'hui. Vous ne trouvez pas un lit dans ce maudit Chantilly, et vous n'osez pas me demander mon appartement?

— C'est pardieu vrai, observa militairement M. de Mortemer.

— Eh bien! vous avez tort. Dans tout état de choses, je vous l'eusse volontiers cédé; aujourd'hui je n'aurais même pas ce mérite, car je pars ce soir même, et je déménage à l'instant.

M. de Mortemer fit un geste d'étonnement.

— Je chasse à courre demain chez un de mes amis, à deux lieues d'ici, près de Senlis. Ce soir, aussitôt après les illuminations, les pétards et les danses qui terminent la journée, je monte à cheval et je pars. Mon logement vous échoit tout naturellement, et je vous prie, monsieur, de ne pas m'en remercier.

Le vieil officier le remercia beaucoup cependant, et lui avoua qu'il le tirait d'un grand embarras. Il connaissait de longue date, ajouta-t-il, la complaisance incomparable des Espagnols et leur manière de dire : *La casa es a la disposicion de v^d^*. Il avait fait la campagne de 1823; de Barcelone à Puerto-Santa-Maria, il connaissait toute la Péninsule; l'infanterie espagnole était, à son avis, la plus infatigable de la terre, etc.

Ladislas rougit extrêmement, il résolut de rétablir la vérité. Dire à

un homme qu'on s'est moqué de lui perpétuellement depuis l'instant où l'on a eu le plaisir de le rencontrer n'est pas facile. Il chercha une périphrase. La périphrase, il ne la trouva pas d'abord; mais heureusement la porte s'ouvrit, et la jeune Polonaise parut. M. de Mortemer lui apprit le véritable service qui leur était rendu, et les remerciemens recommencèrent. Ladislas, qui regardait la jeune femme avec une admiration passionnée, crut comprendre que la nouvelle de son brusque départ la surprenait un peu. Son œil intelligent interrogea rapidement le regard animé de notre ami, et une pensée indéfinissable pétilla entre ses longs cils. Elle était plus que jamais charmante. Débarrassée de tout châle, sa taille se montrait dans sa souple beauté, et ses beaux cheveux, fraîchement roulés, paraient mieux sa tête que tous les chapeaux du monde. Tandis que Ladislas, tout en demandant des nouvelles de Mme de Mortemer, observait ces choses avec émotion, le vieil officier ruminait une proposition qu'il formula bientôt, après l'avoir rapidement soumise à la jeune femme. C'était tout simplement une invitation à dîner. — Maître actuel du logis, disait-il, c'était à lui d'y recevoir. Il serait désolé de voir se terminer si brusquement, et sans connaissance plus ample, une si aimable rencontre. Faute de chambres, il avait découvert dans Chantilly des comestibles, et d'ailleurs il avait apporté le matin de Paris, comme *en cas*, un excellent pâté de chez Chevet, et une vieille bouteille du jerès le plus authentique. A la guerre comme à la guerre, ajoutait-il, nous dînerons sans façon, et au dessert, mordieu, vous nous chanterez, madame, une chanson de votre pays. Et dans sa gaieté le grognard eût pris volontiers la taille de sa voisine.

Vous devinez si Ladislas se fit prier long-temps. Jamais partie de campagne n'aurait été mieux couronnée. Il était, assurait-il, tout-à-fait reconnaissant de l'invitation. Son domestique était suffisamment cuisinier; on s'empressa de toutes parts, et un repas champêtre fut servi. Mme de Mortemer ne devait pas quitter sa chambre; trois convives seulement s'assirent donc autour de la table.

Le plus embarrassé des trois, c'était sans contredit Ladislas. Lui seul n'était pas dans le vrai. Il avait un rôle à jouer, un rôle dont la difficulté, exigeant une continuelle présence d'esprit, arrêtait toute saillie et laissait peu de champ à cet imprévu qui fait le charme de la conversation. De son côté, la Polonaise observait, non sans une vague inquiétude, ce jeune homme qu'une bizarre combinaison de circonstances avait si rapidement jeté dans son intimité. Surprise, sinon mécontente, de ce regard ardent qui ne la quittait guère, dans lequel, avec son instinct féminin, elle ne pouvait s'empêcher de lire une déclaration d'amour continuelle, elle pressentait un péril dont le vieux militaire n'avait aucune idée. Il m'a toujours semblé que le langage des yeux pouvait se comparer au langage de la musique. Le regard humain recèle, comme l'harmonie, une puissance magnétique qui subjugue la

pensée et ouvre à l'ame de nouveaux espaces. Poussée dans ces régions surnaturelles, elle y acquiert une sensibilité, une finesse d'impression, qui n'est pas de ce monde; elle y perçoit dés sentimens dont aucune parole ne saurait rendre ni la passion ni la délicatesse. Qui de nous, aux accords d'un air aimé, ne s'est pas senti bercé dans une atmosphère inconnue, à des hauteurs vertigineuses, où, enfant du ciel créé primitivement pour un séjour merveilleux, il a cru retrouver je ne sais quelle image confuse de sa destinée première? Et qui de nous, sous la pression électrique d'un regard aimé, n'a pas senti son cœur se transformer, se diviniser, et tout son être se remplir de sensations étranges et délicieuses? Ladislas assurément ne prétendait pas magnétiser la jeune femme, que ses yeux caressaient avec ivresse; mais il lui faisait comprendre, presque malgré elle, des tendresses infinies, il la forçait à deviner, sinon à partager, l'enivrante émotion qu'il éprouvait lui-même. La pensée se fait fluide quelquefois, et elle n'a que faire des paroles alors. Tous les sentimens que pendant une heure Ladislas sut exprimer sans rien dire, toutes les sensations qu'il osa décrire en parlant de choses indifférentes, deux volumes du roman le plus psychologique ne pourraient les contenir. Pendant que la jeune femme, émue, inquiète, cherchait à se dérober à cette obsession morale, le vieux militaire contait ses campagnes. Après l'Espagne, de laquelle Ladislas détournait avec soin la conversation, il avait parlé de la Pologne, qu'il connaissait à merveille, où il s'était marié. Née dans le duché de Posen, Mme de Mortemer avait été élevée à Berlin avec son amie; ce fut tout ce que notre ami put apprendre d'un sujet qui l'intéressait vivement. C'était beaucoup déjà, car le duché de Posen était aussi son pays natal, et l'intrigue devenait de plus en plus singulière. Au milieu de ces conversations diverses, le dîner s'achevait gaîment, et déjà le jour baissait, quand Mme de Mortemer fit appeler son mari. Le brave officier sortit, et les deux amoureux se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Ladislas pâlit. L'instant était décisif; il le sentait, et son courage défaillait. Il fallait d'un mot réaliser les déclarations imaginaires auxquelles il s'était borné jusqu'alors; il fallait passer de l'idéal à la vie, du rêve à l'action. La transition est immense, chacun le sait, et les hussards ne sont pas si communs qu'on le croit. Entre l'insolence qui révolte et la timidité qui glace, il existe un terme moyen que le plus habile a peine à rencontrer. Cette note intermédiaire, on risque de la prendre ou trop haut ou trop bas, car le diapason manque, et, si l'intonation est fausse, tout est perdu. Ladislas, tremblant d'émotion, hésitait et se taisait. La voix de la jeune femme lui rendit son assurance.

—Cette chasse que vous faites demain, monsieur, où doit-elle se passer?

— Madame, dit tout à coup Ladislas, qui, prenant un grand parti, se leva de table et croisa les bras sur sa poitrine, madame, pardonnez-moi; mais cette chasse est une chimère, et moi je suis un imbécile. Ce

que j'ai dans le cœur, je n'ose pas vous le dire; j'ai peur de vous, et vous le voyez bien. Je tourne autour de ma pensée. Pourquoi cependant vous cacherais-je que, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, je n'ai songé qu'à vous revoir, que depuis deux mois je vous ai cherchée toujours et partout? Me ferez-vous un crime, le jour où je vous ai retrouvée enfin, d'avoir commis un innocent mensonge, qui ne fait de mal à personne, et qui m'a valu de passer avec vous quelques heures? Non, je ne vais pas à la chasse; non, je ne quitte pas Chantilly. Selon toute probabilité même, je rêverai cette nuit à la belle étoile; mais je saurai du moins où vous êtes; c'est un bonheur que je n'ai jamais goûté et que vous ne m'ôterez pas!

Aux premières paroles de ce discours incohérent, la jeune Polonaise s'était levée avec un certain effroi, cherchant un moyen de défense; puis il lui parut que le mieux était de cacher son embarras sous une plaisanterie. A peine Ladislas eut-il parlé de son projet de coucher en plein air, qu'elle poussa l'éclat de rire le plus moqueur, le plus argentin qu'oreille d'amoureux ait jamais entendu.

— J'ai lu plusieurs romans, monsieur, ajouta-t-elle, où les choses ne se passaient pas autrement. Ici nous ne sommes pas dans le pays des chimères, et vous auriez tort de vous moquer de moi plus long-temps. Comme les nuits sont froides, et que la fièvre vous récompenserait mal de votre complaisance, je vais prévenir M. de Mortemer....

— Et que lui direz-vous? interrompit Ladislas; lui conterez-vous que je vous aime depuis long-temps, et que, pour avoir l'occasion de vous le dire, je lui ai fabriqué une fable ridicule, dans laquelle il ne joue pas le plus agréable rôle? Pour vous, comme pour moi, le mieux est de ne rien dire, madame, et d'accepter les événemens tels qu'ils sont.

La jeune femme ne répondit pas; elle regarda la porte; notre ami, qui devina sa pensée, mit la main sur la serrure. Le jour baissait, et l'obscurité croissante ajoutait par sa discrétion aux dangers de ce périlleux tête-à-tête. Les objets se fondaient dans l'ombre. Ladislas enhardi n'entrevoyait plus que vaguement le contour de la taille svelte de la belle Polonaise. Au fur et à mesure que la lumière devenait plus indécise, ses sens semblaient acquérir une finesse nouvelle; il entendait le plus léger frôlement de la robe de soie, et respirait par la croisée ouverte la senteur pénétrante des fleurs dont le jardin était rempli. Il songea à cette matinée où il avait ouvert sa fenêtre : ces parfums étaient les mêmes; il revit le châle vert et les petits pieds; ce souvenir, ce silence, cette obscurité, son émotion même et le trouble de la jeune femme qu'il devinait, lui donnèrent un accès d'audace. A peine avait-elle eu le temps de dire d'une voix sévère : « Monsieur, ceci est ridicule, laissez-moi sortir, » qu'elle sentit autour de sa taille le bras amoureux du jeune homme. Elle se cambra malgré elle sous cette étreinte soudaine, et rejeta sa tête en arrière. Ladislas, la pressant contre

sa poitrine, colla sur sa bouche ses lèvres brûlantes. Émue, honteuse, frémissante, furieuse, elle se dégagea alors, courut à la porte et sortit. Il était trop tard; la guerre était déclarée. Ladislas avait eu l'avantage, et il n'était pas homme à en rester là.

Une minute plus tard, M. de Mortemer revint, un chandelier à la main. Ladislas s'excusa d'avoir attendu pour partir des nouvelles de Mme de Mortemer; elle allait mieux : le mari se chargea de lui présenter les hommages du jeune homme, qu'on espérait bien d'ailleurs revoir à Paris. Invité à se présenter de nouveau dans cette rue qu'il connaissait si bien, notre ami prit congé du vieux militaire. — Bonne chasse! lui dit celui-ci en le quittant. — J'y ferai de mon mieux, reprit l'autre en souriant.

IV.

A cette époque où les habitués de Chantilly n'avaient pas encore, pour retourner à Paris après les courses, la voie si commode et si rapide du chemin de fer, la jeunesse brillante attendait le lendemain pour regagner la capitale, et cette dernière nuit se passait au milieu d'ébats, il faut le dire, très bruyans. Les pétards, les fusées, éclataient de tous côtés dans les rues; on prenait à l'assaut des maisons dont les habitans amis se défendaient vaillamment; on buvait un peu, on dansait beaucoup, on jouait trop. Tel maître de maison, pour mieux faire les honneurs de sa demeure provisoire, avait amené de Paris trois belles hôtesses, élégamment vêtues aux couleurs de sa livrée, lesquelles l'aidaient à recevoir; tel autre avait la singulière idée de donner une chasse à courre, au beau milieu de la nuit, dans les rues paisibles de Chantilly, et voilà qu'une bande d'écervelés, montés sur des chevaux excellens, munis de trompes étourdissantes, armés de torches, se mettaient à parcourir la ville au triple galop, sonnant des fanfares, poussant des hurrah, réveillant enfin par un épouvantable vacarme les bons bourgeois, qui entr'ouvraient de loin en loin leur fenêtre, et apparaissaient un bougeoir à la main, la figure bouleversée, le chef coiffé d'un bonnet de coton. Qu'on devine les rires et les sérénades qui accueillaient ces apparitions burlesques! Aux heures de ces saturnales, les sportsmen se croyaient tout permis; sans plus de souci que leurs pères, ils eussent, en dépit de la Bastille, rossé le guet, mis en fuite la maréchaussée.

Ladislas, au sortir de l'émouvante conversation que je vous ai racontée, s'était machinalement dirigé vers la petite place où commençait le tapage. Un peu préoccupé d'abord, il fut bientôt distrait par l'entrain bachique des rieurs, et, comme il n'était point d'un tempérament morose, la gaieté générale le gagna. Ce soir-là, comme les autres et plus que les autres, il se mêla aux divertissemens accoutumés.

Il était, à tout prendre, fort content de sa journée, fort content aussi de lui-même. Les événemens l'avaient servi à merveille, et il avait aidé les événemens, non sans audace. La dernière escarmouche lui semblait décisive, et l'avenir ne lui paraissait pas si désespérant qu'il dût renoncer aux joies du présent. Il dansa donc chez les dames en livrée, il combattit au siége qui fut fait de la maison d'un de ses amis; je crois même, Dieu me pardonne, que, pour justifier le mensonge fait à M. de Mortemer, il chassa par les rues au grand galop de son cheval, sonnant du cor à pleine poitrine, et criant hallali de toute la force de ses poumons. Ces divertissemens carnavalesques eurent un terme pourtant, et, après avoir dansé, crié, couru, Ladislas songea qu'il était temps de dormir. Alors seulement cette pensée lui vint, qu'il avait donné sa chambre, et qu'il n'avait pas un oreiller où reposer sa tête.

En elle-même, cette pensée n'avait rien de fort inquiétant pour lui, mais elle ramena dans son imagination le souvenir, un instant oublié, de la belle Polonaise. Cette douce et piquante image lui fit regretter ce qu'il venait de faire; elle le rendit confus, elle lui donna presque un remords. Las du bruit, ramené à de plus délicates idées, à de plus mystérieuses jouissances, il s'éloigna de la foule, et se prit à errer seul et rêveur. La nuit était pure, étoilée, mais sans lune. Au loin, une molle brise pleurait dans la grande forêt silencieuse; la vaste pelouse, si animée quelques instans auparavant, était déserte à cette heure. On entendait seulement dans le lointain les cris de joie des plus intrépides viveurs et la chanson des promeneurs attardés. L'œil pensif, l'esprit distrait, le cigare à la bouche, Ladislas marchait à pas lents et s'avançait au hasard. Sa *bête* le ramena, presque à son insu, vers le petit jardin servant d'entrée à la maison qu'il avait habitée et qui renfermait la dame de ses pensées. Arrivé en face de la grille, il s'aperçut que son ancienne chambre était encore éclairée, que la croisée en était ouverte, et bientôt une ombre dont la sveltesse le fit tressaillir lui prouva, en traversant ce petit centre lumineux, que là non plus le sommeil n'avait pas encore pénétré. Caché dans l'ombre et par la grille, l'œil tendu, l'oreille au guet, pouvant tout voir sans être vu, Ladislas se trouvait dans une situation qui d'ordinaire éveille la curiosité des plus indifférens; la sienne, comme on pense, n'avait pas besoin d'être excitée, et je laisse à deviner combien son attention fut intense bientôt et son immobilité complète. La silhouette qu'il avait entrevue était bien celle de la jeune Polonaise. De moment en moment, la belle inconnue se montrait, traversant l'appartement éclairé. C'était donc sa chambre qu'elle habitait! Une dernière fois elle apparut, couverte d'un long châle, sans doute le fameux châle vert, et elle vint s'accouder sur le petit balcon formé par la saillie de la croisée. Elle y resta longtemps, les bras croisés, la tête pensive, regardant les étoiles, respirant

l'air embaumé de la nuit. C'est bien elle! se dit Ladislas, c'est bien elle! Cette chimère que j'ai poursuivie si long-temps, la voici réalisée, enfermée dans ma chambre, accoudée à ma propre fenêtre, rêvant... qui sait? rêvant à moi peut-être, à moi qui suis à vingt pas d'elle, à moi que tout encourage, la nuit, le silence, le mystère. — Ce baiser si audacieusement obtenu, l'émotion réciproque qu'il avait causée, la singularité de toute cette aventure, la beauté de la jeune femme, le parfum enivrant de ses cheveux qu'il croyait respirer encore, tous ces souvenirs revinrent à son esprit et firent battre son cœur. Puisque le sort en était jeté, pourquoi ne poursuivrait-il pas sa chance? Pourquoi, jeunes tous deux, tous deux livrés en ce moment à la même pensée, séparés par quelques pas à peine, ne reprendraient-ils point, à la faveur de la nuit, la conversation trop rapidement interrompue? Il fallait au moins le tenter. La crainte d'épouvanter l'ombre rêveuse du balcon, et de la faire disparaître en l'épouvantant, retenait seule notre amoureux. Si je pénètre dans le jardin, pensait-il, et si je me fais reconnaître, elle fermera sa croisée et disparaîtra sans doute. D'un autre côté, si je ne dis rien, si je quitte sans me montrer, sans mot dire, la place où je suis, si je m'en vais aussi discrètement que je suis venu, qu'y gagnerai-je? — Le résultat était le même à peu près, et il y avait avantage encore à tenter la fortune. Il prit un grand parti. Appuyant le doigt sur le loquet de la porte grillée qui se trouvait auprès de lui, il l'ouvrit et entra dans le jardin à pas de loup. Arrivé presque au-dessous du balcon sans avoir été positivement reconnu :

— Comment va ce soir Mme de Mortemer? dit-il tout à coup à demi-voix?

Interdite en reconnaissant Ladislas, au fond plus surprise que mécontente de son infatigable persévérance, inquiète surtout du caractère mystérieux de cette entrevue nouvelle et si peu prévue, la blonde rêveuse recula d'un pas sans rien dire; puis, songeant sans doute qu'en gardant le silence à propos d'une question si naturelle, elle témoignait plus de crainte qu'il n'était prudent d'en montrer, elle posa une main sur l'espagnolette de la fenêtre qu'elle ferma à demi, et répondit d'une voix assez calme que son amie allait mieux.

— Si j'en crois vos prévisions, continua Ladislas, il n'y aura donc que moi seul de malade demain matin; car, vous l'avez dit, au bout d'une nuit passée dehors, on peut fort bien trouver la fièvre.

— Ne vous moquez pas de moi, reprit l'interlocutrice, qui, mesurant du regard la distance qui la séparait du jardin, commençait à se rassurer, ne vous moquez pas de moi, vous ne me ferez pas croire que vous ne puissiez aller coucher quelque part.

— Quelque part! Madame, je n'y vais jamais.

Feignant de ne pas comprendre cette boutade, la jeune femme dé-

clara qu'elle allait prévenir M. de Mortemer, et qu'il leur serait facile de laisser une des chambres à la disposition de leur ancien propriétaire.

— Je vous conseille de prévenir M. de Mortemer : il me croit à la chasse à six lieues de Chantilly. En apprenant que je suis au contraire ici, à cette heure de la nuit, causant avec vous sous ce balcon, il sera sûrement fort charmé et très édifié. Il ne manquerait plus que cela, ajouta tout bas Ladislas; si le vieux pandour me surprenait ici roucoulant à l'espagnole, Dieu sait si notre comédie ne tournerait pas au drame!

A peine avait-il pensé ces choses, et son interlocutrice ne lui avait pas encore répondu, que la clé tourna bruyamment dans la serrure, et la porte de la maison s'entr'ouvrit. Ladislas s'effaça rapidement contre la treille qui couvrait le mur. Une servante parut, qui portait à la main un fallot. Elle referma la porte à double tour, se dirigea d'un pas rapide vers la porte de la grille, sortit, donna deux tours de clé à cette seconde porte, et, longeant la pelouse, disparut bientôt.

— Je suis pris! se dit Ladislas, et cette sotte créature qui, faute de chambre, va coucher je ne sais où, son ouvrage fini, me coupe la retraite. Il faut que je passe la nuit dans le jardin ou que le diable m'emporte! —Après cette alerte, quand il leva les yeux vers le balcon, il s'aperçut que la croisée s'était silencieusement refermée. Vous avez eu peur, madame, se dit-il encore, donc votre pensée était coupable. Cette supposition de la complicité mentale de sa belle ennemie à un degré quelconque le fit sourire. Après être resté un moment immobile entre les feuilles sombres de la treille et s'être assuré que le plus profond silence régnait de nouveau dans l'intérieur de la maison comme au dehors, il quitta sa cachette. Si la silhouette élégante ne se montrait plus à la croisée, la lumière du moins n'était pas éteinte, et la chambre continuait d'être éclairée. Ladislas ramassa dans l'allée des grains de sable et s'appliqua à les lancer contre les vitres illuminées. Bien qu'à deux reprises il eût entendu le choc argentin de ses petits projectiles rencontrant leur but, rien ne se montrait. Il renouvela, sans se lasser, son expérience; à la fin pourtant, l'ombre parut, et la fenêtre se rouvrit sans bruit.

— Vous êtes fou ou méchant, monsieur, dit une voix moitié émue et moitié grondeuse; quand vous aurez brisé ces vitres et réveillé toute la maison, qu'aurez-vous gagné?

— Permettez, madame, si vous aviez ouvert au premier grain de sable, le second ne vous aurait point impatientée. C'est bien le moins qu'on dédommage par la conversation un pauvre diable de prisonnier comme moi. La situation où je suis, grace à cette maritorne, est fâcheuse, et plus fâcheuse pour vous que pour moi. Il faut bien aviser aux moyens de s'en tirer. Entre ces grilles, je suis exactement comme

un oiseau dans un trébuchet, et à l'ouverture de la cage; demain matin, on ne laissera pas d'être surpris de m'y trouver.

— Votre conduite est ridicule, interrompit l'interlocutrice avec des larmes dans la voix, vous me perdez de gaieté de cœur; c'est une infamie, monsieur.

— Ce n'est pas le moment de se désoler, madame; ce qui est fait est fait. Il y a moyen encore de réparer mon étourderie, et ce moyen, si j'osais vous le proposer...

— Parlez, quel est ce moyen?

— Vous vous fâcherez, madame, et je n'ose vous le dire.

— La discrétion vous prend un peu tard, monsieur.

— Ce moyen est fort simple, et le voici. La mansarde où couchait mon domestique est restée vacante; je puis la gagner et m'y cacher jusqu'au jour, après quoi je m'échapperai sans peine.

— Et comment entrer, puisque la porte est fermée?

— C'est là que mon moyen se place. Je suis fort leste, madame, et cette treille peut me servir d'échelle; si vous voulez me permettre de monter jusqu'à votre fenêtre et de traverser votre chambre, je gagnerai le corridor et la mansarde en question.

— Si vous êtes si agile, monsieur, il est un moyen plus simple encore; que n'escaladez-vous la grille? Les barreaux peuvent vous servir d'échelle aussi, et vous gagnerez les champs.

— Vous êtes bien bonne, madame, et vous ne pensez pas aux pointes de ces barreaux. Je n'ai pas de goût pour le pal, et, si demain on me trouvait embroché vis-à-vis de vos fenêtres, vous ne seriez pas très avancée, ni moi non plus.

La discussion se prolongea quelques momens encore. La jeune femme refusait absolument ce singulier droit de transit. Ladislas, de son côté, déclarait qu'il ne franchirait pas la grille. Eh bien ! vous coucherez dans le jardin, disait-on d'en haut. Soit, répondait-on en bas; et demain, quand on me demandera ce que j'ai pu faire toute la nuit dans ce parterre, je répondrai que j'ai la passion des dahlias et l'habitude de les cultiver pendant la nuit. De guerre lasse, ne sachant plus que répondre, comprenant que cette discussion devait avoir un terme, que M. de Mortemer ne pouvait être appelé, que Ladislas ne devait pas rester dans le jardin, qu'il était fort capable d'ailleurs de monter malgré elle, la tête perdue d'inquiétudes, la jeune femme consentit, avec beaucoup d'embarras, à accorder le passage, à condition, bien entendu, qu'elle quitterait la chambre et qu'elle se retirerait chez son amie, sous prétexte de lui demander de ses nouvelles pendant le temps nécessaire à cette escalade fort ridicule, à son avis. A peine ces conditions consenties, Ladislas empoigna le treillis et se hissa avec une telle rapidité vers la fenêtre, d'ailleurs peu élevée, que la jeune femme,

effarée, n'eut que le temps de sortir à la hâte, emportant la lumière. Comme elle fermait la porte, il enjambait le balcon et entrait triomphalement par la croisée.

Arrivé dans cette chambre si convoitée, notre amoureux n'avait aucune hâte de sortir. Il s'avança à tâtons et rencontra la cheminée. Sur cette cheminée, ses doigts touchèrent une boîte d'allumettes; il la mit à tout hasard dans sa poche. Le plus brave est ému dans une pareille situation. Marchant avec précaution, redoutant le craquement du parquet, retenant son haleine, Ladislas écoutait à chaque pas avec anxiété; il n'entendait que les battemens précipités de son cœur. Tout à coup il se heurta contre un meuble, et une chaise roula bruyamment sur le plancher. Il lui sembla que la maison entière avait retenti. Les poings fermés, les yeux fixes, les oreilles tendues et comme dressées, il écouta. Le bruit d'un pas rapide se fit entendre dans le corridor; ce n'était point la démarche légère d'une femme qui venait... Il n'y avait point un instant à perdre. Il gagna la cheminée, tira brusquement à lui le devant de papier peint qui la cachait pendant la belle saison, se glissa dans l'entrebâillement et se blottit de son mieux entre les deux chenets. Les pas s'étaient éloignés, personne n'entra, et le silence se fit de nouveau. — Cœur de lièvre! se dit Ladislas, quelle peur j'ai eue! Puis il se prit à réfléchir que sa cachette, en définitive, était excellente; il pouvait s'y accroupir passablement; c'était un affût comme un autre; si la jeune femme ne revenait pas, il en serait quitte pour passer la nuit dans sa chambre habituelle; si elle revenait, au contraire, trouvant l'appartement vide, ne se méfiant de rien, elle reprendrait courage... et le monstre, madame, se mit à rire.

Cela bien arrêté, Ladislas disposa les deux chenets de façon à s'en faire un siége; puis, songeant que, pour observer, il fallait, avant tout, y voir clair, il eut l'idée de pratiquer dans le devant de cheminée une manière de judas, d'œil-de-bœuf, un trou pareil enfin à celui qui permet aux acteurs de lorgner la salle à travers le rideau baissé. Une des allumettes dont il s'était emparé lui servit de tarière; il l'enfonça dans la toile, creva le papier, puis il attendit. Il attendit long-temps, si long-temps que sa patience s'en lassait. — Me fera-t-elle jouer toute la nuit ce rôle de ramoneur? murmurait-il, ou va-t-elle m'envoyer ici le vieux grognard? — Cette alternative, qui se présentait pour la première fois à son esprit, le fit tressaillir; son imagination improvisa sur-le-champ la scène qui pourrait s'ensuivre : il se vit rampant honteusement hors de cette cheminée et répondant mal aux paroles sévères de l'officier. Heureusement, au bout d'une demi-heure à peu près, un frôlement attira son œil au petit trou; il vit la porte s'entr'ouvrir sans bruit, une tête s'avança prudemment au-dessous d'une main armée d'une lumière, et regarda avec curiosité dans la chambre : c'était la jeune Polonaise.

Après cet examen préalable, elle entra sur la pointe du pied et fit deux pas, élevant, pour mieux voir, le chandelier qu'elle portait. Ladislas, tout yeux et tout oreilles, retint sa respiration. Ne voyant rien d'inquiétant, la jeune femme avança vers la croisée. Elle rencontra la chaise renversée, la considéra un instant, se prit à sourire et regarda encore autour d'elle, puis elle vint déposer la bougie sur la cheminée. Ladislas sentit contre son œil le vent de sa robe de soie. Elle alla vers la fenêtre ensuite, observa long-temps le petit jardin, son allée, sa treille, ses massifs de fleurs; enfin elle ferma la croisée, puis, revenant à la porte d'entrée, elle donna rapidement deux tours de clé à la serrure. Ces préparatifs de défense terminés, la jeune femme ôta son châle, et, toute souriante, vint à la cheminée dénouer ses longs cheveux. — Nous y voilà! se dit notre amoureux, tremblant d'émotion; la porte est close, mais le loup est dans la bergerie.

V.

Une semaine plus tard, Ladislas, revenu à Paris, se promenait à grands pas, d'un air fort agité, dans le logement de garçon dont nous avons parlé au début de cę récit. Il semblait en proie à la plus violente colère, et vraiment on se fâcherait à moins. Figurez-vous, madame, que, trois jours après son retour de Chantilly (car il lui avait paru convenable d'imposer trois jours de patience à son empressement), il s'était rendu, le cœur débordant, chez Mme de Mortemer, et qu'avait-il appris? Il avait appris que M. et Mme de Mortemer, appelés par des affaires très importantes, étaient partis la veille au soir pour la Pologne. Cela était un malheur supportable; mais ce qui était affreux, c'est que la jeune Polonaise, dont il apprit le nom alors, était du voyage. Elle avait quitté Paris avec eux. — Partie! murmura-t-il, partie sans un mot, sans un souvenir; c'est une abomination! — Au dire du concierge, la blonde amie de Mme de Mortemer se nommait la comtesse Czernavoska, ou à peu près, car il ne se piquait pas de prononcer aisément les langues étrangères, et, selon lui, tous les noms polonais ressemblaient à un éternuement. Ce nom de Czernavoska, estropié sans doute, n'apprenait rien à Ladislas. Il consulta vainement ses souvenirs, il interrogea inutilement, en l'absence de la haute société polonaise, qui l'aurait sans doute mieux renseigné, quelques habitués du club de la rue Godot : ce nom, fort connu d'ailleurs et porté par beaucoup de personnes, n'en désignait aucune d'une façon précise. Demandez en France si l'on connaît M. Dupont, on vous répondra : Lequel? Il y en a mille. Au reste, le nom n'importait guère; elle était partie, partie pour la Pologne, pour le seul coin de terre où Ladislas, qui était banni, ne pouvait la suivre. Partie à l'improviste! c'était une coquette; moins que cela

encore, c'était aussi une petite sotte. Heureusement on pouvait aisément se passer de la revoir et l'oublier plus aisément encore. Voilà ce que Ladislas disait; mais, en pensant qu'il fallait oublier, il se souvenait. Il se souvenait si bien, qu'une semaine après, il était furieux comme le premier jour. Jusqu'à ce moment, il avait espéré, au fond du cœur, qu'il lui tomberait du ciel quelque consolation, c'est-à-dire qu'un billet lui arriverait de Pologne. Rien ne vint; la poste, pas plus que le ciel, ne secourut son infortune, et son imagination, excitée par ce dénoûment imprévu, se mit à chanter un long duo avec sa vanité blessée. Les heures passaient cependant. Ladislas attendit trois jours encore, puis une semaine; enfin, n'y tenant plus, ennuyé de Paris, las des aventures, honteux d'attendre, il résolut de secouer sa tristesse. Un soir, il monta dans la malle-poste de Bordeaux et partit pour les Pyrénées.

La poussière des grandes routes a été de tout temps considérée comme un des plus puissans dérivatifs des peines du cœur. En arrivant à Cauterets, Ladislas n'était cependant pas guéri. Il pensait beaucoup encore à son infidèle, et dans ce souvenir son esprit trouvait un texte inépuisable de réflexions fort diverses. Tantôt, dans ses heures de mécontentement, il jugeait avec sévérité sa belle compatriote; tantôt, au contraire, il se sentait porté à l'indulgence. En définitive, qu'aurait-elle pu faire? Il n'était pas si injuste que de ne pas admettre telles situations et telles organisations qui font à la vertu un rôle difficile. En définitive, elle était adorable, et il faut que le cœur de l'homme soit un composé bien bizarre pour qu'il aille chercher toujours des causes de dédain là où il ne devrait trouver que la reconnaissance. La saison des eaux tirait à sa fin, et les fraîcheurs de l'automne chassaient les baigneurs des montagnes. Parmi les plus intrépides hôtes de Cauterets se trouvaient, comme à l'ordinaire, une quantité de jeunes Espagnols. Ladislas les suivit à Madrid. Il passa trois mois en Espagne. Quand il revint à Paris, le souvenir de son aventure de Chantilly s'était fort éloigné. Il y songeait à peine comme à un rêve lointain.

Il arriva par une de ces soirées de décembre si brumeuses, si désagréables à Paris, surtout pour qui revient des pays du soleil. Le froid vous pénètre, le brouillard vous aveugle, l'air empeste. Il retrouva son appartement sombre et glacé. Il y régnait une insupportable odeur de renfermé. Sur le parquet étaient épars divers objets qu'il avait jetés à la hâte, trois mois auparavant, en faisant ses préparatifs de départ. Je ne sache rien de plus triste que ce désordre qui vous reporte tout d'un coup à un instant oublié de votre vie. Pendant votre absence, le temps a jeté sa poussière sur ces souvenirs du passé. Depuis votre départ, votre vie s'est dépensée ailleurs, et vos heures se sont enfuies comme le jour vers lequel vous revenez. Il semble que dans votre existence se trouve

une lacune, et que vous la repreniez au moment éloigné qui se représente à vous. Ladislas, attristé, ouvrit sa croisée. Son bel acacia avait perdu son vert feuillage, il avait l'aspect de la mort. Les moineaux, qui ne trouvaient plus d'abri dans ses branches, se réfugiaient par volées dans les trous des murailles; les merles avaient disparu. Hélas! tout cela ne ressemblait guère à cette tiède matinée d'été où il s'était réveillé si joyeux, et le châle vert revint à sa mémoire. Ladislas pensa à toutes ces choses, puis il songea encore que ce jour-là était un lundi, et que le lundi était le jour de réception de la princesse A..., une de ses plus célèbres compatriotes. Il était reçu comme un fils dans cette maison; il résolut d'y aller le soir même pour apprendre un peu les nouvelles de Paris et secouer sa tristesse. La princesse donnait un petit bal; on arrivait donc plus tard que de coutume, c'est l'usage à Paris. En entrant dans le salon, Ladislas y trouva seulement les vieux habitués de la maison qui le reçurent avec empressement. Après l'avoir questionné sur son voyage, on l'entraîna à une table de whist. Peu à peu, le monde arriva. Les joueurs se réfugièrent dans un petit boudoir, et ils entendirent sans sourciller les quadrilles retentir dans le salon voisin. Ladislas n'était pas d'humeur dansante; il resta fidèle aux cartes, à la grande satisfaction des têtes grises auxquelles il servait de quatrième.

Depuis une heure, il était absorbé par les rois de trèfle et les atouts, lorsque, levant par hasard les yeux, il vit se refléter dans une glace placée en face de lui les têtes de deux jeunes femmes qui passaient en riant. Un moment elles s'arrêtèrent, et la glace renvoya au cœur de notre ami un regard qui le fit bondir sur sa chaise. Il avait reconnu les beaux yeux noirs!

— Vous êtes fou, Ladislas, s'écria un des joueurs, c'est une renonce.

— Maudit trèfle! murmura Ladislas; je vous demande bien pardon.

Il n'y pouvait plus tenir. Confiant son jeu à un des spectateurs, il se leva en toute hâte. Arrivé à la porte du salon, il jeta un regard rapide sur les banquettes, et reconnut bientôt celle qu'il cherchait. Assise en face de lui, la dame aux yeux noirs regardait d'un autre côté. Il la considéra attentivement, se frotta les yeux, il l'examina encore; c'était bien elle!

Dans sa toilette de bal, elle était plus charmante que jamais : des violettes étaient mêlées à ses beaux cheveux; ses yeux et son teint avaient, à la lumière, un éclat surprenant, et l'harmonieux contour de ses épaules prêtait à sa figure une grace nouvelle.

— Monsieur, dit Ladislas à son voisin, qui se trouvait être un dandy de sa connaissance, pourriez-vous me dire quelle est cette jolie femme blonde avec des yeux noirs?

— Vous devez la connaître mieux que moi, répondit le dandy, car elle est, je crois, Polonaise.

— Elle est bien réellement Polonaise? reprit Ladislas intrigué au dernier point.

— Bien réellement, à ce qu'on assure, dit en souriant l'interlocuteur surpris.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Dame! un nom en *ka*. Il faut s'étrangler tout exprès avec une arête de poisson pour le prononcer, soit dit sans offenser la Pologne. Je sais seulement qu'elle est comtesse, qu'elle est fort jolie, et qu'elle est veuve.

— Elle est veuve! Comment se fait-il qu'elle soit veuve si jeune?

— C'est qu'apparemment elle aura perdu son mari de bonne heure.

— Vous avez raison, dit Ladislas.

La jeune femme, sans deviner l'entretien dont elle était l'objet, causait gaiement avec sa voisine. Notre amoureux chercha la maîtresse de la maison.

— Faites-moi le plaisir de me dire, lui demanda-t-il, quelle est cette ravissante jeune femme?

— Mon cher Ladislas, venez-vous de la lune? répondit la princesse.

— J'arrive de Madrid, c'est tout un.

— Si vous n'aviez pas si long-temps vécu avec les taureaux, vous sauriez qu'il n'est question à Paris que de cette belle comtesse Czernavoska.

— Elle est donc réellement Polonaise?

— Et que voulez-vous donc qu'elle soit? reprit la princesse en riant. Mais, continua-t-elle comme frappée d'une idée subite, vous la connaissez mieux que personne.

— Moi!

— Vous; faites donc l'étonné!

— Je vous jure....

— Ne jurez rien. Le château de votre père est voisin de Tupia?

— Sans doute.

— Vous avez été élevé avec les enfans du comte Pateski?

— Eh bien?

— Eh bien, la comtesse Czernavoska, c'est Caroline Pateska.

— Caroline Pateska! s'écria Ladislas stupéfait.

— Caroline Pateska, dit la princesse. Comme elle est devenue belle! Elle avait dix ans à peine quand vous avez quitté la Pologne, et il y a quinze mortelles années de cela.

— Et vous dites qu'elle est veuve?

— Je pourrais au moins vous le dire. Elle avait épousé, il y a cinq ans, ce pauvre Czernavoski, qui s'est tué à la chasse quinze jours après son mariage; mais vous avez appris ce mariage et cette mort?

— C'est vrai, dit Ladislas, retrouvant ses souvenirs.

— Eh bien! j'ajoute en confidence, — tout-à-fait entre nous, — qu'elle se remarie.

— Elle se remarie! s'écria Ladislas.

— Et pourquoi pas? Voulez-vous qu'avec ses vingt-cinq ans et ces yeux-là elle reste éternellement veuve? Elle se marie dans un mois à Berlin, et elle est venue, je crois, à Paris pour de grandes affaires de corbeille. Elle épouse le frère d'une de ses amies, qui a épousé elle-même un officier français, Mme de Mortemer.

— Mme de Mortemer!

— Vous la connaissez?

— Je l'ai rencontrée.

— Maintenant que vous voilà bien renseigné, venez, que je vous fasse renouer connaissance avec ma belle comtesse.

La princesse passa son bras sous celui de Ladislas, qui obéit, tremblant d'émotion, à l'impulsion qui lui était donnée. En voyant venir vers elle la princesse et le jeune homme qu'elle reconnut tout à coup, la belle comtesse pâlit extrêmement; ses yeux se dilatèrent, un tressaillement nerveux l'agita tout entière.

— J'espère, ma chère comtesse, que vous aurez meilleure mémoire que ce jeune homme, dit la princesse, et que vous le reconnaîtrez, lui qui persiste à ne pas vous reconnaître.

— Moi! madame, balbutia la jeune femme, qui devint tout d'un coup rouge comme une grenade.

— Voyons, cherchez bien... N'avez-vous aucun souvenir de ce visage?

La jeune femme, interdite, jeta sur la princesse un regard suppliant.

— C'est fort mal à vous, chère belle, d'oublier ainsi vos amis, continua l'impitoyable maîtresse de maison, et les plus vaillans défenseurs de notre pauvre pays.

— Monsieur est Polonais? hasarda en tremblant la jeune femme.

— Complétement Polonais. Vous voilà sur la voie, j'espère? Allons, devinez... Mon pauvre Ladislas, vous êtes oublié, bien oublié; et vous, chère comtesse, vous n'avez pas la mémoire du cœur. Un ami qu'on a tant aimé, on doit toujours le reconnaître, car vous lui avez dit *tu* et *toi* à ce beau jeune homme.

— En vérité, princesse?.... murmura la malheureuse jeune femme, tour à tour blanche comme le marbre et rouge comme le feu.

— Vous voilà bien intriguée.... Allons, puisque vous ne devinez pas, permettez-moi de présenter à Caroline Pateska Ladislas Vaneski.

— Ladislas Vaneski! répéta la jeune femme avec stupeur.

Notre ami s'inclina. Tous les deux se regardèrent avec un embarras pareil. La princesse s'éloigna et les laissa vis-à-vis l'un de l'autre.

Ladislas s'était distingué dans la guerre de Pologne; quoique fort jeune alors, il avait affronté mille fois les batteries russes : il ne s'était

jamais trouvé dans une situation plus terrible. La jeune femme tremblait, se mourait de crainte. Il en eut pitié.

— Je suis seul coupable, madame, dit-il en s'asseyant auprès d'elle et en essayant de sourire. Vous étiez si enfant quand je vous ai quittée! Il est tout simple que vous m'ayez oublié; moi, j'aurais dû vous reconnaître, et pourtant voici quinze ans au moins que je ne vous avais vue, ajouta-t-il en accentuant légèrement ses paroles, et vous êtes métamorphosée.

La belle comtesse ne répondit pas; mais il jaillit de ses yeux un regard si doux, si humide, si reconnaissant, que Ladislas se trouva récompensé de sa générosité. En même temps, elle lui tendit la main. Il ôta rapidement son gant et pressa dans sa main nue la main dégantée de la jeune femme.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris? continua-t-il, ne sachant trop que dire.

— J'y suis arrivée il y a six mois, répondit-elle.

— Six mois! et je ne l'ai pas su!

— Oh! reprit la jeune comtesse en rougissant, je n'ai vu personne et je suis restée peu de temps à Paris. J'étais venue avec une amie de pension que des affaires ont rappelée en Prusse; il y a un mois, je suis repartie de Berlin avec elle.

— Il y a un mois! et j'avais la sottise de courir en Espagne!

— En Espagne? répéta la jeune femme en souriant à demi.

Le premier embarras surmonté, Ladislas se sentit gagné par un trouble d'une autre nature. Les yeux de velours de la belle comtesse faisaient comme autrefois battre son cœur; un souvenir charmant le faisait tressaillir. Il était comme enivré par le parfum du gros bouquet de violettes de Parme que tenait cette petite main qu'il venait de presser. Ne suis-je pas un triple sot, pensa-t-il, de laisser prendre à notre conversation cette ridicule tournure? Elle-même ne me trouve-t-elle pas stupide en me voyant faire ainsi le don Quichotte? Qui me commande de renoncer à un bonheur auquel j'ai quelque droit, ce me semble? Il hésita un instant. La jeune comtesse, comme si elle eût deviné sa pensée dans son regard, le ramena au présent tout d'un coup avec ce tact si fin qui n'appartient qu'aux femmes. La conversation avait eu lieu jusqu'alors en français; elle lui adressa brusquement la parole en polonais. Ladislas comprit la délicatesse de cet avertissement. L'idiome national le ramena au pays, au temps passé. Ils parlèrent de leur enfance, de leurs jeux d'autrefois; ils se rappelèrent l'un à l'autre des souvenirs presque effacés; ils se contèrent comment leur vie s'était écoulée durant les quinze années de séparation. Une heure se passa ainsi; mais, ramené à la situation présente par le cours même de la conversation, Ladislas sentit renaître en lui la pensée séduisante qui

couvait dans son imagination. L'idée du mariage prochain de la jeune comtesse apparut en même temps à sa mémoire, et le serpent de la jalousie le mordit au cœur. Au diable les élégies! pensa-t-il; Joseph et Hippolyte étaient des roués à côté de moi. Il regarda fixement la jeune femme, et il allait parler quand un accord bruyant du piano lui coupa la parole; une des valses les plus entraînantes de Strauss retentit à grand renfort de cornet à piston.

— Voulez-vous valser? demanda tout d'un coup la jeune comtesse en se levant avec cette grace qui la distinguait; vous vous souvenez que nous avons appris ensemble.

Bientôt, tournoyant tous les deux, ils se perdirent dans le tourbillon des valseurs. Quelles que fussent les sensations de Ladislas en sentant contre son visage les cheveux parfumés qui l'effleuraient et dans ses bras cette taille souple et divine, il resta insensible en apparence. Si leurs mains se serrèrent un peu plus qu'il n'était nécessaire, il n'y eut dans cette pression rien qui pût déterminer une intention formelle, et si, après la valse, le visage de la jeune femme était pourpre, on pouvait l'attribuer à la rapidité du mouvement.

— Adieu, lui dit-elle en retournant à sa place; je suis fatiguée, je vais partir. — Il l'accompagna jusqu'à l'antichambre.

— Vous reverrai-je? demanda Ladislas.

— Je pars, je quitte Paris pour toujours, répondit-elle en rougissant.

— Faut-il donc vous oublier?

— Non, dit-elle, gardez-moi une place dans le coin le plus secret de votre cœur, Ladislas, — et ce nom qu'elle prononçait pour la première fois avait dans sa bouche une douceur infinie; — je la mérite, ajouta-t-elle en levant vers lui ses beaux yeux humides.

— La voiture de Mme la comtesse Czernavoska! cria à haute voix un valet de pied.

La belle comtesse, sans rien ajouter, tendit la main à Ladislas, qui la pressa tendrement dans les siennes. Ils mirent de part et d'autre tant d'effusion dans cette étreinte, que c'était presqu'un baiser. La jeune femme sortit rapidement, et notre amoureux resta pensif un instant, les yeux fixés sur la porte qui venait de se refermer. Il apprit le surlendemain que la comtesse Czernavoska était partie pour Berlin. Il ne l'a jamais revue.

Je veux dire, madame, qu'il ne l'a point revue à Paris. Notre ami est maintenant en Pologne. A-t-il retrouvé sa vision? Je ne sais; et, s'il l'a retrouvée, que se sera-t-il passé? Je l'ignore absolument.

ALEXIS DE VALON.

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

ET

LA DÉMOCRATIE.

DE LA DÉMOCRATIE EN FRANCE, par M. Guizot. [1]

La France, malgré les périls qui pèsent sur son avenir, malgré les souffrances qui l'étreignent encore dans le présent, jouit en ce moment d'une courte trêve de Dieu. C'est le prix et la récompense des efforts valeureux qu'elle fait depuis dix mois pour sauver le droit, la justice, la civilisation, pour se sauver elle-même du débordement révolutionnaire qu'elle a laissé se déchaîner sur elle. A force de courage et de bonne volonté, elle est parvenue à remonter le courant; elle a recouvré jusqu'à un certain point, au milieu de l'avalanche d'événemens qui l'emportaient, l'usage de son libre arbitre; elle a trouvé un point d'arrêt; elle peut aujourd'hui recueillir ses pensées et ramasser ses forces pour diriger sa marche future; elle peut, si elle sait réfléchir et si elle continue à vouloir, redevenir maîtresse de ses destinées. Cette halte n'est

(1) Librairie de V. Masson, place de l'École de Médecine.

point le repos; c'est la veillée des armes. Notre salut ou notre perte dépende du parti que nous saurons en tirer.

M. Guizot a choisi ce moment solennel pour faire entendre à la France une voix dont les suites de la catastrophe de février ont rendu les accens plus pénétrans encore et plus graves. Le livre *de la Démocratie en France*, nous n'en voulons point faire un autre éloge, ramène l'opinion aux points de vue hauts et larges où la convie le calme passager de cette heure décisive. Peut-être quelques personnes, dans les rangs surtout de ses anciens adversaires, attendaient-elles de M. Guizot une rentrée plus vive et plus véhémente dans nos débats politiques; mais la dignité de sa situation et plus encore l'intérêt présent de la société française prescrivaient à M. Guizot l'attitude qu'il a prise en adressant, pour la première fois après une révolution, la parole à son pays. Les luttes qui nous ont déchirés pendant une année, et où tant d'hommes politiques et d'écrivains ont si bien fait leur devoir, rendaient superflu un nouveau livre de polémique. Ce qu'il faut maintenant à la France, ce sont des œuvres de méditation et de recueillement qui l'aident à regarder et à bien voir au dedans d'elle-même, qui l'éclairent sur les résolutions que l'intérêt de son avenir lui commande. Tel est le caractère de l'écrit de M. Guizot. C'est ce qui en fait l'opportunité, l'utilité, je dirai même le charme. L'intelligence, fatiguée des écrits alcooliques dont nous avons été incendiés, se repose dans la sérénité, dans le calme, dans la tolérance libérale que respirent les paroles de M. Guizot. Il y a sans doute de la tristesse dans l'ame de l'homme d'état qui a subi de si cruelles injustices, et qui n'a pu prévenir les malheurs de sa patrie; mais cette tristesse qui n'a pas abattu un seul instant la fermeté de ses pensées et le courage de ses espérances ajoute une séduction de plus à cette voix éloquente et à cette noble figure.

Ceux qui ont présent à la mémoire, non-seulement son passé de ministre, mais son passé d'écrivain politique, attendaient avec une curiosité impatiente le jugement que M. Guizot allait porter aujourd'hui sur la société française. Tous les écrits de M. Guizot durant la restauration, œuvres historiques et brochures politiques, n'ont eu qu'un objet, l'étude, l'analyse des élémens, des conditions, des caractères de la société nouvelle que la révolution a engendrée. Personne ne s'est appliqué à cette étude avec plus de persévérance et de ferveur; personne n'y a porté un esprit d'observation plus profond et une pensée plus virile; personne non plus n'a signalé avec plus d'énergie les périls qui entourent notre démocratie, et cependant personne, en tout temps, n'a témoigné dans l'avenir de la France libre une confiance plus assurée, et l'on pourrait dire plus superbe. M. Guizot est l'homme de notre époque, qui a épousé avec le plus de passion et d'orgueil les destinées de la société nouvelle. Il y avait donc un immense intérêt à savoir si,

après la commotion qui vient de nous livrer encore à toutes les incertitudes, M. Guizot conservait sur la France la même opinion et le même espoir. S'il avait voulu montrer dans nos souffrances présentes la conséquence des fautes qu'il avait dénoncées pendant toute sa vie, il n'avait qu'à rouvrir au hasard ses écrits et ses discours. Dès 1817, ne disait-il pas à ceux qui, comme de nos jours, s'imaginaient pouvoir renverser un gouvernement sans dissoudre la société : « Lorsqu'un esprit nouveau possède la société et lui impose l'obligation de revêtir une forme nouvelle, qu'on ne pense pas que, pour accomplir cette œuvre, il suffise de renverser le gouvernement; car ce n'est pas son gouvernement, mais elle-même, et elle-même tout entière, que la société a à changer?... Les peuples, après le renversement du pouvoir, ne tarderaient pas à déplorer l'erreur où les auraient précipités ces hommes qui les invitent à se séparer de leurs gouvernemens, en les persuadant qu'ils sont capables de faire eux-mêmes ce que les gouvernemens refusent à tort. Il n'y aurait plus alors qu'à courber la tête sous la main de la destinée. » S'il avait voulu rappeler le jugement qu'il portait sur ce parti révolutionnaire par lequel la France s'est laissé vaincre en février, il n'avait qu'à redire les paroles qu'il prononçait en 1834, et dont nos malheurs ont fait une prophétie : « C'est ce parti qui a décrié en France les mots de liberté, d'égalité, de patriotisme; c'est ce parti qui a amené tous les échecs de la liberté, toutes les réactions que nous avons eu à subir; chaque fois que la liberté est tombée entre ses mains, chaque fois qu'il s'est emparé de nos institutions, de la presse, de la parole, du gouvernement représentatif, du droit d'association, il en a fait un tel usage, il en a tiré un tel danger pour le pays, un tel sujet d'épouvante, et permettez-moi d'ajouter de dégoût, qu'au bout de très peu de temps le pays tout entier s'est indigné, alarmé, soulevé, et que la liberté a péri dans les embrassemens de ses honteux amans. » Mais non, M. Guizot, avec un scrupule que la France honorera, a chassé de son esprit toutes les préoccupations personnelles. Il n'a repris dans son passé que le courage et l'espérance. Jeune, après les désastres de l'empire, il s'efforçait de détourner la France des stériles regrets et l'exhortait à refaire elle-même, avec de vaillans efforts, son avenir. « La bonne et la mauvaise fortune, disait-il, se succèdent pour les peuples comme pour les individus; mais il ne leur appartient pas de décider des destinées d'une ame forte, ni de celles d'une nation énergique. C'est à nous-mêmes, et non aux événemens, qu'il faut demander quel sera notre sort. Nous n'avons plus tout ce que nous avions; mais ce que nous étions, nous le sommes encore : il reste à la France ce qui restait à Médée après ses malheurs. Puisons donc dans nos revers autre chose que des regrets, qu'ils nous instruisent au lieu de nous abattre; interrogeons-les sur leurs causes, au lieu de nous affaisser sous le poids

de leurs effets; ne gardons du passé que sa gloire et ses leçons, et travaillons avec la confiance de la force à l'avenir que nous sommes capables de nous faire. » M. Guizot aurait pu prendre ces paroles pour épigraphe de son livre. Il demeure fidèle à l'unité de sa vie. Après une révolution qui l'a lui-même brisé, il conserve la force d'ame de sa jeunesse et jette encore sur l'avenir un calme et intrépide regard.

La pensée de M. Guizot est si nette et si fortement gravée, que le dessin de *la Démocratie en France* peut se résumer en quelques pages.

La révolution française n'enfantera que des mécomptes, des avortemens et des malheurs, tant que la France ne prendra pas le parti de faire le triage définitif des idées contradictoires qui s'entrechoquent sous des mots vagues et sonores, répétés depuis soixante ans avec une superstition inintelligente. Il faut débrouiller le chaos que recouvre le mot *démocratie*. Ce mot est l'expression et le talisman de toutes les aspirations, de toutes les ambitions légitimes et illégitimes, honnêtes ou coupables de l'humanité. On l'emploie comme une devise sainte; on s'en sert pour consacrer toutes les idées, toutes les mesures, toutes les institutions, sans prendre garde qu'il signifie à la fois le bien et le mal, qu'il désigne sous une forme nouvelle la lutte que les bons et les mauvais penchans se livrent au sein des sociétés, comme au cœur de l'homme. La constitution de la société française rend cette guerre universelle et incessante. Chez nous, le combat n'a plus lieu de classe à classe, accidentellement, sur des points isolés, car la société française n'est plus une réunion de classes divisées et juxtaposées; elle n'est plus qu'un corps immense dont toutes les parties sont en fusion. Dans cette vaste unité, tout répond à tout, tout retentit partout. Cet état social est devenu la condition permanente de notre nation; c'est dans ce milieu que la lutte est engagée, c'est dans ce milieu seulement que nous pouvons trouver les forces qui doivent l'apaiser et les garanties de la paix sociale.

Dans cette éternelle guerre civile, que le mal nourrit dans leur sein, les sociétés ont pour défenseur naturel le gouvernement. Le gouvernement doit résister, non-seulement au mal, mais au principe du mal, aux idées et aux passions qui enfantent le désordre. Ce rôle du gouvernement est plus nécessaire dans les sociétés démocratiques que dans les autres, précisément parce que la lutte y est plus universelle, plus directe, plus continue. Les gouvernemens démocratiques ont besoin de plus de vigueur, de plus de franchise, de plus de sévérité que les autres, parce qu'ils sont soumis, plus que les autres, au choc d'impulsions mobiles et contraires. Ceux qui, par vice d'organisation ou faiblesse de volonté, ne suffiront point à cette tâche périront et perdront avec eux la démocratie. — Le gouvernement républicain, tel qu'il est sorti de la constitution, ne répond point à ces exigences. Fai-

bles et précaires dans l'ordre politique, les pouvoirs républicains ont besoin de puiser beaucoup de force morale dans les dispositions de l'ordre social. — Or, la république, qui s'est appelée démocratique, au lieu de réunir et de concilier les partis divisés et les situations hostiles dans le pays, nous a plongés dès le premier pas dans le chaos de la guerre sociale; elle aurait pu chercher du moins des garanties pour le gouvernement et les intérêts divers qui sont en lutte dans le contrepoids des forces au centre de l'état. Loin de là, elle n'a donné au gouvernement qu'un moteur, la volonté unique de la majorité numérique de la nation, plaçant partout le principe du despotisme révolutionnaire en face du droit d'insurrection. C'est ainsi affaiblis qu'elle nous laisse en proie aux assauts du socialisme, qui enrôle contre la société tous les mauvais penchans, toutes les ambitions chimériques, toutes les idées absurdes. Le socialisme est à la fois odieux et impossible; mais il est fort, parce qu'il parle aux griefs populaires au nom de la justice et de la vérité, parce qu'il offre des droits au service des intérêts, parce qu'il allume le fanatisme en flattant l'égoïsme; il est fort encore, parce que nous lui frayons nous-mêmes la voie par la confusion de nos idées, par nos préjugés de langage, par la légèreté avec laquelle nous nous abandonnons aux fantaisies d'opinion et méconnaissons les nécessités, les intérêts, les droits des gouvernemens. Le socialisme est redoutable, parce que rien n'est plus dangereux que ce qui est en même temps fort et impossible. Le socialisme, enfin, sera notre ennemi éternel. La société, obligée de le combattre et de le vaincre chaque jour dans ce qu'il a d'absurde et de pervers, le verra toujours en face d'elle, parce qu'il puise son ambition et sa force à des sources que personne ne peut tarir.

Exposée plutôt que défendue par le gouvernement qu'on vient de nous faire, il faut donc que la société se sauve elle-même. En dehors d'elle, hors de la démocratie et de la liberté, elle ne doit compter sur personne ni sur rien. Elle ne pourrait pas même se reposer sous le honteux abri du despotisme. Avec la fermeté d'un homme qui n'a jamais placé l'illusion entre la réalité et lui, et qui a l'habitude de regarder les difficultés en face, M. Guizot le déclare : « On ne supprimera pas plus la démocratie dans la société que la liberté dans le gouvernement. Ce mouvement immense qui pénètre et fermente partout au sein des nations, qui va provoquant sans cesse toutes les classes, tous les hommes à penser, à désirer, à prétendre, à agir, à se déployer en tous sens, ce mouvement ne sera point étouffé. C'est un fait qu'il faut accepter, soit qu'il plaise ou qu'il déplaise, qu'il enflamme ou qu'il épouvante. Ne pouvant le supprimer, il faut le contenir et le régler, car, s'il n'est contenu et réglé, il ruinera la civilisation, et fera la honte comme le malheur de l'humanité. » Puisque c'est en elle-même qu'elle doit trouver son salut, il faut donc que la société française se

rende compte des élémens qui la composent, et réunisse en un même effort toutes les ressources, toutes les armes qu'elle a en elle.

Quels sont les élémens dont la société française se compose? Dans l'ordre civil, il y a la famille, la propriété, le travail : ce sont précisément les trois bases de la société qu'attaque la guerre sociale. Le caractère essentiel de la société civile en France, c'est l'unité de lois et l'égalité de droits. Législativement, par les institutions, la révolution française a fait tout ce qu'elle pouvait faire en matière de réformes sociales : elle a détruit toutes les inégalités artificielles que les institutions politiques laissaient subsister entre les citoyens. Elle s'est arrêtée devant les inégalités naturelles. L'erreur et la chimère du socialisme, c'est de vouloir promener le niveau sur ces inégalités, au mépris de l'homme, de la nature et de Dieu. Dans toute l'étendue de notre société civile, au sein du travail comme au sein de la propriété, les diversités et l'inégalité des situations se produisent ou se maintiennent, et coexistent avec l'unité des lois et l'égalité des droits. La diversité et l'inégalité entre les travaux sont une des lois naturelles et générales du travail même, au nom duquel le socialisme lève son drapeau de guerre. Enfin, ces inégalités de mérite et de destinées sont dans ce monde la loi mystérieuse de Dieu et le résultat indomptable de la liberté humaine. Si, de l'ordre civil, nous passons à l'ordre politique, les élémens que nous rencontrons sont les partis. Il faut aller au-delà du nom des partis, au-delà des bannières personnelles qu'ils portent : les grands partis politiques ne représentent pas seulement des doctrines, des affections particulières; ils représentent des groupes d'intérêts, des traditions historiques, des faits enracinés dans les entrailles mêmes de la société. La vraie constitution d'un peuple, c'est son génie national tel que son histoire le développe. Les grands partis répondent tous à de grandes phases du développement social; ils ont été et ils demeurent les instrumens et les organes du génie national; en faire disparaître un seul, c'est mutiler le caractère et attenter à la vie de la nation tout entière. La France est à la fois très nouvelle et pleine de passé. Deux partis représentent ce qu'il y a d'ancien et de nouveau en elle : ce sont ceux que l'on désigne par les épithètes de légitimiste et d'orléaniste; il est manifeste que ces partis ne s'attachent point à de simples noms, à de simples personnes; ils sont autre chose que dynastiques, autre chose même que monarchiques. Dans une société républicaine, ils se transforment sans se désavouer, et gardent le dépôt vivant des intérêts, des idées, des traditions, des situations, des forces qu'ils représentaient autrefois. Autour de ces partis, il y a la masse de la nation, qui leur est attachée par des liens fragiles d'habitude et d'intérêt; les socialistes s'adressent à cette masse flottante; tout leur travail est de l'attirer à eux, de la dominer au nom de ses misères et de ses besoins. Tous du reste, par une

coïncidence frappante, sont républicains : non qu'ils aiment ou supportent mieux le gouvernement républicain que tout autre, mais ils espèrent, sous la république, des armes plus fortes pour eux, des digues moins fortes contre eux; tel est le secret de leur préférence. Voilà, dans l'ordre civil et dans l'ordre politique, les élémens essentiels, constitutifs de la société française; ils peuvent se combattre et s'énerver, ils ne sauraient se détruire; ils survivent à toutes les luttes où ils s'engagent, à toutes les misères qu'ils s'imposent mutuellement. Le jour où ils se réconcilieront, la société sera sauvée.

Il faut qu'ils se réconcilient, ou, en se condamnant eux-mêmes à des douleurs infinies, ils pousseront la France à une ruine irrévocable. Il faut conclure la paix sociale, pour conjurer la guerre du socialisme; mais la paix sociale comprend des conditions politiques et des conditions morales. La première condition politique, c'est que les grands élémens de notre société, l'ancienne aristocratie, les classes moyennes, le peuple, renoncent à l'espoir de s'exclure mutuellement, et abandonnent la prétention qu'ils ont eue chacun tour à tour, depuis soixante ans, d'accaparer l'influence politique; c'est, en un mot, que, tout en continuant à lutter entre eux d'émulation, en maintenant chacun sa position et ses droits, ils se résignent à vivre ensemble dans le gouvernement comme dans la société civile. La seconde condition découle de la première : elle veut que cette coexistence des élémens divers de la société soit garantie par des institutions politiques. La diversité de ces élémens repousse, en effet, l'unité du pouvoir central. L'unité du pouvoir, exprimée tantôt par un roi, tantôt par une assemblée, est une fausse représentation de la société; elle traite un peuple comme une simple addition d'individus, au lieu de le considérer comme un grand corps organisé, comme un être moral formé d'élémens multiples, de facultés variées, dont la combinaison fait son originalité et sa vie. Il faut, pour que les intérêts divers soient conciliés, que les élémens permanens et les élémens mobiles de la société soient représentés au sommet de l'état par des pouvoirs qui leur soient analogues, et qui leur servent de défense; il faut que ces pouvoirs soient forts, car tout pouvoir énervé est condamné à la mort ou à l'usurpation. Ce n'est pas seulement au sommet de l'état, c'est sur toute la face du pays que ces principes doivent présider à l'organisation du pouvoir. Le temps de la centralisation absolue est passé; elle ne suffit plus aux besoins et aux périls de notre société. La lutte n'est pas seulement au centre, elle est partout. C'est trop peu pour défendre les bases de la société partout attaquées que des fonctionnaires et des ordres venus du centre, même soutenus par des soldats : il faut que partout les propriétaires, les chefs de famille, les gardiens naturels de la société, soient mis en mesure et en devoir d'en soutenir la cause. Si tous les élémens de stabilité, toutes

les forces conservatrices de l'ordre social s'unissent et agissent en commun, la démocratie sera contenue et réglée; elle montera toujours elle-même sans jamais faire descendre ce qui n'est pas elle, elle trouvera partout des issues, et elle rencontrera partout des barrières. Si, au contraire, les élémens conservateurs demeurent désunis et désorganisés, la démocratie perdra la France et se perdra elle-même.

Mais les conditions politiques ne suffiront point à nous donner la paix sociale. Les institutions ne sont, après tout, qu'une mécanique, et la machine a besoin de l'ouvrier. « La liberté humaine joue un grand rôle dans les affaires sociales, et c'est des hommes que dépend, en définitive, le succès des institutions. » Tout est donc subordonné à l'usage que nous ferons de notre liberté, au caractère moral de notre conduite, à l'esprit qui nous animera. Le socialisme s'enivre d'un sentiment passionné, de l'idolâtrie démocratique, de la foi insensée qu'il a dans la toute-puissance et la toute-bonté de l'homme. Nous serions vaincus, si nous n'avions à lui opposer ni un sentiment, ni une conviction, ni une foi. Ce sentiment est dans l'esprit de famille, cette conviction raisonnée dans l'esprit politique, cette foi dans l'esprit religieux. Au foyer de la famille, principe de stabilité et de moralité, s'échauffent aussi les sentimens tendres et dévoués, les passions affectueuses du cœur de l'homme, qui ont une si grande place à remplir dans les jours de luttes violentes et de vicissitudes révolutionnaires. L'esprit politique, en nous apprenant à chercher ce qui est réel, ce qui est possible dans les affaires humaines, par la discussion et sans violence, nous élèvera par sagesse, quand ce ne serait par vertu, au respect du droit, au respect de la loi, au respect des pouvoirs légaux, et rétablira un principe moral de fixité dans les rapports des hommes, et un principe moral d'autorité dans le gouvernement de l'état. Enfin, tout serait impuissant encore sans le secours d'un esprit plus élevé et qui pénètre plus avant dans les ames, sans l'esprit religieux, qui seul peut et sait parler à tous les hommes, et se faire entendre de tous, des grands comme des petits, des heureux comme des malheureux, qui seul, par ses ministres répandus et présens dans la société tout entière, donne des consolations à toutes les misères et des conseils à toutes les grandeurs. Si elle veut obtenir la paix sociale, la France ne saurait se soustraire à ces conditions fatales et inévitables. Elle peut souffrir sans mesure et sans terme, en les méconnaissant; elle ne peut les abolir. Républicain, monarchique ou impérial, tout gouvernement qui les violera périra. Mais la France n'a pas fait de si grandes choses pour descendre, au nom de l'égalité, au plus bas niveau. Elle est pleine de force et de vie. Au bout de tant d'épreuves, instruite par ses malheurs, la France se retrouvera elle-même, et avec l'aide de Dieu se sauvera.

Telle est la belle analyse à laquelle M. Guizot vient de soumettre

la situation de la société française. C'est la préface, sinon le programme complet, du vaste système de politique et de conduite par lequel le grand parti modéré, avec les idées de patriotisme et de progrès, avec les intérêts de conservation, d'ordre et de prospérité publique qu'il représente, doit consolider et consommer son triomphe. Nous avons cru bon de reproduire dans son enchaînement rigoureux le tableau tracé par M. Guizot, afin de faire sentir toute la force, toute la nécessité des conséquences pratiques qui en découlent, et sur lesquelles il ne faut plus se lasser d'appeler l'attention et la pensée du pays.

Parmi ces conséquences, il en est quatre qui nous frappent surtout; ce sont les plus pressantes. Il faut que la France fasse aujourd'hui avec réflexion, avec entente, avec esprit de suite et par un concert raisonné, ce qu'elle fait depuis dix mois spontanément et par instinct, sous le coup des attaques qui ont réveillé ses forces vitales en les menaçant. Le premier résultat de cette réflexion et de cette délibération doit être l'accord franc, sincère et digne des deux partis qui, par leur influence naturelle, ont la part la plus large et la plus active dans l'initiative politique du pays, du parti qui porte en lui les traditions et le passé ineffaçable de notre antique nationalité, et du parti qui exprime depuis 1789 les intérêts et les aspirations libérales de la société nouvelle : pour les nommer enfin par des mots d'un autre temps et qui les désignent plus qu'ils ne les définissent, l'accord du parti légitimiste et du parti orléaniste. Il faut que cette union réponde aux deux besoins fondamentaux de la société : la conservation et le progrès; — à la conservation, en conquérant pour la France des institutions qui protègent la sécurité des intérêts divers et qui arment la liberté de chaque citoyen contre le despotisme révolutionnaire,— au progrès, en sachant distinguer le but des aspirations légitimes de la démocratie, au milieu même des doctrines insensées ou perverses qui s'efforcent d'égarer le peuple. Il faut enfin que le parti modéré comprenne bien et n'oublie plus un seul jour les devoirs de labeur, de dévouement et de sacrifices qui lui sont imposés comme une condition de vie ou de mort.

La France, disons-nous, doit faire dès à présent avec réflexion et délibération ce qu'elle a fait d'instinct et par élan depuis la révolution de février. Aux élections de l'assemblée nationale, au 15 mai, aux journées de juin, à l'élection du président de la république, la France, de plus en plus éclairée par les périls dans lesquels les hommes de février l'ont précipitée, a manifesté de plus en plus la volonté de rejeter ces hommes funestes et leurs systèmes. Elle a montré qu'elle veut la fin, il faut qu'elle sache vouloir les moyens. Ce n'est pas tout d'avoir vaincu le danger, il faut en rendre le retour impossible. Pour cela, il y a une condition impérieuse : c'est de regarder la réalité en face, froidement, sans passion, sans préjugé, de voir les choses comme elles sont, d'être

prêt d'avance à sacrifier ses sympathies ou ses antipathies personnelles aux nécessités démontrées du salut commun. Nous répéterons ce que nous avons dit en commençant : nous jouissons d'un moment de calme dont nul ne peut prévoir la durée, et pendant lequel, si nous en voulons profiter, nous devons sonder le présent et l'avenir d'une main ferme et d'un jugement libre de préventions. La France va refaire ses institutions fondamentales, et ces lois organiques par lesquelles chaque intérêt, chaque force, chaque fonction de la société reçoit son rang, son moyen d'action et sa garantie, ont une bien autre importance pratique qu'une constitution écrite. L'indifférence avec laquelle le pays a assisté à la discussion du code constitutionnel rédigé par la présente assemblée nationale prouve le discrédit irréparable dans lequel la chimère des constitutions écrites est tombée. Ces constitutions ne sont plus considérées que comme créant une légalité provisoire, légalité utile, puisqu'elle est l'abri momentané sous le couvert duquel la nation travaille à faire passer sans cesse dans ses lois ses intérêts, son tempérament et son génie, qui sont sa seule constitution permanente et vivante. C'est par les lois organiques que la France peut conjurer les maux qui la menacent et combiner les forces saines et vives qu'elle renferme, de manière à corriger plus tard les vices mêmes de la constitution de 1848; c'est par ces lois que la France peut donner aux bases de la société toute leur force de résistance contre le flot qui les sape. A la veille de l'élection d'une nouvelle assemblée devenue inévitable, voilà la situation décisive devant laquelle il faut que tous les citoyens qui veulent arracher pour toujours la France aux anarchies révolutionnaires descendent en eux-mêmes, interrogent scrupuleusement leur conscience et arrêtent avec résolution leur conduite future.

Dans ces circonstances, l'alliance des deux grands partis que nous avons nommés tout à l'heure est plus qu'une nécessité, elle est un devoir : elle est une des espérances de la France. Il est bien entendu, quand nous demandons l'alliance de ces deux partis, que nous ne voulons parler d'aucun compromis hostile à la légalité actuelle. Ces partis ont trop de patriotisme, de lumières et d'esprit politique, pour descendre jamais jusqu'à faire à un gouvernement établi, quel qu'il soit, une de ces oppositions factieuses qui finissent, ainsi que nous l'avons vu en février, par le naufrage de la société même. Le parti légitimiste et l'ancien parti constitutionnel, comme le fait observer M. Guizot, représentent autre chose que des idées de monarchie aujourd'hui proscrites, ou des affections personnelles. L'un représente tout ce qu'il y a de traditionnel, de national, tout ce qui reste de vital et de glorieux dans l'héritage que l'ancienne société française a transmis à la société nouvelle; l'autre comprend ces classes actives, laborieuses, commerçantes, libérales, qui s'élèvent et s'élargissent sans cesse par la diffusion des

richesses et des lumières. Ce n'est point dans la poursuite d'un triomphe égoïste, c'est sur le terrain des principes et des intérêts sociaux qui leur est commun, que ces partis doivent s'unir. Les malheurs de la France viennent du combat qu'ils ont soutenu l'un contre l'autre depuis 1789 jusqu'à la révolution de février. Sans l'opposition des classes moyennes, la restauration ne serait point tombée; sans l'hostilité du parti légitimiste, qui a tant affaibli l'ancien gouvernement, la révolution de février n'aurait point eu lieu. D'ailleurs, tandis qu'ils se livraient bataille, les causes sérieuses et vraiment politiques de leur querelle disparaissaient. Les ombrages que les prétentions maladroites d'une aristocratie avide de recouvrer des priviléges surannés inspiraient sous la restauration aux classes moyennes sont dissipés pour toujours; l'opposition dans laquelle les légitimistes sont restés pendant dix-huit ans, tout en leur laissant leur caractère propre, les a ralliés à jamais à nos institutions libres et à l'esprit des sociétés modernes. Pour comprendre tout ce que la réconciliation de ces deux partis rendrait à la société de santé et de force, il faut songer à tout ce que leur discorde lui a infligé de malaise et de faiblesse. Liés chacun par leur nature, par leurs principes, aux intérêts de stabilité et d'ordre, aux idées d'autorité, de respect et de droit, ils ont, chacun à son tour, par une guerre vraiment suicide, contribué à inquiéter l'ordre, à ébranler le droit, à ruiner le respect, à discréditer l'autorité. Par là, ils n'ont réussi qu'à se paralyser, qu'à s'annuler réciproquement, se condamnant tous deux, en matière de progrès social, à l'inertie, à l'immobilité. En montrant tout ce qu'ils peuvent l'un contre l'autre, ces deux partis ont donc fait voir combien ils sont nécessaires l'un à l'autre; s'ils ne s'unissent pas loyalement, oubliant le passé dans la vue de l'avenir, avec une mutuelle estime et une mutuelle confiance, la société ne sera point défendue, et ils périront tous deux sur ses débris. Mais cette supposition est impie. Dieu ne donne pas en vain aux peuples et aux hommes des leçons aussi terribles que celles que nous avons tous reçues. Malheur à ceux qui, dans le parti légitimiste ou dans l'ancien parti constitutionnel, resteraient insensibles à de pareils avertissemens, et qui, pour je ne sais quelles étroites rancunes ou quels calculs égoïstes, feraient perdre une occasion si noble et si patriotique de conciliation entre les deux élémens les plus considérables de la famille française!

Fortifié par l'union sincère de ses deux grandes fractions, le parti modéré, dans cette reconstruction politique de la France, obtiendra toutes les garanties qui sont nécessaires aux intérêts de stabilité et de conservation; par une coïncidence heureuse, du même coup il affermira les vraies et loyales garanties de la démocratie et de la liberté. Le suffrage universel, si on ne le laisse point corrompre et violenter par la tyrannie révolutionnaire, a cela d'admirable, qu'en portant la lutte po-

litique partout, il doit offrir partout des moyens de résistance contre les usurpations des minorités factieuses. Le suffrage universel a une autre conséquence non moins rigoureuse : en donnant des droits politiques à chaque citoyen, il impose à chacun une responsabilité ; supposant chaque citoyen à la hauteur de sa responsabilité, le principe logique de la souveraineté populaire doit supprimer toutes les institutions qui ont retenu jusqu'à ce jour les citoyens sous une tutelle, et les émanciper dans tous les actes, dans toutes les fonctions de la vie publique. De là la nécessité de ranimer et de fortifier partout les libertés locales, les institutions communales; de là la nécessité de relâcher partout le lien écrasant de la centralisation excessive qu'inventa le despotisme; de là la nécessité de rendre partout les populations et les citoyens à leur spontanéité naturelle, à leur liberté. C'est ainsi que les libertés les plus complètes sont le produit nécessaire et en même temps le contrepoids légitime de la souveraineté du peuple. Décentralisation, libertés communales, libertés religieuses, liberté d'enseignement, sont les prérogatives inaliénables des citoyens actifs et responsables qui font partie du souverain. On ne pourrait pas, sans la plus monstrueuse inconséquence, leur donner d'une main le droit de nommer les représentans de la France et le chef du pouvoir, et leur refuser de l'autre le droit de veiller eux-mêmes à leurs affaires locales, ou d'élever leurs enfans dans les doctrines que leur conscience préfère. Le jour où le parti modéré aura ainsi organisé les forces naturelles et libres du pays à la base de la société, il sera facile de corriger les vices de la constitution dans une prochaine constituante.

Mais les garanties de conservation ne suffisent point aux peuples, ils veulent des garanties de progrès. La société est comme la terre, elle a deux évolutions : elle tourne sur elle-même par le travail intérieur qu'elle opère sur ses institutions, mais en même temps elle court toujours vers un but extérieur, sous l'empire d'une attraction invincible. La société est en marche : il ne faut pas qu'elle se débande; mais elle ne peut s'arrêter, elle est obligée de reformer ses files en marchant toujours. Si vous ne savez pas indiquer à la société le but qu'elle poursuit, si vous ne possédez pas cet aimant fascinateur qui entraîne les peuples, si vous n'avez pas deviné la route de la terre promise, — qui que vous soyez, homme, classe ou parti, — vous serez sans puissance, vous êtes mort. Or, le but vers lequel marche aujourd'hui la société haletante est manifeste. La démocratie obéissant, il faut bien le dire, à un sentiment généreux et grandiose, veut de plus en plus affranchir l'homme de l'esclavage de la misère, qui perpétue toutes les autres servitudes. La démocratie croit que tous les hommes peuvent arriver par des progrès successifs à des améliorations dans leur sort matériel, et que la société doit travailler au soulagement continu de leurs souf-

frances. Cette foi est légitime, elle est sainte, elle est chrétienne : la morale l'avoue avec orgueil, et la science économique la confirme avec autorité. A côté de cette foi légitime viennent se placer l'idolâtrie démocratique et le mensonge socialiste: mensonge qui promet le bonheur absolu, idolâtrie qui place le bonheur dans la satisfaction de tous les penchans. Le parti modéré n'aura vaincu pour long-temps le socialisme et la démagogie que le jour où, de l'aspiration du peuple qui demande le progrès du bien-être matériel, il aura fait sortir un profond et complet système de politique financière, industrielle, commerciale et philanthropique, que le jour où ce système, conçu avec grandeur, exposé avec foi et enthousiasme, entrera hardiment et rapidement dans l'application.

Le parti modéré trouvera bientôt de quoi satisfaire aux exigences progressives de la démocratie, s'il parvient à se constituer par la réconciliation de tous ses élémens, et il se constituera, si ses membres influens comprennent leurs devoirs dans toute leur étendue. Quelque fondées que puissent être les critiques dont nos institutions ont été l'objet depuis 1814, on doit avouer que ces institutions ont été toujours supérieures aux hommes. Espérons que, sous le régime actuel, nous ne sommes pas destinés à voir une fois de plus les hommes manquer aux institutions. C'est ici qu'arrivent à leur place les conseils par lesquels M. Guizot termine ses considérations sur la démocratie. Dieu fasse que sa voix soit entendue, et que dans les sphères élevées de la société on comprenne mieux qu'on ne l'a fait autrefois les devoirs politiques. Parmi les plaies sociales qui ont causé notre dernière chute, l'indifférence en matière politique d'une classe de personnes trop nombreuse a été l'une des plus funestes. Nous ne pouvions pas être réveillés de cette léthargie par un plus violent coup de foudre. Nous devons tous le savoir aujourd'hui, la liberté est laborieuse, et l'on n'en fuit pas impunément les fatigues. Plus elle est grande, plus elle ennoblit l'homme et la société, et plus rude est la tâche qu'elle impose. Que le parti modéré organise donc sur l'échelle la plus vaste et par le mouvement le plus rapide son action politique; qu'il ne néglige aucun des moyens que la constitution lui fournit; qu'il se concerte et se discipline par l'association; qu'il se répande sur le pays par toutes les voies et toutes les combinaisons de la presse. Qu'il soit toujours éveillé et partout présent. Qu'aucune peine, aucun sacrifice ne lui coûte. Qu'il se souvienne que, dans la lutte humaine, aucun effort ne demeure sans récompense, aucune négligence sans expiation. Après la lumière soudaine et sinistre qui a éclairé jusque dans ses plus noires profondeurs l'abîme social entr'ouvert naguère sous nos pas, comment pourrions-nous jamais oublier que cet abîme est toujours là, à nos pieds, et qu'au premier moment d'inattention, de défaillance, le moindre accident peut le rouvrir encore! Ce qui n'était autrefois qu'indifférence

ou égoïsme serait aujourd'hui une lâcheté, une trahison, et à la fin un suicide. « Un peuple, dit M. Guizot, qui a été grand dans un petit coin de terre, et républicain avec gloire en face de la gloire monarchique de Louis XIV, le peuple hollandais, a conquis et maintient sa patrie contre l'océan, en ouvrant partout des canaux et en élevant partout des digues. Que les canaux ne soient jamais fermés, que les digues ne soient jamais entamées; c'est le travail incessant de tous les Hollandais, c'est le secret de leur succès et de leur durée. Que toutes les forces conservatrices de la société en France s'instruisent à cet exemple : qu'elles s'unissent étroitement, qu'elles veillent ensemble et sans relâche pour accueillir et contenir à la fois le flot montant de la démocratie. »

Mais un sentiment plus noble que la crainte, plus doux que l'avertissement d'un devoir sévère, anime ceux qui se vouent aujourd'hui, au nom de la cause conservatrice et libérale, à une action politique courageuse et constante. L'exercice des libertés publiques, l'initiative politique, ont de mâles joies. L'œuvre à laquelle nous travaillons aujourd'hui est de celles qui allument de nobles enthousiasmes. Refaire la France moderne avec le souvenir et le respect de toutes les traditions, de toutes les gloires d'une nation de quatorze siècles, et avec tous les élémens nouveaux, toutes les aspirations nouvelles qu'a produites la révolution la plus vaste que le monde ait vue depuis la chute de l'empire romain, telle est la mission qui nous est donnée par la Providence. Nous pouvons nous y appliquer aujourd'hui, non certes avec l'assurance du succès, mais avec ce degré de confiance qui encourage à l'action. Tel est le sentiment que le livre de M. Guizot laisse dans l'ame de ses lecteurs : encore une fois, il faut l'en remercier. Il était bien digne d'un grand esprit et d'une conviction profonde de lire et de signaler, à travers un terrible enseignement, une grande espérance.

*****

POÉSIES.

VARIATIONS NOUVELLES SUR DE VIEUX THÈMES.

AFFINITÉS SECRÈTES.

MADRIGAL PANTHÉISTE.

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique
Juxtaposé leurs rêves blancs;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs.

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés

Au nid où l'amour s'éternise
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane, et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S'en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs,
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amans,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmans.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les ames averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes,
Sur Saint-Marc aux coupoles d'or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s'aiment encor.

L'Amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renaît;

La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnaît.

Dans la nacre où le rire brille
La perle revoit sa blancheur;
Sur une peau de jeune fille
Le marbre ému sent sa fraîcheur.

Le ramier trouve une voix douce,
Écho de son gémissement;
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier?

LE POÈME DE LA FEMME.

(MARBRE DE PAROS.)

Un jour, au doux rêveur qui l'aime,
En train de montrer ses trésors,
Elle voulut lire un poème,
Le poème de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante,
Elle apparut dans son éclat,
Traînant avec des airs d'infante
Un flot de velours nacarat;

Telle qu'au rebord de sa loge
Elle brille aux Italiens,
Écoutant passer son éloge
Dans les chants des musiciens.

Ensuite, en sa verve d'artiste,
Laissant tomber l'épais velours,
Dans un nuage de batiste
Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche,
La chemise aux plis nonchalans,
Comme une tourterelle blanche,
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène,
Elle semblait, marbre de chair,
En Vénus Anadyomène
Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise
Coulaient au lieu de gouttes d'eau,
Grains laiteux qu'un rayon irise
Sur le frais satin de sa peau.

Oh! quelles ravissantes choses,
Dans sa divine nudité,
Avec les strophes de ses poses,
Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable
Sous la lune aux tremblans rayons,
Sa grace était intarissable
En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique,
De Phidias et de Vénus,
Dans une autre stance plastique
Elle groupe ses charmes nus.

Sur un tapis de cachemire,
C'est la sultane du sérail,
Riant au miroir qui l'admire
Avec un rire de corail;

La Géorgienne indolente,
Avec son souple narguilhé,
Étalant sa hanche opulente,
Un pied sous l'autre replié,

Et, comme l'odalisque d'Ingres,
De ses reins cambrant les rondeurs,
En dépit des vertus malingres,
En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arrière!
Voici le tableau dans son jour,
Le diamant dans sa lumière;
Voici la beauté dans l'amour!

Sa tête penche et se renverse;
Haletante, dressant les seins
Aux bras du rêve qui la berce,
Elle tombe sur ses coussins.

Ses paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre,
Que l'on recouvre sa beauté :
L'extase l'a prise à la terre;
Elle est morte de volupté!

Que les violettes de Parme,
Au lieu des tristes fleurs des morts
Où chaque perle est une larme,
Pleurent en bouquets sur son corps!

Et que mollement on la pose
Sur son lit, tombeau blanc et doux,
Où le poète, à la nuit close,
Ira prier à deux genoux!

SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR.

De leur col blanc courbant les lignes,
On voit, dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord;

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur!

Son sein, neige moulée en globe,
Contre ses camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe,
Soutient des combats insolens.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satin et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de la peau?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblans;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons;

Le vif argent aux fleurs fantasques,
Dont les vitraux sont ramagés;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs;

Le duvet blanc de la colombe
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir;

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Seraphita?
Est-ce la madone des neiges;
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose,
Oh! qui pourra fondre ce cœur?
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur?

THÉOPHILE GAUTIER.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES LIVRES ET LES THÉATRES.

S'il y a lieu de se laisser distraire des paisibles intérêts de l'art par les agitations publiques, n'y a-t-il pas aussi, pour ceux du moins que la mêlée et le bruit attirent peu, un plaisir mystérieux et bizarre à rester fidèles à la cause de l'imagination et de l'esprit, au moment même où cette cause est désertée, trahie ou compromise par de tumultueux entraînemens? Cette fidélité posthume, cette étude, attentive encore au milieu de tout ce qui préoccupe ou absorbe, n'est-elle pas pour les délicats un moyen de protester, à leur manière, contre cette funeste tendance qui, aux époques de crise, pousse presque tous les esprits, sans distinction d'aptitude, à toucher au gouvernail, à prendre part à la manœuvre, oubliant que c'est au contraire en se maintenant dans le cercle fixé par leurs vocations ou leurs habitudes qu'ils peuvent concourir à la prospérité de l'ensemble? Quoi de plus instructif, d'ailleurs, et de plus attrayant, que de suivre, dans leurs phases parallèles, dans leurs infortunes partagées, la société et l'art, aux prises avec les émotions, les anxiétés révolutionnaires? L'homme que ces émotions attristent et froissent, qui ne les croit pas absolument nécessaires au bonheur du genre humain, trouve une espèce de revanche, d'indemnité intellectuelle, à prouver, par de récens et irrécusables exemples, que toutes les républiques n'ont pas leur Phidias et leur Périclès, leur Euripide et leur Platon. Prise à ce point de vue, l'étude dont nous parlons amènerait à dire, sur la période qui vient de s'écouler, bon nombre de vérités aussi piquantes que des malices; mais il y a aujourd'hui mieux à faire qu'à contenter des rancunes légitimes, à proclamer des vérités évidentes. Il est un aperçu plus

élevé, plus pacifique, plus conforme aux prédilections studieuses : c'est celui qui consiste, non pas à rendre la politique responsable des défaillances et des misères de l'art, mais à considérer cet art en lui-même, à voir comment il pourrait répondre aux nécessités, aux convenances du moment, quelles peuvent être sa place, son utilité, dans cette société chancelante entre la secousse d'hier et l'incertitude de demain; par quels moyens enfin, au lieu de succomber, comme tout ce qui est maladif et faible, aux atteintes qui le frappent, il réussirait, comme tout ce qui porte en soi des élémens de force et de vie, à se retremper dans l'adversité même. On le voit, ce procédé est le plus généreux, le plus consolant, le plus fécond : tout en accordant, ce que personne ne conteste, que certaines révolutions sont désastreuses pour l'art, il cherche à prouver que l'art, comme la nature, son immortel modèle, peut trouver dans ces désastres un rajeunissement douloureux, et faire sortir de la destruction une fertilité nouvelle.

Ces catastrophes qui transforment subitement la société tout entière, dans ses plus légères surfaces comme dans ses plus intimes profondeurs, doivent exercer sur les choses de l'esprit deux influences contraires, bien qu'également logiques: d'une part elles détruisent, de l'autre elles excitent. Il y a en elles une faculté dissolvante qui annule les inspirations de la veille, rompt toute proportion entre l'œuvre, le modèle et l'auditoire, déplace toutes les conditions de succès et fane en un jour les idées les plus fraîches. En même temps, elles créent des aspects nouveaux; elles introduisent dans le monde, dans les mœurs publiques et privées, des physionomies imprévues, qui sont autant de provocations et d'avances faites à l'art contemporain et prêtes à se traduire en œuvres originales et attractives; œuvres enthousiastes, où le lyrisme et l'expansion dominent, si l'événement qui les suggère est réellement une conquête de l'esprit moderne, une étape de plus dans la marche des intelligences; œuvres satiriques et railleuses, si la révolution qu'elles commentent ressemble à une méprise plutôt qu'à une victoire, si elle menace les distinctions de l'esprit non moins que celles de la fortune, si la civilisation, l'atticisme et le goût croient avoir de bonnes raisons pour se ranger du parti des retardataires, pour se plaindre qu'on les fasse aller trop vite, ou même qu'on les verse en chemin. Ainsi, à défaut de lyrisme, une révolution doit inspirer la satire; si Pindare et Tyrtée lui manquent, elle peut rencontrer Aristophane. N'empiétons pas ici sur les droits de cet Aristophane désiré, et évitons poliment de dire quel genre d'inspiration devait surtout provoquer ce qui s'est passé sous nos yeux.

Cependant, à côté de ceux que les révolutions dispersent ou annulent, et de ceux qu'elles éveillent ou inspirent, il existe un troisième groupe, celui des studieux et des sages, qui, se renfermant dans leur sphère paisible, continuent, malgré la tempête, à se réchauffer aux rayons du beau, au souffle tiède et vivifiant de l'art pur, à peu près comme ces plantes précieuses, qui, défendues par un léger vitrage contre le givre et le vent, ne laissent accès auprès d'elles qu'aux rayons du soleil et aux brises printanières. La floraison de ces esprits d'élite n'est pas sujette aux variations de l'atmosphère extérieure; ce qu'ils aimaient et recherchaient hier, ils l'aimeront et le rechercheront demain, sans que leur étude en soit moins ardente et moins opportune. Plus tard, à distance, lorsque se dissipe la poussière de la lutte, lorsque l'optique lointaine, changeant peu à peu chaque proportion, grandit ce qui semblait petit, diminue ce qui paraissait

grand, les œuvres de ces hôtes heureux des régions sereines, étouffées à leur début par la tourmente et le bruit, reprennent leur valeur et leur place, indépendantes des événemens qui retentissaient pendant leur éclosion silencieuse. Si ces événemens s'y reflètent, c'est seulement comme ces nuages qui assombrissent un moment l'azur des lacs, sans que l'onde y perde rien de sa transparence et de sa limpidité. Leur date même devient alors un titre et un attrait de plus, et, si l'on se souvient qu'elles ont été écrites pendant que vociféraient les tribuns, les sophistes et les démagogues, on se sent porté à admirer davantage ce culte austère et doux qui protége si bien ses fidèles contre les troubles de l'intelligence et les éclipses du bon sens.

C'est à ces trois sortes de littératures, à celle que les révolutions amoindrissent, à celle qu'elles provoquent, et à celle qu'elles respectent, qu'appartiennent les ouvrages, hélas! bien rares dont la critique peut aujourd'hui s'occuper. Ainsi, pour commencer par ce qui nous semble le plus digne de nos respectueuses et sympathiques préférences, qu'est-ce que le *Ballanche* de M. Ampère, sinon un de ces livres discrets, sanctuaires à demi voilés au seuil desquels viennent mourir les passions et les murmures du dehors, œuvres où l'attrait d'une impérissable jeunesse supplée au mérite d'une actualité fugitive, parce qu'elles reposent sur ce qui ne vieillit pas : l'expression juste, mesurée, délicate, d'un sentiment vrai, traduit, dans une forme exquise, par un esprit éminent! Parmi les physionomies littéraires de notre siècle, il en est peu de mieux acceptées et de moins connues que M. Ballanche. On l'admire de loin, comme si l'on craignait de voir, en se rapprochant, s'altérer la clarté et l'ordonnance des lignes. C'est que, chez M. Ballanche, le penseur préoccupé d'une formule philosophique, l'initiateur symbolique et sacré, a fini par prévaloir, aux yeux du public, sur l'homme au cœur affectueux et simple, sur l'artiste au sentiment pur et élevé. Le côté un peu sibyllin, et, pour tout dire, palingénésique du philosophe, a fait tort au côté attrayant et accessible du poète d'*Antigone* et d'*Orphée*. M. Ampère s'est proposé de rétablir la perspective et l'accord entre ces deux faces diverses du génie de M. Ballanche. Ainsi qu'il le dit lui-même, « il a voulu pénétrer dans le temple avec les initiés, et, sans lever le voile des symboles, conduire le lecteur dans les parties les plus éclairées du temple, et lui en faire admirer les beautés. » Pour accomplir cette tâche, M. Ampère, qu'une amitié héréditaire unissait à l'illustre mort, a fait alterner, dans son livre, ses appréciations affectueuses et pénétrantes avec des passages extraits de la correspondance et des œuvres de M. Ballanche, et choisis avec assez de tact pour composer de ces fragmens épars un harmonieux ensemble. On comprend aisément combien ce procédé si simple, si favorable à la vérité biographique, devait convenir à la reproduction fidèle, animée, de cette figure un peu estompée déjà par le lointain et le vague. Plus le caractère, le talent et la vie de M. Ballanche avaient manqué de ces grands épisodes qui cisèlent d'eux-mêmes et mettent en relief la plupart des hommes célèbres, plus il avait vécu dans le clair-obscur des sentimens doux, calmes, intimes, étrangers aux événemens qui feront de l'histoire de nos illustres une page de notre histoire générale, plus aussi il importait qu'une main amie, ingénieuse, dévouée, recueillît, dans l'intimité même, les procès-verbaux de cette vie silencieuse, les éclairât par d'intelligens commentaires, et, pour continuer l'image que M. Am-

père affectionne, sût attirer vers le temple, en dégageant les parties restées obscures, en complétant, dans le même style, les portions inachevées. Grace à cette communauté précieuse que comportent les amitiés véritables, on ne sait plus, en lisant cet ouvrage, à qui, de M. Ballanche ou de M. Ampère, appartiennent tous ces dons heureux de sentiment et de style, et l'on se dit qu'il faut que le portrait soit bien ressemblant, puisqu'il s'est presque confondu avec le modèle.

Ne devons-nous pas ranger aussi dans la catégorie de ces livres d'élite qu'on peut apprécier et lire en dehors de toute préoccupation du dehors, le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, dont le troisième volume a été terminé et publié malgré les circonstances si peu propices au recueillement littéraire? C'est un symptôme digne de remarque et honorable pour notre époque, que ce concours de plusieurs esprits éminens s'empressant, pendant ces dernières années, autour des hommes et des œuvres qui se rattachent au souvenir de Port-Royal, de cette grande et austère phase de la philosophie et de la langue françaises. N'y avait-il pas quelque chose de caractéristique et une sorte de pressentiment solennel dans cet empressement des studieux et des penseurs auprès des statues vénérées, pendant que le reste de la littérature s'abandonnait aux délices et à l'ivresse du festin? Ainsi, dans une ville menacée, les sages se groupent au pied des images de leurs ancêtres et de leurs dieux lares, tandis que les fous s'étourdissent au choc des verres et au bruit des joyeuses chansons.

Quoi qu'il en soit, les divers travaux consacrés à Port-Royal ou à quelques-uns des hommes qui en sont la gloire, le beau livre de M. Cousin, celui de M. Faugère, les *Études* de M. Vinet, ont laissé parfaitement intacte et complète la tâche de l'auteur de *Port-Royal*. M. Sainte-Beuve, d'ailleurs, est un de ces esprits dont il est difficile d'amoindrir ou d'entamer le domaine; car ils ont moins les allures du propriétaire qui creuse, plante ou bâtit, que celles de l'abeille qui butine, que rien ne limite dans son vol, et dont la propriété est partout où se rencontre une fleur à respirer, un suc délicat à recueillir. Cette faculté aérienne, *ailée*, comme dit Platon, donne un grand charme aux recherches biographiques, aux analyses délicates, aux inductions ingénieuses de M. Sainte-Beuve, et lui assignent une place à part qu'aucun empiétement ne peut menacer. Dans ce troisième volume comme dans ses autres écrits, on trouve, à un haut degré, ce don précieux de compréhension historique et littéraire, ce talent attractif, *aimanté*, qui, en se fixant, en se recueillant sur un sujet, y fait arriver peu à peu et y combine tout ce qui peut le rendre plus attrayant et plus clair, plus varié et plus complet; talent qui ajoute à la critique la grace de l'invention, qui fait goûter, en pays connu, les plaisirs de la découverte, et qui, toujours plus rare dans nos temps d'éparpillement et de gaspillage, nous a donné, cette fois, un bon livre et un bon exemple.

Notre tâche, à nous, serait trop douce, si nous pouvions nous maintenir, avec ces écrivains éminens, dans cette sphère où ne nous atteignent plus les préoccupations politiques. Maintenant qu'il nous faut descendre et jeter nos regards sur cette littérature courante qui se trouve forcément en contact avec les événemens, soit pour s'en inspirer, soit pour en souffrir, nous sommes frappé (j'allais presque dire réjoui) du désarroi de ce genre dont la vogue fit scandale, il y a quelques années, parmi les vrais amis des lettres, et que nous ne pourrions incriminer aujourd'hui sans imiter notre aïeul Brennus, et manquer au respect

que l'on doit aux vaincus. Ces malheureux romans qui s'étalent encore dans le feuilleton de certains journaux nous font l'effet de ces rez-de-chaussée envahis par une inondation, et qui, devenus inhabitables, ont forcé les propriétaires de transporter au premier étage leurs meubles, leurs papiers et le centre de leurs affaires. Nous n'irons pas mettre le pied au milieu de tout ce dégât, et signaler, même pour mémoire, les œuvres individuelles ou collectives de MM. Dumas père et fils, ou les *Péchés* de M. Eugène Sue. Cependant ce dernier nom nous suggère une remarque qui peut trouver ici sa place. Roi du roman-feuilleton, M. Eugène Sue a pu long-temps en être pris comme la personnification la plus complète, la plus populaire. Dans ses ouvrages les plus célèbres, il s'est efforcé de mêler, à des doses habiles, deux élémens bien divers de popularité : les prédications d'un socialisme qui commençait à poindre, et la peinture sensuelle des jouissances que donne la richesse. Ces deux élémens combinés, grossis par les passions démagogiques, ont puissamment concouru à la révolution de 1848; ils lui ont servi de prélude, de cortége et de commentaire, et c'est justement cette révolution qui a détruit la vogue du feuilleton-roman, amené la déchéance des maîtres du genre, et condamné M. Eugène Sue à raconter dans le désert. Ceci pourrait lui fournir la morale de ses dernières histoires, et lui rappeler, sous forme de proverbe, qu'on est souvent puni par où l'on a péché.

Non, ce n'est pas là que peut être aujourd'hui le succès, le mouvement littéraire. En remuant violemment les esprits, en détournant les imaginations de tout ce qui leur paraissait offrir des séductions et des prestiges, la révolution devait en pousser au moins quelques-unes dans une voie nouvelle; et, puisqu'il n'y avait malheureusement lieu ni à l'enthousiasme, ni à l'hymne, ni au dithyrambe, l'épigramme, la satire, le pamphlet, devaient nécessairement éclore dans ces couches un peu inférieures où le roman était étouffé. Cette donnée nouvelle a-t-elle réellement fait naître une œuvre qu'on puisse appeler le pamphlet de notre temps? Junius est-il ressuscité? La démagogie a-t-elle à ses trousses un Paul-Louis Courier, comme l'avait eu l'absolutisme? Pas encore : le champ est fertile, la moisson est belle; mais le moissonneur n'est pas venu. Toutefois il serait injuste de ne pas reconnaître la malice ingénieuse, la verve aimable et facile qui court, de page en page, dans le livre de M. Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*. Jérôme a de l'atticisme et du goût, de l'ironie et du bon sens; il a surtout le mérite de parler à la mauvaise république comme Chrysale parle à sa sœur, en ayant soin de laisser tomber sur Philaminte quelques-uns des traits qui ne s'adressent qu'à Bélise. Nous croyons cependant qu'on a un peu flatté Jérôme, quand on lui a dit qu'il descendait de *Gil-Blas;* cette parenté n'existe qu'à ce degré éloigné où les successions mêmes cessent d'être recueillies. Ce livre, d'un tour et d'une lecture agréables, est plutôt la revanche modérée d'un bourgeois, homme d'esprit, compromis dans son bien-être et menacé dans son repos, que la protestation ardente et railleuse de la raison outragée, l'énergique *Provinciale* d'une société vaincue par surprise, livrée aux niais, aux fous et aux empiriques. Pour écrire cette œuvre qui n'eût pourtant pas été *une œuvre du démon*, il eût fallu avoir presque le diable au corps, et le diable de M. Reybaud déguise un peu trop ses griffes.

Dans une gamme toute différente, avec une verve moins fine, mais mieux

accentuée peut-être, nous trouvons le livre d'un écrivain ultra-catholique, *les Libres Penseurs* de M. Veuillot. M. Veuillot ne s'attaque ni aux ridicules de la démagogie, ni aux évolutions non moins comiques des consciences puritaines; il livre un combat à outrance, un peu après coup, ce nous semble, aux représentans, littéraires ou autres, de l'esprit moderne. Il continue, à sa façon, la campagne des fils des croisés contre les fils de Voltaire; malheureusement les croisés, sous la plume de M. Veuillot, perdent de leurs allures chevaleresques et de leurs armes courtoises; on les a laissés dans un tournoi, on les retrouve dans un cabaret. Voilà le trait qui me choque tout d'abord dans l'ouvrage de M. Veuillot, écrit du reste avec un incontestable talent. Je n'admets, je ne comprends que l'orthodoxie de bon ton. Je conçois très bien que l'impiété puisse être grossière : tous ceux qui attaquent la religion ne sont pas tenus d'avoir l'esprit de *Candide*, la finesse des *Lettres persanes*; mais l'orthodoxie d'estaminet, la dévotion aux gros mots, le cantique chanté sur l'air du *Ça ira*, voilà ce qui me paraît monstrueux. Je ne répéterai pas les expressions dont se sert M. Veuillot pour qualifier ceux qu'il attaque; il faut, pour se permettre ces licences, un degré ou plutôt un genre d'orthodoxie qui n'est pas le mien. Il n'est pas impossible de démêler la cause de ce ton de crudité dévote qu'a pris l'auteur des *Libres Penseurs*. Il aura voulu sans doute rompre avec cette religiosité factice, avec ce christianisme mondain qu'une foule de chrétiens superficiels avaient adopté, dans ces derniers temps, comme un passeport et une mode. C'est pour éviter de leur ressembler que M. Veuillot s'est efforcé d'être aussi impoli qu'il l'a pu. Il a prétendu faire ce qu'on appelle de la dévotion de bonne femme, et ce qui n'est pas, à coup sûr, de la dévotion de bonhomme; car il est difficile d'avoir des intentions plus incisives, plus mordantes que M. Veuillot, et son livre exhale un parfum d'eau bénite au gros sel, qui ne manque ni de montant, ni de haut goût. Nous lui reprocherons seulement d'avoir adopté un moyen de polémique que devrait toujours s'interdire un écrivain de quelque valeur. Discutez les faiblesses, les travers ou les ridicules de nos hommes de talent, soit; mais qui espérez-vous convaincre quand vous dites que la poésie de lord Byron est un peu bête, que nos plus chétifs poètes de province écrivent des strophes aussi belles que celles des *Méditations* ou des *Feuilles d'automne*, et qu'il vous arrive chaque matin, de votre département, des fantaisies ou des contes dignes d'être signés Musset ou Mérimée? Eh bien! nous serons plus juste que M. Veuillot; nous avouerons que son livre renferme des pages, celles sur l'amour, par exemple, et celles sur la campagne, qu'un écrivain sans talent n'aurait pas pu écrire, et où brillent justement ces mérites de la poésie moderne que M. Veuillot regarde comme si faciles et si communs. Il y a six mois, un autre publiciste, de beaucoup de verve, lui aussi, et dont il convient de rappeler le nom en parlant de la littérature pamphlétaire, avait soutenu la même thèse que l'auteur des *Libres Penseurs*. Il avait affirmé que les chiffonniers de Paris ou les bateliers du Rhône n'auraient qu'à vouloir pour écrire des odes comparables à celles de MM. Hugo et Lamartine, ou même (ô juste retour des choses et des républiques d'ici-bas!) d'aussi belles histoires que celle des *Girondins*. Cet écrivain s'appelait Proudhon, le même qui, dans un autre accès de sophisme, avait dit: «Dieu, c'est le mal! » Ainsi se sont rencontrés, sur le même terrain et dans le même paradoxe, deux hommes partis des deux points les plus extrêmes, l'athée et le

dévot, le niveleur et l'ultramontain. Que pense M. Veuillot de ce voisinage? Faudrait-il croire que tous les fanatismes se touchent par un côté, et qu'il existe toujours une certaine ressemblance dans les argumens dont se servent les agresseurs du bon sens?

Et cependant, on doit en convenir, l'art contemporain n'a fourni que trop de prétextes à ces attaques qui lui arrivent de toutes parts et de points si différens. Si, en face de ses souffrances présentes, on se sent porté à l'amnistier, on est forcé en même temps de reconnaître qu'aujourd'hui même, au milieu de tout ce qui le frappe et de tout ce qui devrait l'exciter, l'art ne fait rien pour sortir de sa défaillance, pour s'associer aux résistances et aux luttes de la société. Quel serait, dans ces momens de crise où toutes les forces vives de la civilisation et de l'intelligence ont besoin de se prêter mutuellement une nette et prompte assistance, l'intermédiaire le plus actif, l'arène la plus commode, le lieu de rendez-vous le mieux choisi, pour une opposition spirituelle et publique aux égaremens et aux périls? Ce serait assurément le théâtre : l'art dramatique de notre siècle, qui en est encore à chercher sa veine et sa voie, pouvait tout à coup sentir se dissiper ses langueurs et ses incertitudes devant des spectacles faits pour ressusciter la verve de Molière et l'ironie de Beaumarchais. Un coup d'œil jeté sur la Comédie française suffit malheureusement pour nous convaincre que cette nouvelle phase est encore à naître.

L'ancien répertoire du Théâtre-Français a de ces beautés que rien ne saurait effacer ou amoindrir. C'est une des gloires de l'idée, qu'au lieu d'être mise en fuite par les tempêtes politiques, elle y trouve au contraire une vie énergique et résistante, et que cette portion de l'art qui s'adresse principalement à l'intelligence et à l'ame soit celle qui s'acclimate le mieux aux atmosphères orageuses. Corneille, Molière, Shakspeare surtout, s'il nous appartenait et si nous savions bien le comprendre, sont des livres immenses, toujours ouverts, où toute pensée, toute passion, tout vice, toute émotion a sa page; et, quels que soient le rêve, le mensonge ou la vérité que poursuive un peuple, il en trouve le mot dans ces vocabulaires sublimes, offerts à l'humanité par le génie. Rien ne peut rapetisser *Cinna*, *Tartufe*, *Macbeth*; les orages qui épouvantent le monde ne font que nous rapprocher de ces immortels poètes, comme ces éclairs qui font se presser autour du chef de famille ses enfans pâles et tremblans.

Le Théâtre-Français a-t-il, depuis quelque temps, tiré parti de ces vieilles et impérissables richesses? Les grandes comédies de Molière, *Tartufe*, entre autres, sont jouées avec une médiocrité désespérante, où disparaissent à la fois la tradition et le sentiment de l'œuvre. *Le Misanthrope* est à peine essayé; il n'y a plus d'Alceste ni de Célimène. Quant à la tragédie, on sait qu'elle repose tout entière sur la santé ou l'humeur de Mlle Rachel : or, la santé de Mlle Rachel est souvent mauvaise, et son humeur rarement bonne. L'illustre tragédienne avait eu, avec le Théâtre-Français, une sorte de lune de miel républicaine. *La Marseillaise* avait été pour elle ce qu'elle fut jadis pour la France, une transition démocratique de la monarchie à l'empire; mais, après quelques soirées de *sang impur* et de *sillons abreuvés*, belliqueux refrains qui contrastaient passablement avec l'attitude de M. Bastide, force a été de redescendre de Rouget de l'Isle à Corneille. Alors est arrivé ce que nous avions prévu. Le ton, le rhythme, la mesure, la sobriété d'accent et de geste, tout cela était altéré par les sanguinaires

couplets. Puis sont venues des discordes intestines, aigries encore par un échec très marqué dans *Britannicus*, et il n'en a pas fallu davantage pour que Melpomène, mécontente du public et probablement d'elle-même, se retirât pendant quatre mois sous sa tente.

Il est triste pourtant de songer à la situation anormale et désastreuse que Mlle Rachel impose au Théâtre-Français. Comme elle n'a pas réussi, pendant ses dix ans de règne, à donner à la tragédie une vie réelle, à en faire un centre d'action pour les artistes et les poètes, il en résulte que, dès qu'elle s'absente, la tragédie se meurt. C'est que Mlle Rachel n'est, à vrai dire, pour le théâtre contemporain, qu'une superfétation brillante : rien ne la précède, ne l'accompagne et ne la suit. Le trait caractéristique de son talent correct et pur, c'est le manque de création. Elle récite admirablement d'admirables vers, elle fouille habilement dans la poussière du passé; mais elle n'a vivifié de son souffle ni œuvre, ni poète, ni acteurs, ni théâtre, et il suffit de son éloignement pour faire crouler le portique traditionnel et tarir la coupe tragique. Qu'est-ce donc qu'un état de choses où il dépend du caprice d'une actrice de réduire à néant toute une partie du répertoire, tout un côté de l'art dramatique? Et qu'est-ce qu'un talent d'artiste, qui, au lieu de faire vivre ce qu'il touche, répand autour de soi des conditions d'immobilité et de mort?

Pendant que le grand répertoire languissait faute d'interprète, cette lacune a-t-elle été comblée par quelque œuvre, quelque tentative, étincelle jaillie au choc des événemens, révélation ou essai d'une comédie nouvelle à qui la révolution offrait tout à coup des élémens, des personnages, des types, des aspects inattendus? Trouvons-nous au Théâtre-Français une trace, un indice de cette portion de l'art qui naît, marche et grandit avec les transformation sociales, leur empruntant ses inspirations sérieuses ou plaisantes, et ne demandant qu'à rencontrer un vrai poète, pour ajouter aux mérites de l'à-propos les conditions d'une vie durable? C'est en vain que nous chercherions, le Théâtre-Français n'a pas même l'air d'y songer. Le passé, le passé de la veille, celui qui nous paraîtrait déjà vieux, quand même une révolution ne l'aurait pas rendu centenaire, voilà tout ce que nous rencontrons dans ces frêles ou mornes ouvrages qu'on vient de faire passer sous nos yeux. Comme si la Comédie française avait voulu résumer, dans ses exhibitions les plus récentes, tous les genres que les exigences actuelles auraient dû justement vouer à l'oubli, elle nous a donné tour à tour une tragédie biblique, qui n'est pas même une étude de la Bible, une prétendue comédie de mœurs, qui essaie d'égayer, aux dépens des tripotages industriels de 1846, un public ruiné par les vertus républicaines de 1848, et enfin une sorte de pâle et chétif pastel, un trumeau mal copié, une de ces esquisses qui, pour paraître légères, s'efforcent d'être impalpables, qu'a multipliées outre mesure le succès d'un ravissant poète, et auxquelles, pour ressembler en effet aux proverbes de M. de Musset, il ne manque que bien peu de choses : la grace, la délicatesse, l'élégance, l'esprit poétique et charmant!

Ce ne sont pas de pareils ouvrages qui rendront à la Comédie française la place sérieuse et importante qu'elle devrait occuper dans la littérature et la société modernes. La république, nous nous empressons de le reconnaître, l'a traitée avec faveur. Privilége bien rare en 1848! le Théâtre-Français a vu, depuis un an, ses charges diminuer et son bien rester le même. C'était l'occasion

de se mettre un peu en frais, de dépenser noblement son revenu, d'encourager les talens nouveaux, de rappeler à lui les talens éprouvés, de répondre, en un mot, par quelque généreuse tentative aux flatteuses exceptions dont il profitait. Mais, dira-t-on, vous demandez à ce théâtre la comédie contemporaine, et, pour nous la donner, n'eût-il pas fallu manquer un peu de respect à ces pouvoirs nouveaux qui le protégeaient? Sans doute, la tâche était délicate; cependant, entre gens d'esprit, il y a toujours moyen de s'entendre : la démocratie n'eût pas été, j'imagine, plus susceptible que Louis XIV; on commence par dire au maître, grand roi, ou grand peuple, qu'on se garde bien de le confondre avec tout ce qui vient se chauffer à son soleil; on commence par poser, comme préliminaires, qu'en attaquant les béotiens, les intrigans, les parleurs et les charlatans, en faisant la guerre aux mensonges, aux crédulités, aux rêves creux, on n'attaque que ce qui est ridicule, et non point ce qui est respectable. Pendant ce temps, l'épigramme va toujours son train, et complimens et malices, politesses et leçons, arrivent, l'une portant l'autre, à la même adresse, sous le même pli.

Nous regrettons d'autant plus de voir le Théâtre-Français manquer ainsi à ses attributions distinctives, que, s'il donnait satisfaction à ces légitimes exigences, nous pourrions nous abandonner avec moins de scrupule et plus de charme aux paisibles jouissances que l'on va demander, dans les temps d'orage, aux autres régions de l'art. Remarquez en effet que si, dans ces momens, le rôle de la littérature est essentiellement militant, celui des autres arts consiste surtout à nous distraire, à nous faire oublier les pensées sombres et les pressentimens sinistres. Rendons justice aux théâtres lyriques; ils font d'honorables efforts pour nous offrir ces émotions douces et ramener leur auditoire un peu dispersé. L'Opéra continue de nous annoncer *le Prophète*. La république aura-t-elle son *Robert-le-Diable?* On le sait : les prophètes du moyen-âge étaient quelque peu magiciens, et, si nous ne sommes plus au temps où on les brûle, nous sommes encore au temps où on les écoute, pourvu que ce soit Meyerbeer qui note leurs prophéties. En attendant, un début remarquable, celui de Mme de Lagrange, a mérité l'attention des connaisseurs : la voix de Mme de Lagrange a autant d'agilité que d'étendue; par malheur, il y a dans sa manière une sorte d'exagération froide, qui, sans amoindrir ses qualités, en diminue le prestige. Un de ses torts a été de choisir pour ses débuts le rôle de Desdemona. Il y a des rôles si beaux, sur lesquels planent de si poétiques fantômes, que tout ce qui s'éloigne de cet idéal ou de cette image nous paraît inacceptable. Qui de nous, parmi ceux du moins qui ont le malheur d'avoir été jeunes il y a quinze ans, n'éprouve, pour ainsi parler, un frisson de jeunesse rétrospective, lorsque la toile se lève sur ce sublime troisième acte, et que cette femme pâle et vêtue de blanc nous apparaît à demi penchée sur sa harpe, dont les préludes répondent aux pressentimens de son cœur? C'est bien la même scène : la brise du soir glisse et murmure à travers cette fenêtre; le chant du gondolier retentit, s'affaiblit et s'efface, souffle de mélodie uni au souffle des lagunes. La harpe vibre, l'orage approche; Othello va venir. Shaskpeare et Rossini sont là; mais où est-elle, la Desdemona idéale? Peut-être, si nous ne voyions passer l'ombre éplorée de la Malibran entre la scène et nos regards, eussions-nous encore mieux remarqué que Mme de Lagrange est une cantatrice de talent.

Le Théâtre-Italien rouvre ses portes; il nous rend Lablache et Mlle Alboni.

Nous pourrons donc entendre encore cette voix au timbre d'or vibrer dans le sextuor de *Cenerentola* et le duo de *Semiramide*. Viennent maintenant un ténor, une cantatrice digne de porter le sceptre de Sémiramis et la faucille de Norma; vienne surtout ce public élégant, dilettante, raffiné, à qui l'on a tant de peine à persuader qu'on peut entendre, sous la république, d'autres chansons que *la Carmagnole*, et nous pouvons espérer, aux Italiens, quelques belles et mélodieuses soirées.

Quant à l'Opéra-Comique, il est toujours en bonne veine. Voici qu'au grand et légitime succès du *Val d'Andorre*, il vient d'ajouter un succès charmant, celui du *Caïd*. On n'a pas plus de grace et de gaieté que cette musique, et Mme Ugalde la chante, comme l'a écrite M. Ambroise Thomas, avec une finesse, une élégance qui rappelle, sans trop de désavantage, les beaux temps de Mme Damoreau.

N'importe; tout en applaudissant aux efforts et aux succès de nos théâtres lyriques, nous ne nous lasserons pas de rappeler que, dans des temps comme le nôtre, la vie n'est pas là. Elle serait dans la reproduction enjouée des *actualités* politiques et sociales, si quelque esprit vraiment distingué, vraiment littéraire, voulait s'acquitter de cette tâche. Le public en a si bien l'instinct, que, faute de trouver dans les sphères supérieures de la littérature dramatique cette satisfaction aristophanesque, réclamée par sa malice, sa curiosité ou son bon sens, il court aux petits théâtres applaudir ces pièces d'à-propos, ces revues de fin d'année, ces charges d'une bouffonnerie un peu cynique, qui nous donnent, en gros billon, la monnaie d'Aristophane. Eh bien! si tel est le succès de ces drôleries équivoques, charbonnées par une main vulgaire sur le mur d'un théâtre de vaudeville, quel ne serait pas le triomphe d'un satiriste ingénieux, d'un écrivain largement doué d'*humour* et de verve comique qui s'emparerait de ces cadres populaires, si flexibles, si favorables à la libre allure de l'épigramme, et qui, sous ces formes capricieuses, flottantes, prêtes à s'assouplir aux exigences de la comédie, de la caricature, de la fantaisie ou du drame, ferait succéder une scène de *Cymbeline* ou du *Songe d'une nuit d'été* à une scène des *Nuées* ou des *Guêpes*? Pour atteindre ce but, il faudrait, nous le répétons, que les vrais artistes s'en mêlassent. Où sont-ils? Pourquoi ce découragement et ce silence? Pourquoi aiment-ils mieux émigrer ou se taire que nous dire nos vérités? L'esprit est aussi une fortune; celui qui le retire de la circulation dans les momens de gène est coupable envers son pays, et l'on sait d'ailleurs que l'émigration a rarement réussi aux riches en temps de révolution. Que nos hommes de talent acceptent résolûment ce rôle d'intervention courageuse en faveur de la civilisation et de l'esprit, momentanément soumis à l'occupation étrangère. Par là, ils répareront un peu du mal qu'ils ont fait, ou du moins qu'ils ont laissé faire en se condamnant à une sorte d'inutilité brillante, d'étourderie bohémienne, brodée de fantaisies et de caprices. Par là aussi, ils donneront tort à ces agresseurs qui les dépeignent comme des maniaques, des corrupteurs, des enfans gâtés ou des baladins. Dans cette voie que nous leur indiquons, ils trouveront non-seulement des succès nouveaux, mais une réhabilitation urgente, et ils finiront par avoir raison contre les grossiers et les fanatiques, ces éternels ennemis de l'art véritable, c'est-à-dire du sentiment juste et fin de cette harmonie qui est le beau, et de cette mesure qui est le vrai.

Armand de Pontmartin.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1849.

Nous avons vraiment peu de chose à raconter aujourd'hui, tout simplement une conspiration parlementaire, comme il s'en faisait dans le bon temps où l'on avait l'esprit à cela, faute de soucis plus graves. Il paraît que la situation intérieure est très commode, que nos finances présentent l'aspect le plus rassurant, que toutes les classes de la population ne demandent qu'à se laisser conduire où l'on veut, que l'Europe prend nos conseils et nous communique les siens avec une déférence bien propre à charmer des cœurs patriotes; il paraît, pour tout dire, que le banc ministériel est un lit de roses, et que les portefeuilles de l'état n'ont jamais été plus légers aux bras qui les soutiennent, car voici de nouveau la guerre des portefeuilles. C'est pour le coup que nous retournons d'un grand train aux réminiscences monarchiques, et penser que ce sont des républicains purs qui compromettent ainsi leur austérité de la veille! Ajoutons, en toute sincérité, qu'ils sont bien aidés par certains amis du lendemain.

Oui, l'an premier de la république reconquise n'est pas encore fini, le président sommeille encore dans les langes dont on l'a provisoirement enveloppé en suspendant son droit de *veto*, et déjà les grands intérêts de la patrie, qu'on a pourtant juré de sauver, disparaissent derrière l'intérêt égoïste des petites ambitions, qui ont aussi juré de se satisfaire. Déjà les intrigues de couloir et les pourparlers de bureaux se donnent rendez-vous au pied du fauteuil présidentiel; déjà le pouvoir exécutif est circonvenu par l'espèce entreprenante de ces conseilleurs officieux qui se targuent de leur dévouement particulier à la personne suprême, pour lui persuader qu'ils sont seuls de mise en qualité d'hommes d'état. Messieurs, de grace, attendez; laissez-nous oublier que jusqu'ici tous les pouvoirs qui se sont perdus en France ont péri parce qu'ils n'avaient voulu que des dévouemens à leur service. Votre attachement, d'ailleurs, est de si fraîche date! On conçoit, sans doute, que la passion qu'on a pour les gens soit d'autant plus vive qu'elle est plus subite; nous croyons à toutes les révolutions du cœur;

mais, de bonne foi, ce ne sont point là des titres qu'on puisse invoquer en république auprès du chef de l'état, pour s'arranger une place à son ombre: les flatteurs de la royauté ne s'en seraient pas permis davantage!

L'histoire de cette course aux ministères dont les héros ne sont point du tout anonymes est probablement terminée. Si courte qu'elle soit, elle ne manque pas cependant d'aventures assez piquantes, et ce petit drame plus intime que politique a plusieurs actes et plusieurs tableaux, comme si c'était une grande pièce.

La difficulté dans la composition d'un cabinet, c'est qu'on n'y peut pas mettre tout le monde. M. Billaut, par exemple, possède toutes les qualités qu'il faudrait pour faire un ministre comme un autre; M. Barrot le lui disait hier avec à-propos. M. Crémieux est libre d'imaginer qu'il ne figurait pas si mal à la justice, et M. Jules Favre, qui a beaucoup pratiqué tous les partis, peut supposer que son avénement les lui concilierait tous. Quant aux républicains d'avant février, ils n'ignorent pas qu'on n'a point chaque matin une révolution à volonté pour vous bombarder ministre; mais ils ne sont pas dénués de ressources plus humaines: ils ne dédaignent plus l'art de se rendre agréables; ils se découvrent de l'entregent, ils se connaissent même à la tactique; suivez plutôt les habiletés de M. Dupont de Bussac. Seulement il leur arrive, comme aux vieux petits-maîtres, de se croire toujours invincibles. Ainsi M. Marrast avait, dit-on, la semaine dernière un peu trop compté sur ce talent spécial; le talent, pour n'avoir pas réussi, n'en est pas moins avéré. Quoi qu'il en soit, et toute justice rendue à ces personnes plus ou moins éminentes, que M. Barrot n'a point appelées avec lui dans le cabinet, il est bien évident que celles-ci par une raison, celles-là par une autre, ne devaient point y entrer. Le président aurait pu sans doute les charger elles-mêmes de la conduite des affaires, et leur donner sa confiance à l'exclusion de ceux qu'il a préférés. Il ne l'a pas fait; il a jugé que le pays lui saurait gré de s'entourer d'hommes dont le caractère politique ne fût point entamé ou obscurci; il a été dans ses choix décidément conservateur. Pas un de ceux que leur républicanisme avait pu porter à quelques ménagemens pour les tendances socialistes, pas un ne s'est assis dans les nouveaux conseils de la France. Le président avait d'ailleurs un juste sujet de croire que ses offres, s'il en avait risqué de ce côté-là, eussent été mal accueillies. Sa candidature n'avait nulle part trouvé d'adversaires plus personnellement hostiles. Se serait-on douté que ces adversaires violens jusqu'à la brutalité pussent en un moment devenir des adhérens si tendres? Merveilleux progrès dans l'art des conversions! et combien le prestige du scrutin populaire peut couvrir d'accommodemens! Le parti modéré s'est divisé à propos de la candidature de M. Louis Bonaparte: les uns l'ont appuyée; les autres l'ont combattue; mais ni ceux qui l'ont combattue n'ont employé contre elle des armes aussi grossières, ni ceux qui l'ont appuyée ne se sont mis aussi entièrement à la discrétion du candidat que ces zélés républicains, qui, après l'avoir traîné dans la boue, lui font à présent une cour si empressée. Ils seraient, à les entendre, les seuls capables de préserver sa personne contre le flot de la réaction qui veut à la fois emporter et sa personne dynastique et sa magistrature républicaine. Républicains par excellence, ils le serviraient, ils l'aimeraient par prédestination; ils lui livreraient une assemblée gracieuse et soumise, une France reconnaissante et bonapartiste, une république suffisamment démocratique et quelque peu sociale, juste autant qu'il

serait besoin pour que le nom impérial fût béni parmi les prolétaires. Il n'y a qu'un obstacle qui contrarie cette perspective triomphante, un malheureux ministère dont on n'est pas, un cabinet formé par faiblesse ou par aveuglement sous des influences perfides, sous l'œil, sous la main des traîtres. C'est ce cabinet qui s'interpose sans générosité entre le président et l'assemblée, c'est lui qui trouble l'expansion de leurs bons sentimens réciproques; c'est lui qui étend tous les voiles, qui amasse tous les nuages dont l'obscurité rembrunit la situation. Qu'il disparaisse donc, et qu'on nous mette à sa place! C'est le ministère des impuissans et des routiniers; nous sommes l'avenir et la conciliation; nous sommes le parti neuf, nous portons un monde; nous sommes les républicains bonapartistes.

Que le président de la république ait entendu, depuis quelques jours, bruire à ses oreilles l'ingénieux frémissement de ce petit complot qui allait et venait du palais de l'assemblée nationale au palais de l'Élysée, que ces rumeurs à la fois alarmantes et caressantes l'aient poursuivi jusque dans ses antichambres, le point est acquis à la chronique, et il n'y a plus à s'en dédire, puisque les meneurs se sont vantés du procédé tant qu'ils ont cru au succès. Oui, l'on s'est fait fort de tenir à huis-clos des conseils privés qui rivalisaient avec les délibérations officielles; on s'est glorifié d'élever cabinet contre cabinet; on a pris à tâche de se mettre de la famille pour ne pas avoir l'air d'être d'une intrigue, et, pendant qu'on tendait les filets politiques au plein jour de l'assemblée, on creusait doucement des piéges intimes à la faveur de l'ombre domestique. C'était trop d'artifices; le coup a manqué : ni le président ni l'assemblée ne s'en sont fiés à ces bons amis qui déployaient une ardeur si touchante pour les rapatrier quand ils n'étaient pas fâchés. M. Louis Bonaparte ne doit jamais l'oublier un moment : ce ne serait point sa grandeur, mais sa ruine, de constituer en France un parti qui se dît à lui; sa grandeur est de se donner lui-même sans réserve à cet immense parti qui veut avant toutes choses un état bien ordonné pour y vivre en paix. Représentant exclusif d'une fraction du pays qui s'appellerait le bonapartisme, le président est certain de tomber, comme on tombe toujours, en s'appuyant sur un autre intérêt que sur l'intérêt le plus général. La meilleure garantie de sa fortune, c'est de s'identifier avec celle de la France, qui ne souffrira plus désormais ni le préceptorat ni le joug d'aucune minorité.

L'assemblée, à son tour, peut maintenant comprendre par quelle sorte d'obsessions on espérait l'entraîner; elle n'a qu'à se remémorer la suite des petites scènes qu'on a jouées devant elle; le mot de la charade perce à travers l'action. Il était très clair qu'elle n'avait point voté la réduction de l'impôt du sel pour faire pièce au cabinet : des députés de tous les bords s'étaient trouvés former une majorité hostile au vœu du ministère, sans autre raison, pour beaucoup d'entre eux, que la raison très mal raisonnée d'être agréables à leurs électeurs. La preuve qu'il n'y avait point là de parti pris, c'est qu'à la séance suivante on corrigea ce qui pouvait paraître politique dans l'échec de la proposition ministérielle, en avouant à peu près qu'on avait péché la veille par étourderie. C'est là le sens du décret par lequel la constituante s'est soumise à l'article 41 de la constitution, et a décidé qu'elle n'adopterait plus rien qu'après trois lectures, comme si elle n'était qu'une simple législative. Les plaisanteries rétrospectives de M. l'évêque d'Orléans n'ont point changé l'esprit de cette dé-

cision. La révolution de février avait eu, comme on sait, son général du peuple; l'*abbé du peuple*, ce sera pour sûr M. Fayet. Cette pitoyable captation d'une fausse popularité n'est nulle part plus choquante que sous la robe du prêtre, et l'on a beau jouer à la légèreté gasconne, on ne cache pas le fond.

Si l'assemblée n'était pas en réalité mal disposée contre le ministère, il pouvait être adroit de le donner à penser, et il y avait peut-être moyen d'aller de cette apparente contradiction, soulevée par la question du sel, à un conflit plus direct et plus décisif. De là, dans la séance du 4 janvier, l'assaut livré par M. Repellin et surtout par M. Dupont de Bussac au sujet du retrait de la loi d'enseignement présentée par M. Carnot et de la nomination des deux comités d'instruction primaire et secondaire, motivée par les rapports de M. de Falloux. M. Odilon Barrot avait réclamé très énergiquement et gagné pour le pouvoir exécutif le droit de retirer les projets de loi d'une administration précédente. M. Dupont de Bussac n'en disputait pas moins à M. de Falloux le droit de nommer une commission en concurrence avec celle de l'assemblée. Il y allait d'une question de prérogative parlementaire, et la question se compliquait d'autant plus que le ministre ne cachait point qu'il préjugeait à l'avance une dissolution plus ou moins prochaine de la constituante. Le terrain était donc bien choisi pour émouvoir des susceptibilités chatouilleuses : une majorité de 140 voix en faveur du ministère accusé a déjoué les plans des adroits tacticiens : l'assemblée n'a pas voulu croire qu'on lui manquât de respect pour s'être permis d'envisager sa fin.

Vinrent alors des tentatives plus embarrassantes sur un champ plus difficile, incidens sur incidens. M. de Maleville s'était cru obligé, par une lettre de M. Germain Sarrut, à protester énergiquement contre des insinuations qui cependant n'étaient pas faites pour l'atteindre. M. Sarrut semblait lui réclamer des papiers qui devaient être ceux dont il avait différé la communication au président (car c'est là le mystère de la dernière aventure, *indè mali labes*), les papiers d'une conspiration dont nous ne savons plus le numéro, car M. Germain Sarrut a daigné nous apprendre qu'il avait eu cent quatorze procès. Faites donc des législateurs avec des gens qui ont témoigné et qui témoignent encore d'une si profonde vénération pour la loi! M. de Maleville n'avait pas besoin de prouver que ces papiers étaient en lieu sûr, il le prouva; mais alors voici le même M. Dupont, déjà nommé, qui se présente pour un autre prix. Le prix à remporter n'est plus, cette fois, de brouiller le ministère avec l'assemblée; le prix bien plus cher pour un républicain si correct, c'est d'enlever d'assaut la prédilection personnelle du président, en lui montrant combien on est chaud sur ses intérêts, en se déclarant publiquement plus royaliste que le roi. Le scandale que l'on avait soigneusement couvé va donc enfin éclater; les flatteurs qui viennent si vite dans les antichambres de la république, comme le disait M. de Maleville, les officieux qui rendent des services aux puissances par amitié pure, vont donc enfin triompher! Comment un ministre a-t-il pu refuser une communication quelconque au président? Enflons la voix et sonnons la trompette! comment « a-t-on interdit au président de la république le droit de lire dans l'histoire du passé? » Il n'y a qu'un malheur à ce beau discours, c'est qu'on n'avait rien refusé du tout. A qui savait enfin s'abstenir, on n'avait plus rien à céder. L'assemblée a compris et voté l'ordre du jour sans opposition. M. Dupont de Bussac a manqué son prix.

M. Jules Favre ne se décourage pas pour si peu. Il n'est pas homme à laisser tomber à terre les mauvais cas qu'on peut ramasser, et puis, comme il ne sait que faire de son cœur, il a évidemment résolu de le consacrer à l'adoration du président. Il aime le président plus encore et surtout plus à fond que M. Dupont de Bussac. M. Dupont ne veillait qu'à la prérogative du chef de la république; M. Jules Favre veille à son honneur, il lui fournit publiquement le moyen d'y pourvoir; il l'invite « à se séparer de ces hommes qui ne cherchent qu'à le déconsidérer, » il le presse « de s'appuyer sur la France républicaine, démocratique, honnête, qui ne souffrira point de pareils abus de confiance. » Il s'agit en effet du billet malencontreux qui a effarouché la prud'homie de M. de Maleville, et qu'une indiscrétion regrettable a jeté dans le public. M. Favre semble tout prêt à en recevoir de pareils et à les garder. « La France républicaine honnête » n'est ni indiscrète ni perfide, témoin les bons rapports de M. Jules Favre avec son cher ami M. Ledru-Rollin. Quelques vertes paroles de M. Barrot réduisent à confusion ce doucereux moissonneur de scandales. Encore une manche perdue.

Nous passons vite les interpellations de M. Beaune sur la politique étrangère, qui ne nous ont rien appris, si ce n'est que M. de Lamartine et M. Ledru-Rollin ne pensaient point avoir de part dans l'affaire de Risquons-Tout. Nous omettons également le poème presque drolatique de l'iliade médicale dont M. Laussedat tenait à régaler l'assemblée. M. Orfila est une illustration aimable et légère; que sa toge lui pardonne! M. Bouillaud est un grand citoyen anatomiste; mais qu'importaient à l'assemblée les procès particuliers de ces deux gloires? Molière ne montrait au grand roi les querelles de la faculté que pour en amuser ses loisirs. Notre constituante est au moins l'égale du grand roi; seulement les loisirs lui manquent, il faut bientôt qu'elle nous quitte, et c'est là précisément ce qui la blesse. C'est cette blessure que l'intrigue voulait envenimer pour suprême et décisif effort, lorsqu'enfin, par une résolution vigoureuse, l'assemblée vient de s'élever au-dessus des sentimens mesquins que l'on tâchait d'exploiter en elle. Le succès de la proposition de M. Rateau peut être regardé, sauf nouvel incident, comme la défaite de cet étrange parti qui faisait déjà la chasse au ministère en exercice, et que nous appellerons, faute d'un nom plus spécial, le parti des aspirans ou le ministère désigné.

Pour le coup, le corps de réserve a donné; toutes les batteries se sont démasquées : M. Billaut est monté à la tribune, tenant à la main le dossier de son discours-ministre, un beau discours en vérité! bien dressé, bien modulé, un beau discours, si l'on en eût défalqué l'orateur! La proposition de M. Rateau avait été soutenue par M. de Montalembert avec ce mélange de finesse un peu prétentieuse et d'élévation réelle qui caractérise son talent; M. Pierre Bonaparte l'avait attaquée avec une rage de vendetta; la montagne semblait même enivrée de cette éloquence écumante. Parlez-nous de l'éloquence de M. Billaut! Celle-là ne bouillonne pas si fort; elle sait où elle va, elle le sait si bien, qu'elle le montre trop et qu'on ne veut pas la suivre. M. Billaut est maladroit à force d'adresse : il y a long-temps déjà qu'il fait pénitence de ce péché-là. L'assemblée prendra-t-elle ou non en considération la proposition de M. Rateau, qui l'engage à se dissoudre? La belle affaire pour M. Billaut! C'est la faute du ministère, *delenda est Carthago*; donnez-moi mon portefeuille : voilà tout ce qu'il voit en tout, et

sa parole habile, sûre, élégante, n'accouche pourtant pas d'autre chose. En sa qualité de candidat-ministre, M. Billaut devrait savoir que les questions de cabinet se posent plutôt toutes seules qu'elles ne se laissent poser. M. Billaut les manque toujours, parce qu'il les apporte toutes faites à la tribune. C'est ce que l'assemblée a bien saisi, et, quoiqu'elle n'ait pu guère entendre M. Barrot brutalement assailli par la montagne, elle a condamné M. Billaut sur son propre discours. La proposition Rateau a passé à trois voix de majorité. Que l'on songe seulement à toutes les hostilités qu'elle rencontrait, on verra que M. Billaut a dû beaucoup la servir; aussi son ministère est-il retombé dans les limbes.

Le grand reproche que s'adressaient réciproquement le cabinet et l'assemblée durant cette rude séance, c'était de ne rien faire. Il y a du vrai de part et d'autre, et la faute en est à la situation plus qu'aux personnes; c'est donc la situation qui doit changer. Il est cependant une œuvre dont nous prenons note au milieu de cette quinzaine si peu remplie, ce sont les rapports de M. de Falloux. Nous l'avions dit, M. de Falloux devait marcher à visage découvert; il indique, dès son premier pas, le but où l'on ne marchait avant lui que par des voies détournées; il entend, à ce qu'il paraît, transformer l'université en corporation spéciale et lui donner un grand-maître qui ne soit pas le ministre de l'instruction publique. Ce serait là cantonner à part l'enseignement de l'état, ce serait ébranler l'unité de l'enseignement, qui est une des conditions vitales de l'unité de la France. Les commissions nommées par M. de Falloux et présidées par M. Thiers ne s'enfermeront probablement pas dans le cercle qu'on a semblé leur tracer, et elles sont d'ailleurs composées d'élémens trop réfractaires pour aller très vite en besogne. Nous attendons ainsi sous toutes réserves. Ces réserves, nous les exprimons, parce qu'en déplorant la licence et l'erreur qui ont désolé notre pays, nous ne voulons pas cependant désespérer encore des règles de raison et de liberté dans lesquelles nous avons cru jusqu'à présent. Nous ne nous méprenons pas sur la pensée qui anime M. de Falloux et ses amis en face d'une institution dont l'esprit remonte aux sources de 89; nous apprécions cette pensée, nous n'y cédons pas. Si jamais il y eut une séduction légitime dans le principe d'autorité, si jamais on a justement senti le désir de rendre obéissance, c'est aujourd'hui; mais, dans cette passion même d'abaissement et d'humilité qui saisit les ames bien placées au spectacle de tant d'orgueilleuses folies, n'allons point pourtant renier les conquêtes sérieuses que nous a léguées le progrès patient des âges. Aimons l'autorité plus que nous ne l'aimions, et gardons toutes les libertés, celle du penseur comme celle du citoyen : voilà le problème. Ce qui nous plaît surtout dans le dernier livre que M. Guizot nous adresse du fond de sa retraite, c'est qu'après les rudes expériences de sa fortune, il ne consent pas encore à poser le problème autrement.

Le plus triste résultat de l'anarchie, c'est en effet le découragement et l'impuissance des vrais amis de la liberté. Après ces convulsions violentes qui troublent toutes les idées et qui ébranlent tous les intérêts, il semble qu'il n'y ait plus de ressource pour la société que du côté des vieux principes, dont elle avait déjà fait bon marché depuis long-temps; elle y retourne par une sorte d'impulsion naturelle, et leurs plus obstinés partisans retrouvent le crédit qui leur manquait lorsqu'ils avaient devant eux des adversaires raisonnables. Ceux-ci se tiennent à l'écart, parce que leur mauvais succès les a mis en doute d'eux-

mêmes, parce que la résistance, d'où qu'elle vienne, leur est un utile rempart contre le flot qui les a renversés, et il arrive ainsi qu'il ne reste plus en présence dans le champ clos politique que des révolutionnaires et des rétrogrades. C'est là ce qui se voit maintenant en Prusse, où l'approche des élections ordonnées pour le commencement de 1849 détermine un mouvement d'opinions dans lequel les anciens constitutionnels sont évidemment débordés.

Les défenseurs éclairés de la cause à la fois monarchique et libérale ne savent ni s'organiser, ni même se rejoindre; ils n'ont ni chefs ni drapeaux. L'état de siége et l'interdiction rigoureuse de toute assemblée publique dans Berlin pèsent à peu près exclusivement sur eux; les radicaux, en effet, ont toujours moyen de se rallier, grace aux affiliations dont ils n'ont pas perdu la pratique, et cachent dans l'obscurité où ils s'enveloppent la diminution de leur influence et de leur nombre. La province se partage aussi entre ces deux camps extrêmes; il n'y a que des clubs ultra-démocratiques ou ultra-royalistes; point de milieu : les modérés, qui seraient la majorité s'ils s'unissaient, vont de l'un ou de l'autre côté, par dégoût ou par peur de celui où ils ne vont pas. Les clubs royalistes s'intitulent particulièrement *sociétés prussiennes* (*Preussenvereine*) : pendant que les radicaux se prononcent d'avance contre la constitution, sous prétexte qu'elle ne dérive pas de la souveraineté du peuple; pendant qu'ils poussent cette idée de souveraineté jusqu'à l'absurde ou jusqu'à l'horrible dans des populations encore mal formées à la vie publique, on se pare fièrement de la croix de fer dans les *sociétés prussiennes*, on arbore l'antique et loyale devise : « Avec Dieu pour le roi et la patrie! » On ne reconnaît là qu'un seul pouvoir en droit et en fait, celui de la couronne; on maintient qu'il n'y a point eu de révolution à Berlin, mais seulement une émeute, et que la constitution ne devait venir que du roi, qui a bien voulu l'octroyer, le 5 décembre, dans la plénitude de sa grace.

Radicaux et royalistes se disputent d'ailleurs à qui mieux mieux l'amitié des prolétaires. A Kœnigsberg, on donne trois groschen aux ouvriers pour les faire aller aux *sociétés prussiennes*, et l'on en rencontre plus d'un pendu au bras de quelque haut baron, qui le promène lentement par les rues, au grand scandale des bourgeois. Le diable en dedans n'y perd rien, et l'antique orgueil prend sa revanche. Il y a tel gentilhomme de province que son nom féodal n'empêchait pas de montrer du goût pour tous les sages progrès, et qui trouve désormais porte fermée chez les hobereaux ses voisins, parce que, disent-ils, ils ne veulent pas voir de républicains. On en est là dans une bonne partie de la Prusse du nord. Les paysans de leur côté, dans bien des endroits, après s'être fort réjouis d'avoir la liberté de la chasse, qui leur représentait le plus gros de la révolution, ne s'en soucient plus et louent leur droit. Après avoir exclu dans leurs élections les propriétaires et les employés, pour ne nommer que leurs pairs, ils en reviennent à penser qu'ils ne peuvent être ni bien conduits ni bien conseillés par un paysan comme eux : c'est un vieux trait de nature rustique. Ils se méfient toujours un peu des nobles, qui n'ont plus cependant ni redevances ni corvées à prétendre, mais qui tirent meilleur parti qu'eux de leurs terres en dépensant leur argent à les améliorer, au lieu de l'enfouir, comme fait encore l'homme de campagne. Ils en veulent un peu au pasteur, qui perçoit toujours sa dîme, si faible soit-elle. Ils aimeraient pourtant à choisir quelqu'un qui sût parler, pour que leur commune ne fût pas tout-à-fait muette à Berlin; ils prennent les avocats des petites villes. Il y aura là un élément dangereux dans le prochain parlement.

Comment réussira-t-on à rien concilier, quand, en face de cette catégorie nécessairement mobile et turbulente, il y aura derechef l'espèce opiniâtre des Prussiens de vieille roche? des gens du caractère de ce fabricant Harcort, un paysan enrichi, qui adressait hier aux Poméraniens la lettre originale dont voici quelques passages (elle a été tirée à quatre-vingt mille exemplaires): « Lorsque j'étais encore un enfant, bien loin de vous, dans la province de Westphalie, où mon père a sa maison, j'entendais raconter beaucoup de choses du grand Frédéric et de ses fidèles Poméraniens, et je disais, à part moi : Ne verrai-je donc jamais les bonnes gens de ce pays-là? Lorsqu'en 1813 le peuple se fut levé comme un seul homme à l'appel de son roi, le jour du combat de Ligny, je vis enfin ces vaillans Poméraniens. Certes, il y avait là beaucoup de braves, des Prussiens, des Brandebourgeois, des Silésiens, des Westphaliens; mais tout le monde ôtait son chapeau devant les collets blancs du régiment de Kolberg. C'était aussi un chevaleresque enfant de la Poméranie, ce colonel Zastrow, qui est héroïquement tombé devant la porte de Namur. J'ai vu cette année, en Belgique, la place où il repose, et j'ai pensé : Mieux vaut pour un sujet fidèle cette pauvre tombe en terre étrangère qu'un mausolée parmi des séditieux! Oui, chers amis, les Poméraniens ont plus versé de sang pour la patrie que ne pèsent tous ces hypocrites, qui veulent vous tromper. Tenez ferme, et ne vous laissez point dérober la couronne que vos pères vous ont conquise! » Qu'on ne s'y trompe pas, qu'on ne se fie pas à cette surface peu profonde sur laquelle s'implantent, comme une végétation éphémère, les idées ou les manies prises à l'étranger : c'est encore ce langage-là qui touche en Prusse la grande majorité du pays; il ne serait pas assurément difficile de le mener plus loin que nous ne voudrions nous-mêmes, en frappant avec quelque habile rudesse sur ces cordes sympathiques.

Malgré les éventualités qui peuvent ainsi obscurcir la perspective politique, Berlin se maintient, à l'heure qu'il est, dans une tranquillité profonde. Ce n'est pas, toutefois, que le gouvernement ne commette point de fautes, mais l'esprit public est tellement affaissé, que de justes griefs ne peuvent même pas l'émouvoir : on est si las du tapage auquel on s'était condamné depuis le mois de mars! Le gouvernement poursuit aujourd'hui les députés signataires du décret par lequel l'assemblée, qui s'entêtait à siéger dans Berlin, avait commandé le refus d'impôt. Le cabinet autrichien s'est montré plus avisé et moins vindicatif. Une fois la diète transportée à Kremsier, il n'a recherché personne pour les actes plus ou moins irréguliers qui s'étaient accomplis à Vienne. Ces rigueurs rétroactives ne peuvent guère que susciter des embarras et ranimer l'esprit de parti dans les localités. Berlin n'en est pas moins heureux de se sentir en paix; sa séve exubérante s'est tout d'un coup arrêtée; on jouit du repos, on le savoure; on croit avoir rêvé pendant neuf mois, mais le rêve était si orageux, qu'on n'a pas la moindre envie de le recommencer. Les bourgeois acceptent très volontiers de ne plus faire ni factions ni patrouilles; le citoyen-soldat n'est pas beaucoup plus selon la nature de l'Allemagne que selon celle de l'Angleterre. Les étudians suivent leurs cours comme s'ils n'avaient jamais été des héros académiques; les ouvriers eux-mêmes, et des ouvriers d'ateliers nationaux, battent des mains devant le cheval du général Wrangel, et ses soldats, casernés soit dans leurs quartiers, soit dans les monumens publics, au Musée, au théâtre de la place des Gendarmes, courent librement la ville où ils ont failli entrer en ennemis. Toutes les colères sont détendues jusqu'à permettre de croire

qu'elles étaient pour beaucoup des colères factices, et l'on avait si fort abusé de la vie révolutionnaire, qu'on retombe presque à plat dans la vie de résidence.

La lutte avait été plus cruelle à Vienne qu'à Berlin; il y reste des marques plus douloureuses. Les purs Autrichiens se réjouissent cependant de la vigueur inattendue avec laquelle on a relevé le drapeau des Habsbourg, et se reprennent à croire aux destinées de leur monarchie renaissante. La ferme attitude du comte Stadion dans la diète de Kremsier, les succès non interrompus du prince Windischgraetz en Hongrie, la folie désespérée du dictateur Kossuth, sont autant de preuves du rétablissement de l'autorité impériale. La prérogative monarchique sera certainement conservée dans le premier paragraphe des droits fondamentaux qu'on discute à Kremsier; la notion ultra-démocratique de l'absolue souveraineté du peuple est encore bien abstraite pour la plus grande partie des députés : « Ce n'est pas l'empereur qui vient de nous, c'est nous qui venons de l'empereur, » disent les paysans, et ils forment une majorité sur laquelle les membres radicaux, qui s'étaient obstinés à rester à Vienne, n'exercent plus guère d'influence: leur crédit tombe devant celui du comte Stadion. D'autre part, c'en est fait bien clairement des Magyars; leur rôle est fini dans ce monde en tant que nation; ils vivaient sur une vieille renommée qu'ils ont trop escomptée: ils avaient promis de mourir pour la démocratie allemande, c'est tout au plus s'ils essaient de défendre leur propre patrie; les voilà sujets autrichiens et battus par leurs sujets mêmes, pour le compte de l'Autriche. La fureur maladive de Kossuth a précipité la ruine d'un pays auquel la sagesse des patriotes constitutionnels semblait encore, il y a quelques années, préparer un nouvel avenir.

Il est néanmoins à Vienne une minorité, plus dévouée à l'Allemagne en général qu'à l'Autriche en particulier, qui regrette dans l'ombre le drapeau rouge, or noir, et qui s'indigne de voir flotter le noir et jaune sur Saint-Étienne. Ceux-là parlent de recommencer. « La bière de fin d'année n'a pas réussi, disent-ils; la bière de mars sera d'autant meilleure. » Il est question tout bas de canons encloués et de balles fondues, et l'on souhaitait fort, dans ces régions hostiles, que les mauvais temps eussent défoncé le sol mouvant des landes de la Hongrie. L'état de siége a pourtant cessé; il y a déjà plus d'un mois qu'on ne voit plus, dans les rues de Vienne, les bivouacs et les feux des Croates. Le bourgeois s'accoutumait insensiblement à leur voisinage; le costume pittoresque des soldats-frontières, leurs ceintures garnies d'une provision de poignards et de pistolets ne choquaient plus tant ses yeux; leur chants nationaux n'effarouchaient plus trop ses oreilles; ils sont justement alors partis pour la guerre des Magyars. « *Vademecum* du soldat en Hongrie, » voilà maintenant le livre affiché dans toutes les boutiques des libraires, et aux vitres ce ne sont qu'images satiriques dans lesquelles on se venge d'avoir cru aux rodomontades des Magyars en se moquant de leurs belles promesses, vengeance un peu tardive pour être encore de bon goût. Tel est, entre autres caricatures, ce légionnaire monté sur la tour de Saint-Étienne et braquant un télescope du côté de la Hongrie avec ces mots : « Je ne vois toujours rien venir. » Hélas! à la place des Magyars, ce sont les « étudians de Jellachich » qui sont venus; le ban s'amusait à nommer ainsi ses sauvages gardes-du-corps devant la députation des municipaux de Vienne.

L'Autriche et la Prusse se relèvent, en somme, plus vigoureuses au sortir de

l'épreuve qu'elles ont traversée. Les antiques élémens de leur puissance se sont retrouvés au moment du besoin dans toute leur énergie primitive, et cette force que des gouvernemens sérieux doivent à la solidité naturelle de leur assiette, cette force permanente a prévalu contre les forces factices et fiévreuses de la démagogie. S'il est encore pour l'Autriche un véritable sujet d'alarmes, c'est à présent la difficulté de maintenir un juste équilibre entre les différentes nationalités de son empire, et de payer aux Slaves le prix des services qu'ils lui ont rendus, sans leur sacrifier ses douze millions d'Allemands. S'il est pour la Prusse une éventualité inquiétante, c'est l'embarras d'exercer le commandement qu'elle paraît appelée à prendre sur toute la confédération; l'embarras de sauvegarder l'intérêt de sa propre fortune sans exciter les jalousies et les résistances du *particularisme*, comme les Allemands appellent aujourd'hui l'esprit d'indépendance éveillé dans les états secondaires par l'absorption fédérale qui les menace. Qu'il y ait là, pour la Prusse et l'Autriche, des complications, des dangers à craindre dans un avenir quelconque, la chose est probable; mais ce sont du moins des écueils entre lesquels la politique régulière peut encore naviguer, tandis qu'après le mois de mars on était pour ainsi dire débordé par ce flot de passions populaires qui venait battre en brèche les cabinets de Vienne et de Berlin.

Deux fantômes surtout se dressaient du milieu de cette tempête européenne, le fantôme de l'unité de l'Italie, le fantôme de l'unité allemande : c'étaient les prétextes les plus généreux qu'on pût invoquer au-delà des Alpes et du Rhin, pour justifier l'insurrection et voiler l'anarchie; c'étaient les idées autour desquelles on pouvait grouper le plus aisément ces ames enthousiastes, qui, dans de pareilles entreprises, couvrent toujours de leur sincérité le zèle hypocrite des agitateurs de profession. Nous-mêmes, quelles que soient les fautes qu'on ait commises au nom de ces idées, nous ne les traitons pas irrévocablement de chimères. Bien avant que les orages du mois de mars eussent troublé le cours pacifique des réformes raisonnables, l'inévitable progrès des institutions et des esprits amenait, soit en Italie, soit en Allemagne, une entente commune qui avait déjà fait tomber bien des barrières, et qui pouvait en abattre encore d'autres. On était sur le chemin du possible, on a déraillé pour aller à l'impossible : les exagérations radicales se sont emparées de cette bonne cause et l'ont gâtée. Dans des pays où les lois du sol et de l'histoire ont créé des populations distinctes et divisées malgré l'identité du langage et de la race, on a prétendu méconnaître impunément ces lois indestructibles, et, sur l'identité de langue et de race, fonder une unité absolue de domination. Le radicalisme se plaît dans ces absolus systèmes, qui ne tiennent pas compte des réalités : il s'est donc donné carrière à l'abri du drapeau patriotique, et bientôt il a poussé jusqu'aux abîmes, parce que les patriotes radicaux se sont bientôt, comme d'ordinaire, montrés plus radicaux que patriotes. Où en est aujourd'hui l'unité allemande? où en est l'unité italienne?

Nous n'avons ici ni le temps ni la place d'entrer dans le démêlé pendant à Francfort entre M. de Schmerling, maintenant plénipotentiaire de l'Autriche, et M. de Gagern, chef du cabinet de l'empire allemand. L'Autriche prétend à la fois réserver les intérêts de son existence particulière et ne point cesser cependant de faire corps avec l'Allemagne; elle ne veut point accepter des rapports purement diplomatiques avec Francfort, elle veut des rapports fédéraux; elle

veut aussi que la constitution générale ne soit point imposée, mais seulement proposée aux états particuliers : c'est là le sens de la dernière note du prince Schwarzenberg. Le programme de M. de Gagern et le rapport du comité chargé de l'examiner repoussent au contraire l'idée de laisser aux cabinets le droit d'accepter ou de refuser, chacun pour son compte, le nouveau pacte national; ils insistent sur la difficulté que l'Autriche, à moitié formée d'états non allemands, pourrait rencontrer en restant dans une fédération tout allemande. Le parti prussien s'acharne décidément à rejeter l'Autriche en dehors de l'unité germanique; il se croit à la veille d'enfermer l'Allemagne entière sous les plis du drapeau noir et blanc. Le bruit court déjà que, si ce triomphe s'accomplit, si le programme de M. de Gagern passe, non-seulement les députés autrichiens quitteront la diète, mais l'Autriche rappellera ses troupes des forteresses fédérales et retirera son contingent. Étrange destinée de la politique unitaire! et encore ne parlons-nous pas du séparatisme, déjà presque officiellement annoncé, de la Bavière et du Hanovre. L'Allemagne serait donc ainsi disloquée au moment même où elle se jugeait assurée d'une intime union, et la ferme volonté de s'unir aurait abouti à ce cruel démembrement! C'est que cette volonté s'est surtout fait jour par l'organe des factions révolutionnaires, et, si elle a été pourtant aussi formulée par de doctes constitutionnels, comme M. Dahlmann et ses adhérens, elle n'en est pas moins demeurée de la sorte une utopie radicale : le radicalisme des systèmes historiques de l'Allemagne s'est allié sur cette question avec le radicalisme des démagogues, et l'a perdue.

Il faut voir dans quelque état particulier ce progrès de dissolution qui correspond avec une si fatale exactitude aux prétentions et aux rêves d'unité absolue. Nous avons sous la main une lettre du docteur Strauss à ses électeurs, que nous ne pouvons nous empêcher de citer; ces lignes expliquent tout. On y sent l'ironie pénétrante de cet esprit sagace. Le docteur Strauss avait été envoyé dès le mois de mars au parlement de Wurtemberg; le redoutable critique n'en prit pas moins à son aise dans les matières politiques que jadis dans les matières de religion, et son implacable bonhomie se scandalisa du manége des partis aussi naturellement que des antinomies de la dogmatique. Il se permit ainsi de dire, à propos de Robert Blum, que la place d'un député de Francfort n'était point sur les barricades de Vienne, et dès-lors le théologien qui avait épouvanté l'Allemagne orthodoxe et presque incendié la Suisse fut maudit et exécré comme un vil réactionnaire. Strauss donne aujourd'hui sa démission. L'honnêteté de sa conscience, en lui montrant la tactique perfide avec laquelle procédaient les radicaux dans le parlement de Wurtemberg, l'avait rejeté vers le banc des chevaliers et des prélats. C'était une condition trop dure pour l'auteur de la *Vie de Jésus;* il y renonce. Comment en est-on arrivé jusque-là dans ce paisible Wurtemberg? « Il y a chez nous, écrit Strauss à ses électeurs, chez nous comme dans toute l'Allemagne, il y a dans la chambre des gens qui n'ont pris la révolution de mars que pour un demi-pas, qui regardent tout essai de transformation pacifique comme une puérilité, qui n'aspirent qu'à un second bouleversement, qui ne se réjouissent pas de ce qu'on a dit A, parce qu'ils voudraient qu'on eût déjà dit B; des gens, enfin, qui sont heureux de toutes les déchirures ouvertes dans le terrain légal de l'état actuel, sans se demander s'il restera quelque sentiment de droit et de légalité pour asseoir l'état futur. Ces

gens-là ont voulu faire de la grande politique dans notre petit parlement, décider au bord du Neckar des grosses affaires du Danube et de la Sprée, dont on ne parlait pas déjà très bravement sur le Mein. Ils ont coupé tous les travaux utiles à force d'interpellations. Notre pauvre ministère a sans cesse été sur la sellette; pour peu qu'il passât par la tête d'un prisonnier politique d'écrire quelque lettre impertinente, pour peu qu'on eût parlé dans les cafés d'un mouvement de troupes, il fallait tout de suite s'expliquer, et le temps courait. » — N'est-ce pas en petit l'histoire de Francfort? et, confessons-le, ç'a été bien souvent celle de Paris.

Si l'unité allemande aboutit là, l'unité italienne n'a pas de plus glorieuses destinées. Derrière les Alpes comme derrière le Rhin, ce sont les mêmes hommes tenant le même langage et brouillant tout, sous prétexte de tout embrasser. L'unité italienne, elle est représentée maintenant par les émeutiers de Gênes, qui ont créé, en vertu de leur souverain plaisir, le ministère Gioberti; par les émeutiers de Livourne, qui ont fait des hommes d'état de MM. Guerrazzi et Montanelli; par les émeutiers de Rome, qui vont nous donner la dictature de M. Sterbini. Ce personnel ne change même pas avec les lieux : ce sont environ deux ou trois mille individus qui se portent en nombre, à tel jour fixé, sur tel point marqué, et qui, passant et repassant à travers l'Italie, comme un peuple de comédie sur le théâtre, dissimulent leur minorité par leur audace. On se rappelle que dernièrement les Romains ont dû chasser de leur ville une foule d'étrangers qui finissaient par y remplacer les vrais citoyens, ce qui n'a pas empêché le ministère d'appeler à lui les clubistes de Florence pour célébrer, le 1er janvier, la fête de la constituante, et pour perfectionner l'éducation politique du peuple romain. Voilà comment on prépare cette constituante romaine qui doit être le noyau de la constituante italienne : les exaltés de Rome s'allient aux exaltés de Florence, et ils crient tous ensemble, comme s'ils allaient se mettre en campagne avec les bénédictions du père Gavazzi et les quatre cents routiers du vaillant Garibaldi. Ce sont là les mains auxquelles les extravagances du parti républicain ont livré le drapeau de l'unité nationale en Italie, les grands génies qui doivent restaurer par la révolution démocratique et sociale cette malheureuse patrie à laquelle ils portent les derniers coups. On ne s'y prendrait point autrement pour attirer l'étranger chez soi : aussi l'Autriche, dit-on, de concert avec Naples et l'Espagne, veut intervenir en faveur du pontife exilé. La révolution italienne a menti à toutes ses promesses; elle trahit tous ceux qui auraient pu la guider sagement et noblement, le pape Pie IX comme le roi Charles-Albert; elle devient l'entreprise d'une poignée d'hommes qui fatiguent sans les soulever des populations amollies. Entre cette révolution avortée, qui devait donner l'indépendance nationale, et l'invasion étrangère, à laquelle on la voit maintenant aboutir, la France ne saurait oublier qu'elle a ses positions à garder. L'unité italienne disparaît comme l'unité allemande; le temps des songes est fini; nous rentrons dans la vie réelle, dont les conditions ne changent pas comme changent les fantaisies des rêveurs politiques. Faisons de la politique avec les réalités.

V. DE MARS.

